SOUVENIRS,

ÉPISODES ET PORTRAITS.

I.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE AUG. AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, N. 54.

SOUVENIRS,

ÉPISODES ET PORTRAITS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE;

PAR CHARLES NODIER.

TOME PREMIER.

ALPHONSE LEVAVASSEUR, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL.

1831.

Digitized by Google

A M. Laffitte.

Monsieur,

La dédicace de ces Souvenirs vous étoit adressée il y a deux ans.

Différentes circonstances en ont retardé la publication.

*

Digitized by Google

Un des événements dont je parle vous a porté depuis au premier rang dans l'administration des affaires publiques.

Il y a dans le cœur d'un homme indépendant une pudeur qui gêne l'expansion des sentimens les plus légitimes.

Vous n'avez pas entendu parler de moi dans la nouvelle situation où vous avoient placé vos talents, vos vertus, & la juste affection que vous inspirez au pays.

Les hommages que l'on adresse au pouvoir sont trop suspects pour convenir à une âme telle que la vôtre.

Le devoir qui me les imposoit auroit été pénible à une âme comme la mienne, quand vous étiez premier ministre.

Digitized by Google

Vous êtes rentré dans le rang des citoyens ; je les adresse au citoyen.

Je les adresse à l'homme de bien qui m'a entouré pendant quinze ans des sollicitudes d'une bienveillance presque paternelle, sans acception de mes opinions.

Cette foible offrande même sera un gage de la liberté de mes sentiments.

C'est l'œuvre d'un homme sincère, mais impressionnable, dont les impressions ne sont pas toujours d'accord avec les vôtres.

Ce Livre prouvera du moins, à défaut d'autre mérite, que vous n'avez jamais repoussé l'expression d'une conscience droite, et qu'elle n'a jamais aliéné un de vos sentiments aux hommes qui parlent ce langage.

Si je regrette qu'un de mes écrits ne soit pas destiné à vivre, c'est que j'aurois ardemment voulu consacrer quelque part, d'une manière durable, les témoignages de ma reconnoissance et de mon respect.

Ch. Nodier.

Digitized by Google

PRÉLIMINAIRES.

Pour expliquer le livre que voici, il convient de dire d'abord qu'il n'offre que les débris d'un livre. Ma première pensée avoit été d'écrire des *Mémoires* continus, comme tout le monde, et de me faire modestement le héros d'une espèce d'Odyssée à travers les Charybdes et les Scyllas de la révolution. Dans une révolution, en effet, le domaine des notions histori-

ques appartient à tous comme tout. Chacun ayant pu prendre part aux événements selon ses facultés, chacun a le droit de raconter ce qu'il a fait, selon son talent. Pour annoncer des *Mémoires* sur l'intérieur et les ressorts d'un gouvernement absolu, il faut, de toute nécessité, avoir été général, ministre, diplomate, courtisan, courtisane ou valet de chambre. La révolution a mis en jeu plus d'intérêts, plus de passions et plus d'acteurs. Au fort d'une tempête, qui entraîne le vaisseau de l'État, les plus grands prennent part à la manœuvre, les plus petits au conseil, et quand le bâtiment touche, on

s'en aperçoit au moins aussi vite à fond de cale que dans la chambre du capitaine. Cette considération mettoit sans doute ma pudeur d'écrivain à l'abri; mais qu'auroit fait de plus à mon récit l'individualité de l'historien? Il n'y avoit rien d'assez spécial dans l'emploi et les accidents de ma vie pour justifier cette forme spéciale. Autrement, il n'est personne qui ne puisse faire aussi sa biographie, et la lancer hardiment dans les cabinets littéraires. Si votre portier a cinquante ans, et qu'il veuille bien avoir pour vous la complaisance des Calenders borgnes, il vous récitera facilement des aventures

dans lesquelles il a figuré comme acteur ou comme témoin, et qui feront pâlir celles de *Cléveland* et de l'*Infortuné Napolitain*. Les anciens disoient très-bien qu'il ne faut pas se plaindre de ses malheurs à Hécube.

Ce qui reste de véritablement individuel à l'homme qui écrit sur ces matières, c'est la sensation. Il n'y a rien de plus vulgaire que les faits, et rien sur quoi on s'accorde moins. Parlez à trois personnes d'un drame nouveau : la première n'y a vu que l'exposition, la seconde que la péripétie, la troisième que le dénouement, et vous n'a-

vez peut-être remarqué aucune des choses qu'elles y remarquent, si votre voisin étoit importun, ou si votre voisine étoit jolie. Quand ces impressions qui nous ont fui ont quelque attrait de sentiment ou d'imagination, quand elles nous sont présentées dans un moment plus favorable avec candeur ou avec enthousiasme, nous y prenons presque autant de plaisir que si elles se réveilloient de notre propre mémoire, et qu'elles se produisissent naturellement en nous-mêmes. Ce n'est pas l'objet qui est changé, c'est l'aspect; ce n'est pas la forme, c'est la couleur.

J'ai entendu dire souvent qu'il étoit trop tôt pour écrire l'histoire. Cela est généralement vrai quant aux lecteurs; mais la masse des lecteurs est un corps instantané, mobile, qui se renouvelle sans cesse, et à mesure qu'il se renouvelle, il devient plus accessible à la vérité, parce qu'il échappe de plus en plus à l'action des intérêts. Quant à l'historien, je crois qu'il ne sauroit être trop près des faits qu'il raconte et des personnages qu'il met en action, pour en saisir la véritable physionomie. Il est vrai qu'il est alors placé sous l'influence immédiate des opinions de parti, et s'il n'a pas l'indé-

pendance de position et la conscience de caractère qui recommandent le témoignage de l'homme de bien, il faut laisser là son livre. Toutefois, l'écrivain qui lui succèdera au bout d'un siècle sera-t-il mieux affranchi de ces préventions, s'il s'en rapporte, comme il sera obligé de le faire, aux plaidoyers passionnés des factions; s'il consulte, comme il n'y manquera pas, les traditions encore vivantes des vainqueurs et des vaincus?... Sera-t-il plus exempt de se tromper sur le passé que sur le présent, une fois qu'il s'y sera transporté de toutes les forces de son âme, qu'il en aura fait le centre de sa

vie intellectuelle, et qu'il se sera associé, sans le savoir, par toutes les sympathies de son organisation, à toutes les émotions de son drame et de ses héros? Un écrivain qui saisit partout la vérité avec une grande puissance, et qui l'énonce presque toujours avec des formes vives, lucides et impérissables comme elle, n'a-t-il pas dit un jour : « Les royalistes d'au-» jourd'hui auroient été des ligueurs? » Cela est exact, dans l'acception qu'il donnoit à l'opinion selon sa pensée intime, et il ne faut pas chercher ailleurs la cause des dissensions qui nous travaillent encore. Les premières ré-

volutions de la monarchie ont été racontées par deux hommes qu'on seroit porté à croire fort étrangers d'affections et de principes à des événements si complètement finis. Cependant lisez Mézeray, vous reconnoîtrez le frondeur ; lisez Daniel, vous reconnoîtrez le jésuite.

Je n'aurois pas suivi si loin cette question, si je ne m'étois abandonné à ma plume :

Cet accessoire est grand, mon sujet est petit.

Il y auroit trop d'orgueil ou de distraction à placer une théorie sérieuse de la vraisemblance historique à la

tête d'un recueil de causeries sans conséquence, dont le seul mérite, si elles pouvoient en avoir un, seroit d'être recueillies sous l'impression d'un souvenir naïf, avec une impartialité d'autant plus facile qu'elle tient beaucoup de l'insouciance. Comme un livre, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est un ouvrage de vanité, et qu'il faut bien passer condamnation sur ce point, je n'ai pas balancé à faire ici les honneurs de la mienne. Ma vanité, puisqu'il faut le dire, ne consiste pas à me croire la moindre des qualités littéraires de l'historien, mais à m'arroger avec confiance la pre-

mière de ses qualités morales. S'il n'y avoit pas trop d'orgueil à employer les paroles de Montaigne, je dirois volontiers : *Ceci, lecteur, est un livre de bonne foi;* et si cet orgueil n'alloit pas jusqu'à une sorte de profanation, j'aurois pris pour épigraphe celles de saint Paul aux Hébreux : *Je suis persuadé d'avoir une bonne conscience.* Mais j'ai prudemment réservé ces protestations pour ma préface, où je puis du moins en racheter la suffisance trop superbe par quelque réticence modeste. Cette réticence, la voici : c'est que mon impartialité sans effort est tout bonnement le résultat de l'expé-

rience, et que je suis nécessairement impartial, parce que j'ai vu, parce que j'ai senti, parce que j'ai vécu, parce que j'ai trouvé de tous les côtés, à travers une foule de préventions, de préjugés, d'extravagances, d'excès et même de fureurs, de bonnes intentions, des talents supérieurs, des vertus sublimes; parce que l'habitude et l'obligation de comparer m'ont convaincu que la société ne gagne presque rien à rien; parce que l'éclectisme du philosophe, scepticisme accommodant, qui choisit dans tout pour conserver le droit de tout contester, est, suivant moi, la seule raison de l'histoire.

Jeune, j'ai été sans doute un homme de parti, et j'ai servi la cause à laquelle je m'étois lié dans l'abandon inexpérimenté de mes premiers sentiments, sinon avec l'éclat qui s'attache aux faits mémorables, au moins avec la ferveur d'une organisation énergique ; mais je suis assez heureux pour avoir imprimé dès l'enfance une invariable profession de foi à tous ceux de mes actes et de mes écrits dont quelques personnes peuvent conserver la mémoire. J'ai honoré la gloire et le génie de Napoléon, même quand j'osois tout seul proclamer la liberté. Une inclination, fortifiée par le temps et

par la persécution, ne m'a pas décidé à prêter le concours de mes foibles efforts au gouvernement qui lui a succédé par la loi de la Charte, depuis que ce gouvernement a séparé ses intérêts de ceux du pays, sous une fatale influence. Cependant, la confiance peut se détruire, mais l'affection n'est pas condamnée aux mêmes sacrifices que la raison, et j'en rends grâces au ciel. Ami constant et passionné de la liberté, je n'ai jamais nourri dans mon cœur qu'une pensée, que, suivant l'aspect divers des différentes époques, j'ai rattachée avec ardeur à tous les systèmes qui pouvoient lui prê-

ter un appui ; mais la vie est trop courte, et chez nous qui avons tant vu, elle est trop désabusée pour qu'il nous soit possible de recommencer si tard, dans le chemin que nous y faisons, beaucoup d'amitiés politiques. Heureusement, la direction où j'étois ne m'a pas fait perdre de vue les hommes honnêtes et sincères qui ne m'y accompagnoient point, et qui se trompoient, si je ne me trompois, ou si l'on ne se trompoit des deux parts, ce qui a dû arriver souvent. Il n'est peut-être pas donné à notre nature de voir juste dans des questions qui ont des milliers d'aspects, mais on a quel-

que droit de se croire l'autorité de la bonne foi, quand on n'a jamais transigé sur les opinions fondamentales, quand on n'a jamais aliéné un sentiment, et quand on peut tendre une main amie aux honnêtes gens de tous les partis, sans craindre qu'elle soit repoussée.

Au reste, le livre que voici, et c'est oser beaucoup que de l'appeler un livre, a subi par hasard l'épreuve la plus extraordinaire à laquelle une composition écrite sous l'inspiration de la vérité ait été soumise depuis qu'on écrit l'histoire. Quelques fragments

d'essai en sont livrés depuis trois ans au public; le reste en étoit connnu par des lectures familières, et entre ces publications, ces lectures, et l'impression de l'ouvrage, une révolution a passé, révolution immense, révolution définitive s'il plaît au ciel, sans que j'éprouve le besoin d'y changer une ligne. Il y a cent ans du 20 au 30 juillet 1830. Il n'y a pas, dans ce que j'ai imprimé et dans ce que j'imprime la plus petite fraction de temps que puisse marquer une montre de Graham. Je jure sur l'honneur qu'on n'y découvrira pas plus d'une douzaine de mots sacrifiés aux convenances des jours

actuels, et les bienséances de la presse libre sont au droit de penser et d'écrire ce qu'est la pudeur à l'innocence, la modestie au talent, la modération à la vertu.

Cette déclaration de principes n'est pas inutile, si je suis parvenu à exécuter mes légères esquisses comme je les ai conçues, c'est-à-dire de manière à laisser si peu de place et de jeu à mes opinions intimes, toutes les fois qu'elles ne sont pas nécessairement en action, qu'il soit impossible ou au moins très-difficile au lecteur de les reconnoître et de les nommer. Ce seroit là,

peut-être, la véritable pierre de touche de l'histoire; et si je n'en appelle ici l'application que sur des historiettes sans conséquence et peut-être sans intérêt, c'est que tout me révèle que je n'ai par devers moi ni le talent ni le temps nécessaires pour entreprendre un travail plus étendu, plus compacte et plus sérieux. Je crois pouvoir souhaiter, sans outrecuidance, ma liberté d'âme et d'esprit à ceux qui l'accompliront désormais, et j'estime qu'il ne manqueroit guère à quiconque possèderoit par hasard la plume de Châteaubriand ou celle de Villemain, que le premier et le plus essentiel des maté-

riaux d'une longue entreprise; quelques années de vie.

Après m'être si magnifiquement élogié, il me reste à me défendre contre un reproche que ne m'ont point épargné ni amis ni ennemis, ou plutôt il me reste à le subir très-humblement, car je ne sais pas en vérité ce que j'y opposerois. Des critiques dont je reconnois volontiers l'autorité en ces questions, ont blâmé dans mes petites narrations une sorte de vernis romanesque assez mal séant, suivant eux, à la gravité des sujets. On a dit qu'elles se ressentoient d'une manière un peu exagérée de considérer les événements

et les hommes, qui est propre à mon caractère, et on a spécialisé cette accusation dans des termes dont je ne serai pas le dernier à reconnoître la spirituelle justesse, en me condamnant à n'exploiter que la littérature *nerveuse* et l'histoire *fantastique*. J'y consens de tout mon cœur, et, je le répète, je n'essayerai certainement pas de prouver que des perceptions à demi effacées par le temps ont obtenu, en passant de ma tête et de mon cœur sur le papier auquel je les confie, cette précision absolue des vérités mathématiques qui se fait désirer tous les jours dans des matières plus essentielles et

plus positives. Ce que j'atteste, c'est qu'elles sont miennes et qu'elles me sont arrivées ainsi, comme mes organes les ont prises. Aucun homme n'est comptable de ses sentiments qu'en raison des facultés qui lui ont été données pour sentir. *Tot capita, tot sensus*. Je suis garant des faits et non maître des impressions. Que j'aie vu autrement qu'un autre, que d'autres encore aient vu autrement que lui et moi, il n'en résulte pas que, ni moi ni les autres, nous ayons dit ce qui n'étoit pas, mais seulement que chacun de nous a dit ce qu'il a vu comme il l'a vu. Je n'ai pas le regard aussi profond qu'un aigle;

je ne l'ai pas aussi obtus qu'une chauve-souris, et c'est dans le même rayon de soleil que plonge le regard de l'aigle, celui de la chauve-souris et le mien. Je me suis trompé souvent sur mes sensations, je pourrois me tromper encore; l'essentiel est que je ne trompe personne de parti délibéré, et il n'y a rien de plus loin de ma pensée. Est-on bien sûr d'ailleurs que tous les portraits historiques dont les anciens et les modernes nous ont transmis le type aujourd'hui consacré, offrent cette exactitude de ressemblance que l'on demande aux nôtres? L'amour n'a-t-il point embelli de

femmes? L'enthousiasme n'a-t-il point grandi de héros? Je ne sais, mais si c'est à cette puissance négative d'un cœur impassible que se mesure l'impartialité de l'histoire, il ne faut s'en rapporter à moi qu'avec beaucoup de réserve; et, pour me juger en deux mots, j'incline même à croire que lorsqu'il ne restera rien dans mes écrits de l'enthousiaste et de l'amant, il n'y restera pas grand'chose.

On ne peut guère maintenant lancer un petit ouvrage dans la circulation sans s'expliquer sur l'école littéraire à laquelle on appartient, ou à la-

quelle on a la prétention d'appartenir. C'est une question qui va de pair avec la question politique, dans certains esprits, et qui, dans quelques autres, passe devant. Il y a des *romantiques* si hardis en nouveautés, qu'ils mettent sur le compte du pédantisme *classique* tout ce qui est simple, naturel et raisonnable. Il y a des *classiques* si bornés en érudition, je ne dis pas *classique*, mais *scholaire*, qu'ils anathématisent du nom de *romantique* tout ce qu'ils ne comprennent pas, et c'est partir d'un principe d'exclusion un peu large. Ces discussions me paroissent fort oiseuses quand elles ne

sont que cela. Le but des ouvrages de l'esprit est de plaire, le secret de l'écrivain est d'y réussir. A cette condition, tout lui est permis, et si les *classiques* de l'ancien temps n'avoient pas compris cette idée, ils ne seroient pas plus *classiques* aujourd'hui que ne le sont les *classiques* d'aujourd'hui. Ce que j'ose penser d'abord, c'est que l'art du style a été merveilleusement défini par Horace dans une formule très-courte, mais très-pleine et très-complète de sens, et les *classiques* actuels, qui lisent probablement Horace, me sauront gré de cette citation :

Scribendi rectè, sapere est principium et fons.

Secondement, c'est que sans clarté, aucune composition littéraire n'est assurée de vivre; enfin, c'est qu'il n'y a point de clarté sans correction. Il y a encore loin de ces concessions aux exigences du purisme dogmatique d'une coterie solennelle d'éplucheurs de mots, et voilà pourquoi je ne me suis pas servilement astreint à n'employer jamais une expression qui n'eût l'autorité du Dictionnaire. Ce ne sont pas les dictionnaires qui font loi dans les langues; c'est l'usage des hommes qui ont reçu du ciel le don de bien écrire, et j'aime autant m'en rapporter, sur le choix des termes propres à rendre

nettement et vivement ma pensée, à Rousseau, à Pascal, à Corneille, à Montaigne, et même au vieux Marot, qu'à Furetière, à Conrart et à Chapelain.

Il étoit sans doute inutile de munir de tant de précautions oratoires et grammaticales, deux ou trois minces volumes qui passeront sans être aperçus. *In tenui labor.* J'ai cédé, presque sans le savoir, à l'habitude de mes confrères les auteurs. Rabelais diroit : *Matière de préface.*

Digitized by Google

SOUVENIRS,

ÉPISODES ET PORTRAITS.

Euloge Schneider,

OU

LA TERREUR EN ALSACE.

Mon père, passionné pour les études classiques, s'étoit promis de faire de moi une espèce de savant. Ce n'est pas la seule de ses espérances que j'ai trompée. Il m'avoit appris ce que je sais de latin par une méthode qui lui étoit propre, et dont les fruits

m'ont échappé à mesure que j'ai vieilli. A dix ans, je lisois plus couramment qu'aujourd'hui des auteurs assez difficiles. Enchanté de mes progrès, sur lesquels s'aveugloit sa tendresse, quoiqu'il fût plus que personne à portée de les apprécier à leur juste valeur, il ne pensa plus qu'à me faire commencer mes études grecques; mais les occupations multipliées que lui donnoient ses importantes fonctions ne lui permettoient pas de me diriger. Parmi les hommes qui correspondoient avec lui sur des questions de philologie et de littérature ancienne, se trouvoit un certain Euloge Schneider, d'abord capucin à Cologne, puis grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Strasbourg, et très-savant éditeur d'un *Anacréon* allemand. Mon père me recommanda aux soins de M. l'abbé Schneider, qui les lui avoit offerts, et j'allai à Strasbourg apprendre du grec sous les auspices d'un

grand-vicaire qui avoit traduit et commenté Anacréon. L'effroyable célébrité que Schneider a acquise depuis, et la tragédie peu connue à laquelle aboutit la voie de sang qu'il s'est faite, m'ont paru propres à exciter quelque curiosité, et à racheter par un intérêt assez vif quelques pages d'ennui *préliminaire*.

M. l'abbé Schneider ne pouvoit pas me donner un logement chez lui, mais il m'avoit fait préparer une chambre propre et commode à l'hôtel de *la Lanterne*, chez une excellente madame Tesch, dont j'aime à me rappeler le nom et le souvenir. C'est la première femme qui m'ait fait concevoir le charme que l'expression d'une âme aimante et d'un bon cœur peut prêter à une jolie figure.

J'étois arrivé de nuit. La plus grande ville que je connusse alors étoit ma ville natale.

Dès le point du jour, tourmenté d'une impatience invincible, je parcourois les rues solitaires, étonné de tout, admirant tout, et frappé surtout d'une sorte d'extase devant cette magnifique cathédrale que le monde ancien auroit comptée parmi ses merveilles. Je n'avois rien vu de pareil en ma vie à ce chœur d'anges et de saints qui l'embrassoit de myriades de figures, et qui sembloit s'élever avec elle aux faîtes de la Jérusalem céleste, en perçant les riches broderies et les dentelles transparentes de sa miraculeuse architecture. Je fus tiré de ma méditation par le bruit d'un coup de marteau, et je vis rouler à mes pieds la tête d'un saint. Un autre coup retentit, et, ce qui tomba, c'étoit le buste de la Vierge embrassant son fils. Je cherchai d'où venoit cela, et j'aperçus un homme juché au portail sur les épaules d'un apôtre colossal, et frappant à droite et à gauche avec des im-

précations épouvantables sur ces représentations gothiques des élus du Seigneur. Le peuple s'étoit amassé peu à peu en groupes agités, d'où partoient des rires éclatans, de sombres vociférations et de sourds murmures. Je fus long-temps à m'expliquer cette frénésie, qui n'étoit pas encore parvenue au pied du mont Jura.

Il étoit neuf heures du matin quand je crus pouvoir me présenter chez le citoyen Schneider. Madame Tesch m'avoit bien dit que c'étoit comme cela qu'il falloit le nommer; qu'il n'étoit plus abbé, mais rapporteur de la commission révolutionnaire extraordinaire du Bas-Rhin, et que tout enfant que je fusse, il étoit capable de me faire mourir, si je ne le tutoyois pas. Je venois de me répéter cette leçon pendant une heure de promenade sur le Breuil, regrettant, à vrai dire, de commencer ainsi mes nou-

velles études, et de ne pouvoir arriver sans ce préambule à la première page des institutions de Clénard.

Je montai trois degrés; je frappai à une petite porte étroite. Une servante vieille et fort rechignée vint me recevoir, et m'introduisit en grommelant chez le citoyen Schneider, c'est-à-dire dans la salle à manger, où je devois l'attendre. Cette pièce étoit fort propre, quoiqu'elle ne fût boisée que de planches à simples moulures, sans couleur, sans cire et sans vernis. Elle avoit pour tout ornement deux grands sabres en sautoir.

Le déjeuner étoit servi. C'étoit un plat d'huîtres, *rara concha in terris*, un plat d'anchois, une jatte d'olives, et une cruche de bière. Le citoyen Schneider entra, plaça ses deux pistolets sur la table, et s'assit après m'avoir assez brusquement salué.

Je m'approchai de lui, et je lui remis la lettre de mon père. Aux deux premières lignes, il me tendit la main, m'adressa je ne sais quelle phrase grecque à laquelle je répondis en disant que je n'avois pas encore le bonheur de savoir un mot de grec; puis, m'invita à déjeuner, et sur mon refus, à dîner. Je n'avois aucun prétexte pour ne pas accepter. J'aurois cependant mieux aimé dîner chez madame Tesch.

La vieille servante revint, et lui rapporta des gazettes allemandes, une lampe, une boîte à tabac et une pipe. Il alluma sa pipe, et remplit devant moi un verre de bière que je me crus obligé à vider. Pendant qu'il parcouroit ses journaux, je l'aurois peint si je savois peindre.

Euloge Schneider n'avoit pas toujours porté ce prénom académique qui signifie *beau parleur* ou *savant spirituel*. Les éru-

dits le connoissent autrement. Il l'avoit pris pour dissimuler les souvenirs de sa vie monacale, et pour entrer dans le monde en laïque, sous le privilége d'une pseudonymie parlante qui ne manquoit pas de prétention. C'étoit un homme de trente-cinq ans, laid, gros, court, et commun, aux membres ronds, aux épaules rondes, à la tête ronde. Ce qu'il y avoit de plus remarquable dans sa face orbiculaire d'un gris livide, frappée çà et là de quelques rougeurs, et criblée de petite vérole, c'étoit le contraste de ses cheveux noirs, coupés de très-près, avec ses sourcils touffus et bruns sous lesquels étinceloient deux yeux fauves, ombragés de cils roux. Doué d'une immense aptitude à savoir, et d'un esprit tout en ironie que j'ai trouvé presque toujours à côté de la cruauté, il n'avoit rien de ce qui touche, de ce qui émeut, de ce qui lie le cœur, et je crois que cette observation pourroit contenir la so-

lution d'un grand problême. Les méchans sont les hommes malheureusement organisés qui n'ont pas pu être aimés.

Toutes les fois que je me le rappelle comme je l'ai vu, imposant pour le petit nombre des savants qui pouvoient le juger, mais si peu sympathique de sentiment, si maladroit de faconde, et si repoussant d'extérieur pour tout le reste, je me demande avec étonnement de quelle autorité cet homme a balancé pendant six mois l'omnipotence de Saint-Just, opprimé une vaste et forte province, menacé la Convention, et inquiété la République.

Plus le dîner me faisoit peur, plus j'y fus ponctuel. Madame Tesch me l'avoit recommandé en m'embrassant, et elle m'embrassoit volontiers, parce que j'avois l'air, disoit-elle, d'une petite fille déguisée. C'est le premier banquet de ma vie où il ne s'élevât

pas au-dessus de la nappe, à l'exception de ma tête, une tête qui n'ait été coupée depuis. Dès lors, cela m'est arrivé deux ou trois fois comme à tout le monde.

Les convives de Schneider se nommoient Edelman, Young et Monnet.

Edelman prendroit de droit une place dans les biographies, même quand la révolution auroit oublié de l'inscrire sur ses listes sanglantes. Mal organisé sous plus d'un rapport, il avoit été bien organisé pour les arts. La génération actuelle a pu admirer encore au théâtre sa belle et pompeuse musique d'*Ariane dans l'île de Naxos*, et je l'ai entendu vanter à l'égal de Gossec pour certains chants d'église. C'étoit un petit homme d'une physionomie grêle et triste. Son chapeau rond rabattu, ses lunettes inamovibles, son habit d'une propreté sévère et simple, fermé de boutons de cuivre jusqu'au menton, son

langage froidement posé et phlegmatiquement sententieux, composoient un ensemble très-médiocrement aimable, mais qui n'avoit rien d'absolument repoussant. Uni à Diétrich par une longue intimité, fondée probablement sur leur commune passion pour la musique, il devint un de ses premiers et de ses plus acharnés accusateurs; je me souvenois de lui avoir entendu dire avec un calme affreux dans sa déposition contre le fameux maire de Strasbourg, au tribunal criminel de Besançon : « Je te pleu-
» rerois parce que tu es mon ami, mais tu
» dois mourir, parce que tu es un traître. »

Young étoit un pauvre cordonnier, mais il s'en falloit de beaucoup que ce cordonnier fût un homme commun. La nature l'avoit fait poète; et sa figure lourde, aux traits massifs et comme mal ébauchés, couronnée de cheveux durs et noirs que hé-

rissoit en touffes divergentes une pommade grossière, s'animoit d'une inspiration toute particulière, quand il débitoit ses odes et ses satires. Il ne composoit qu'en allemand, mais il savoit du latin et du grec, et lorsqu'une de ses pièces avoit présenté quelque allusion à un passage célèbre dans les classiques, il ne manquoit jamais de le rapporter en illustration à la fin de sa lecture. Il est presque inutile de dire que toutes ses inspirations étoient prises dans les événemens contemporains, et qu'il auroit peut-être été incapable d'en trouver ailleurs. Dans ces âmes emportées, violentes, et cependant naïves, la liberté avoit absorbé toutes les autres pensées. Si la définition de la monomanie, si commode aujourd'hui, avoit été inventée de ce temps-là, on auroit pu l'appliquer aux révolutionnaires de bonne foi, aux hommes de conscience et de cœur qui s'étoient dévoués aveuglément à d'ex-

travagantes et fatales théories, sans ambition et sans intérêt. Je ne parle pas des autres.

J'ai dit que le troisième s'appeloit Monnet. Celui-là m'étoit bien connu, et sa rencontre fut pour moi une sorte de bonheur, car j'ai vu peu d'hommes, dans mon enfance, qui eussent plus de qualités propres à se faire aimer. Monnet avoit été grenadier dans sa première jeunesse. A vingt-cinq ans, il s'étoit fait prêtre; et il étoit devenu préfet du collége de Besançon peu de temps avant sa suppression. La révolution, qui le surprit à vingt-huit ans, lui rendit sa liberté, qu'il regrettoit probablement déjà d'avoir aliénée; et la révolution le trouva reconnoissant. Il étoit grand, beau, bien fait, quoique un peu voûté, plein d'aménité, de politesse, et de je ne sais quelle grâce triste qui attache. Sa physionomie mélancolique étoit comme

empreinte d'un pressentiment sinistre. Il ne sourioit pas sans amertume. Si cette vision du passé, plus vive, plus instante que le présent lui-même, pour un homme qui ne vit plus que dans le passé, ne trompe pas ma mémoire, il y avoit dans son cœur quelque mystère douloureux, dans son regard quelques traits de défiance et d'effroi. Sa joie à me revoir me tourmentoit, comme si j'avois compris que c'étoit la dernière qu'il eût comprise. Je crois qu'il s'étoit rendu suspect aux hommes exaltés de notre pays commun, par son généreux penchant vers toutes les idées de modération, et que c'étoit ce qui l'avoit décidé à venir chercher dans une ville où il seroit moins connu une nouvelle réputation politique, ou, si l'on veut, un abri contre le danger de son innocence. Cette démarche l'avoit perdu. Il ne s'étoit pas jeté, à Strasbourg, dans le parti extrême dont il avoit nécessairement les ex-

cès en horreur : il y étoit tombé; et voilà ce que je sentis, sans le concevoir distinctement. Il faut avoir plus de onze ans pour deviner comment la foiblesse peut contracter une solidarité involontaire avec la fureur ; comment la timidité peut devenir auxiliaire de la démence ou complice du crime. Cela m'a rappelé depuis ces saints de pierre de la cathédrale, mutilés par la populace, et qui lui fournissoient de nouvelles armes pour lapider ses victimes. Quelques saints de chair sont devenus aussi des instrumens de mort dans la main terrible de la révolution. Je me rendois un compte vague de ces idées, pendant que la conversation me révéloit peu à peu les passions effrayantes de cette génération de malheur. En vérité, j'ai compris depuis que les événements sont bien plus forts que les caractères, et que si certains hommes ont brisé les peuples dans leur passage, c'est qu'ils ont été poussés

par une puissance non moins irrésistible que celle qui déchire les volcans, et qui précipite les cataractes. Chez une nation qui a usé le frein de ses lois accoutumées, ou qui l'a rompu, il en est de chaque individu en particulier comme de la nation tout entière. Il va, il va, il ne sait pas où il va.

Je prenois bien peu de part à ce formidable échange de pensées de mort, où tout le monde entroit pour son intérêt personnel, et qui étoient alors de droit défensif; mais cela montoit mes idées, comme auroit dit Edelman, à un diapason extraordinaire. Cette alternative de mourir ou de faire mourir, cette question d'assassinat réciproque, devenue un dilemme pressant dont la solution pouvoit avoir lieu le lendemain, cette horrible loterie de têtes dont on balançoit froidement les chances douteuses, et où chacun des interlocuteurs avoit un enjeu

encore voyant, parlant et rempli de vie, cela est exécrable à penser! Le dîner fut extrêmement gai.

Ce que je pus saisir dans un entretien si extraordinaire pour moi, c'est que les révolutionnaires de Strasbourg s'étoient partagés sous deux drapeaux. L'un étoit celui des *nouveaux hommes d'état*, représentés dans la Convention nationale par Robespierre, et dans le département du Bas-Rhin par Saint-Just. Qui ne frémiroit de penser aujourd'hui que Robespierre et Saint-Just étoient *modérés* aux yeux de quelques hommes élevés dans ces belles et nobles études qu'on a si justement appelées *humaines*, et qui améliorent le cœur en éclairant l'esprit.....?

L'autre étoit porté par Schneider, qu'une logique d'extermination qui passoit de bien loin les doctrines aveugles et stupides de

Marat avoit poussé aux dernières conséquences de ce fanatisme anti-social. Cependant le *modéré* (je dois répéter que c'étoit Saint-Just) affectoit au moins une grande austérité de mœurs; et le capucin de Cologne étoit ami de la joie et de la volupté. Le premier jouoit au Stoïcien, le second à l'Épicurien ou au Cynique. C'est sous ces deux puissances effrayées l'une de l'autre, que palpitoit l'Alsace, effrayée de toutes deux.

Comme la révolution avoit deux grands prêtres à Strasbourg, elle y avoit deux temples consacrés à ses redoutables mystères, la société populaire, épurée par Saint-Just, et la *Propagande* de Schneider. On n'a pas connu cette nuance à Paris même. On a vu les Cordeliers disputer le pouvoir aux Feuillans, et les Jacobins triompher des Feuillans et des Cordeliers; mais personne ne s'avisa d'y enchérir sur les Jacobins. Le ressort de

la Propagande se brisa trop tôt pour cela.

La première leçon que je reçus de mon professeur de grec fut la défense de visiter cette société populaire, infectée des mauvais principes du *modérantisme* conventionnel. Young insista sur la nécessité de me nourrir des précieux enseignemens de la *Propagande*, et il appuya cette opinion de quatre vers d'une de ses odes, que Schneider s'empressa de traduire à mon usage, et qui se sont conservés sans altération dans ma mémoire. On le comprendra aisément :

« Il faut que l'enfant lui-même quitte le sein pusillanime de sa mère,

» Qu'il s'ébatte sur le cercueil d'un tyran avec plus de joie que dans son berceau,

» Qu'il agite pour hochets des ossements et des sceptres rompus,

» Et qu'il suce le lait héroïque, le lait sanglant de la liberté. »

Ces recommandations étoient d'autant

plus pressantes, que le citoyen Schneider alloit me laisser long-temps abandonné à moi-même et aux soins de madame Tesch. Les triomphes de Pichegru, qui reconquéroit nos frontières en courant, et qui débarrassoit le pays de ses ennemis extérieurs, dans le temps physique dont ils avoient besoin pour fuir ou pour mourir, le laissoient malheureusement ouvert à d'autres ennemis plus dangereux pour la liberté que tous les rois de la coalition. Schneider partoit le jour suivant, accompagné de ses hussards de la mort, et alloit promener de village en village un échafaud nomade, pour exercer sur les infortunés qui s'étoient laissé piller par les Autrichiens la vengeance nationale. Ce voyage pouvoit être long, car le nombre des proscrits étoit à la discrétion du juge.

Je restai seul : le lendemain, à dix heures

du matin un peu passées, je traversois la place d'Armes; il y avoit au bout de cette longue place, du côté de la *Maison rouge*, un échafaudage d'une forme singulière dont je compris rapidement l'usage : on venoit de décapiter une pauvre femme de quatre-vingts ans, qui étoit convaincue, par son propre aveu, d'avoir donné du pain à un soldat autrichien affamé; l'exécuteur relevoit le couteau sanglant dont la permanence menaçante n'auroit été concédée alors pour aucun des autres priviléges de la liberté. Le tambour roula, et je m'enfuyois quand je vis venir la *Propagande :* je la suivis machinalement.

C'étoit une chose étrange que la *Propagande.* Composée des énergies les plus adultes et les plus vivaces du temps, elle avoit conservé des mœurs de la jeunesse un peu de grâce et d'élégance. Quelques-

uns de ses membres se distinguoient même par un costume presque recherché. Ils portoient une veste courte, mais très-propre, qu'entouroit une ceinture tricolore étoffée, munie d'excellentes armes, et à laquelle étoit suspendu un large couteau de chasse. Le bonnet rouge, ombrageant à la phrygienne un front couronné de beaux cheveux bouclés qui descendoient de part et d'autre sur les épaules, ne manquoit pas d'agrément; leur col nu, leurs grands pistolets aux pommeaux brillans, leurs brodequins de cuir écru, l'ensemble entier de leur physionomie pleine d'un calme qui, dans ces jours décisifs, pouvoit passer pour du courage; les chances de mort qui les suivoient de si près, et que j'avois apprises la veille : il n'en falloit pas tant pour exciter quelque curiosité sympathique dans un cœur d'enfant.

Ils arrivèrent au pied de cet horrible échafaud, à travers la foule qui s'éloignoit de crainte de se compromettre. L'orateur s'agenouilla, se releva, et puis, retourné vers nous, il remercia, il *panégyrisa* la guillotine, au nom de la liberté, avec un choix d'expressions si gracieusement effrayantes, avec un *anacréontisme* si désespérant, que je sentis une sueur froide ruisseler sur mon front et baigner mes paupières. Je voudrois oublier tout ce qu'il y a de triste dans mes souvenirs; mais j'écris *mes souvenirs*, et je n'ai pu l'oublier encore, cette procession fanatique de la *Propagande* qui avoit le bourreau pour pontife, et la guillotine pour reposoir!

Ceci se passoit en *frimaire*, du *deux* au *cinq* ou *six décembre;* et je ne devois revoir Schneider qu'une fois. Je ne m'informai pas de ses voyages dont les biographies

rapportent d'horribles circonstances, qu'on relègueroit volontiers à l'histoire des vampires et des goules, mais que Saint-Just recueilloit de toutes les bouches, et qu'il avoit quelque intérêt à ne pas atténuer. Bien décidé à n'écrire que ce que j'ai vu, je ne leur emprunte un fait qu'autant qu'il peut se rattacher à mes impressions, et qu'il m'explique ou me développe des idées mal arrêtées dans ma mémoire. Il paroît que cette funeste excursion acheva de briser son intelligence, et qu'il devint fou furieux de l'ivresse du pouvoir absolu, comme Mazaniel. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans ces impôts levés en têtes humaines dont on prétend qu'il a frappé quelques villages, et qui motivèrent sa condamnation devant le tribunal de Fouquier. Ce qui paroît certain, c'est l'événement qui causa sa perte, et que je raconterai avec plus de brièveté que cette longue exposition ne le promet-

toit, parce que je le raconte sur le témoignage presque unanime des ouï-dires, mais seulement sur leur témoignage, c'est-à-dire sur des perceptions qui ne sont pas les miennes, et que je ne sais pas décrire. Je ne devois rentrer comme spectateur dans ce drame affreux qu'à sa péripétie.

Une chose qui paroîtra difficile à concevoir, c'est que la formidable logique de Schneider, tout en atteignant aux dernières conséquences de sa doctrine, n'avoit pu satisfaire à toutes les exigences de quelques esprits rebelles à la conviction, et qui comptoient pour rien toutes les garanties, chez un homme auquel il en manquoit une. L'uniforme presque militaire du commissaire rapporteur n'avoit fait oublier encore ni le froc du capucin, ni la soutane du chanoine, et le moine de Cologne nuisoit souvent à la popularité du terrible dictateur de

Strasbourg. Une voix élevée du milieu de la société populaire de Brumpt, dans le cours d'une des excursions tragiques dont j'ai parlé, ne craignit pas de rappeler à Schneider cette tache infamante du sacerdoce qui le rendoit irrémissiblement suspect aux amis de la liberté, et de lui conseiller pour tout moyen de transaction avec les principes un acte qui consacrât du moins solennellement son apostasie. Schneider n'étoit pas marié; son goût effréné pour les femmes se concilioit même assez mal avec les obligations d'un engagement chaste et légitime, et il ne falloit rien moins pour le décider à s'y soumettre que l'intérêt de cette popularité de cynisme et de sang à laquelle il avoit déjà fait tant de sacrifices. Dans cette dernière occasion, il ne vit aucun autre moyen de se soustraire au terrible argument qu'on lui opposoit, et l'amour des richesses put contribuer, d'ailleurs, à vaincre l'instinct

d'indépendance et de débauche qui l'avoit dominé jusque là. Ses regards tombèrent sur une jeune personne de Brumpt, qui joignoit une immense fortune à toutes les perfections du corps et de l'esprit. C'étoit la fille d'un aristocrate en jugement, et Schneider l'avoit remarquée dans la foule des suppliantes qui, tous les jours, inondoient le prétoire. Le lendemain, la mise en liberté de l'accusé fut signée, et, par une apostille singulière dans un pareil acte, le proconsul l'avertit qu'il se proposoit de lui demander à dîner le même jour.

La jeune fille ne se trouvoit pas au banquet. C'étoit l'usage alors de la plupart des communes rurales de l'Alsace et des provinces voisines, que les femmes n'y parussent point, et son père n'avoit pas jugé à propos de l'enfreindre ce jour-là. Schneider réclama sa présence, et on obéit. Il se piqua

d'abord d'esprit, de grâce, de politesse, et toutes ces qualités ne lui manquoient point. Puis il arriva, sans beaucoup de détours, à l'objet de sa visite. Sa dialectique connue le dispensoit suffisamment d'une recherche laborieuse de précautions oratoires. L'homme qui tenoit le glaive suspendu sur un peuple et sur une armée n'avoit pas besoin de s'envelopper des misérables circonlocutions des rhéteurs. Il demanda la main de sa jolie hôtesse comme s'il avoit pu y prétendre du droit de l'amour, et sans blesser aucune convenance; puis, sans attendre de réponse, il s'approcha de la croisée, l'ouvrit, et jeta un regard satisfait sur la place, à la vue des apprêts qu'il avoit ordonnés. Après avoir arboré de quartier en quartier ses deux poteaux ombragés de panaches tricolores, et décorés de nœuds de rubans, on venoit, pour la première fois, d'y dresser la

guillotine (1). Cet aspect porta une horrible lumière dans le cœur de l'objet infortuné des préférences de Schneider. Elle tomba aux pieds de son père en le suppliant de lui accorder pour époux l'homme bienfaisant auquel il devoit la vie, et en attestant le ciel qu'elle ne se relèveroit qu'après avoir obtenu cette faveur. Puis, se retournant vers Schneider : « Mais, dit-elle, j'exige de ta ten-
» dresse une de ces grâces qu'on ne refuse
» pas à sa fiancée. Il se mêle un peu d'or-
» gueil à mon bonheur. Ce n'est pas à

(1) Des faits analogues ont été mis en Angleterre sur le compte de Jefferys; en France, sur celui de Joseph Lebon; Prudhomme impute le même crime à Cavaignac. Il est à souhaiter pour l'honneur de l'espèce humaine que tout cela soit faux. Je n'atteste sur l'histoire de Schneider à Brumpt que la rumeur publique. Je n'étois pas à Brumpt, mais j'étois à Strasbourg le 21 décembre 1793, et il n'y avait pas deux versions sur l'événement.

» Brumpt que le premier de nos citoyens
» doit accorder son nom à une femme; je
» veux que le peuple me reconnoisse pour
» l'épouse de Schneider, et ne me prenne
» pas pour sa concubine. Il n'est point de
» ville, ajouta-t-elle en souriant, où tu n'aies
» été suivi d'une maîtresse : on pourroit ai-
» sément s'y tromper. Il n'y a que trois
» lieues d'ici à Strasbourg; j'ai des mesures
» à prendre pour ma toilette de noces, car
» je veux qu'elle soit digne de toi; demain,
» à telle heure que tu voudras, nous par-
» tons seuls ou accompagnés, à ton gré, et
» je vais te donner la main devant les ci-
» toyens, les généraux et les représentans. »
Ces paroles, que rendoient cent fois plus séduisantes l'élocution coquette et la piquante physionomie d'une Alsacienne; ces paroles accompagnées, dit-on, de quelques caresses, ne laissèrent pas à Schneider la possibilité d'une objection. Cependant la maison fut surveillée toute la nuit, mais per-

sonne n'avoit pensé à s'en éloigner; et quand il arriva le matin, il la trouva pavoisée du haut en bas, et présentant tout l'aspect d'une fête. La future en descendit dans ses plus beaux atours, et vint lui présenter la main sur le seuil de cette salle basse où l'on prend ordinairement le thé ou le café. Un déjeuner splendide y étoit servi. Bien qu'étourdi de bonheur et d'orgueil, Schneider ne pensoit qu'à l'abréger. Les portes de Strasbourg se fermoient alors à trois heures, et le temps pressoit. Il devoit d'ailleurs le mettre à profit pour répondre, par de grandes marques d'éclat et de puissance, aux profusions de sa nouvelle famille et aux prétentions de sa fiancée. Un courrier fut dépêché à Strasbourg pour intimer la défense de fermer les portes avant quatre heures. Il est vrai que l'ennemi se retiroit alors, et que Strasbourg n'étoit plus menacé, mais les arrêtés de Saint-Just, qui avoient eu

force de loi pendant l'invasion austro-prussienne, n'étoient point révoqués, et il en étoit un qui portoit peine de mort pour délai de clôture. Schneider lui-même l'avoit fait exécuter.

Il étoit au plus trois heures et demie le 21 décembre, quand un cortége bruyant se répandit dans la plus vaste rue de Strasbourg, et vint s'arrêter au-dessous du balcon de Saint-Just. Il y eut alors deux spectacles qui pouvoient partager à titres égaux l'attention de l'observateur, ce théâtre où se dénouoit le drame de Brumpt, et cette tribune où il alloit se juger.

Schneider s'étoit fait précéder de quatre coureurs, revêtus des couleurs nationales. Sa voiture découverte, quoique le temps fût douteux, étoit traînée par six beaux chevaux. Il l'occupoit seul avec sa fiancée, éblouissante de parure, et assurée de regard

et de maintien. Autour de lui caracoloient fièrement et le sabre nu, les cavaliers d'élite de son escorte, portant la tête de mort sur leur baudrier, sur leur sabredache et sur leur schakot, et plus hideux encore que de coutume, d'une gaîté qui ne leur étoit pas familière. Derrière tout cela, retentissoit lourdement sur le pavé un char à quatre larges roues, bas, étroit, peint de rouge, traîné par deux chevaux chamarés et enrubannés, et sur lequel battoient de longs ais rouges avec leur traverse rouge. Cet appareil étoit accompagné de deux hommes à cheval en blouses rouges, et dont le bonnet rouge étoit orné d'une large cocarde : il étoit suivi d'une petite carriole dans laquelle étoit assis un homme pâle, maigre et sérieux, que cherchoient tous les regards. Ce n'étoit cependant pas Schneider.

Une légère rumeur qui ne tarda pas à s'étendre au loin annonça que Saint-Just

alloit paroître au balcon. Il y avoit dans sa démarche une sorte de brusquerie solennelle : il ne cherchoit pas l'accueil du peuple; il le réprimoit, au contraire, d'un geste sec et absolu. Ses cheveux épais et poudrés à neige sur ses sourcils noirs et barrés, sa tête perpendiculaire sur sa haute et ample cravatte, la dignité de cette taille petite, l'élégance de cette mise simple, ne manquoient cependant jamais leur effet sur la multitude. Il fit signe qu'on s'arrêtât, et on s'arrêta.

Le représentant du peuple venoit d'apprendre la violation de ses ordres, et tel étoit probablement le motif de la colère qui animoit son regard luisant et profond; mais ce sentiment, tout indomptable qu'il étoit dans son cœur, fit un moment place à la surprise, quand Saint-Just aperçut près de Schneider une jeune fille en habits de fian-

cée. Celle-ci, profitant du moment où elle excitoit son attention, s'élança hors de la voiture, et se jetant à genoux sur les pavés : « Justice, s'écria-t-elle, justice, citoyen! » J'en appelle à Saint-Just et à la Conven- » tion! » Puis elle raconta en peu de mots, mais avec l'expression la plus éloquente, l'horrible abus de pouvoir du tyran de l'Alsace. — Est-il vrai! dit Saint-Just en appuyant sa main sur son front. Cela peut-il être vrai! —Tout le monde fut d'accord sur les faits, sans en excepter l'homme de la petite voiture que son intimité cordiale avec Schneider rendoit un témoin imposant, et qui déclara qu'il avoit reçu l'ordre de se tenir prêt pour l'exécution du père de la *Young frau*, s'il avoit refusé son consentement au mariage. Saint-Just ne parloit pas, ou tout au plus il murmuroit à basse voix quelques mots confus : « Le voilà donc dé- » voilé, l'exécrable capucin de Cologne! »

Et puis, il mordoit ses poings, et frappoit à coups réitérés sur la barre de son balcon. « Qu'aurois-tu fait, dit-il enfin à la fiancée, » si tu ne m'avois pas trouvé disposé à te » rendre justice? — Je l'aurois tué ce soir » au lit, répondit-elle en montrant un poi- » gnard qu'elle avoit caché sous son corset. » Maintenant, je te demande sa grâce. — Sa » grâce! cria Saint-Just dont ce mot ré- » veilla la fureur. La grâce du capucin de » Cologne! A la guillotine! continua-t-il avec » une explosion incroyable dans un carac- » tère si méthodique et si mesuré. Qu'on le » mène à la guillotine! — Couperai-je la » tête? répondit respectueusement l'homme » maigre de la petite voiture. — Je n'en ai » pas le droit, dit Saint-Just, en frémissant » de dépit. Au supplice que le monstre a » inventé! qu'on l'attache à la guillotine » jusqu'à nouvel ordre.»

Et en effet, Schneider avoit inventé cette exposition à l'instrument permanent de la mort pour les cas peu nombreux de la législation révolutionnaire qui n'entraînoient pas nécessairement la peine capitale. On se rappelle à Strasbourg un négociant qui y a passé seize heures.

Comme j'étois à un point trop éloigné du lieu de la scène pour en saisir tous les détails, et que ces détails se traduisoient en allemand dans la conversation de la foule, je n'emportai aucune idée distincte de l'événement. J'avois passé quelques minutes au Breuil, dont la tristesse, dans cette saison rigoureuse, convenoit déjà à mes rêveries d'enfant, et je me dirigeois vers l'hôtel de madame Tesch, quand en débouchant du passage de la Pomme-de-Pin, je me trouvai entraîné par une nouvelle cohue, qui se grossit bientôt de toute la population de

Strasbourg, et qui se déborda comme un torrent sur la place d'Armes, en roulant vers l'échafaud. Un moment elle se resserra encore pour faire place à quelque chose de terrible : c'étoit Schneider saisi des deux côtés par ces deux valets de bourreau, en blouses rouges, qui lui servoient d'heiduques un moment auparavant, précédé par cet homme pâle que j'avois vu dans une petite calèche, et suivi de deux de ses hussards de la mort, qui le piquoient, en riant, de la pointe de leurs sabres, pour le faire avancer. Je frissonnai d'horreur et de pitié; mais je ne pus pas même me détourner pour éviter ce spectacle. Heureusement je pense qu'il ne me vit pas. Ses petits yeux paroissoient fondus dans leur orbite. Sa pâleur étoit affreuse; et cependant il essuyoit de la sueur sur son front. A mesure qu'il approchoit de la guillotine, les acclamations redoubloient de violence ou d'allégresse; car

je les entendois sans les comprendre. Bientôt il se fit un grand silence, et je compris que Schneider montoit à l'échafaud : mais je ne savois pas si c'étoit pour mourir; et c'est ce qu'aucun de mes voisins ne pouvoit m'expliquer parce qu'il n'y en avoit pas un qui parlât françois. Après cela, les acclamations se succédèrent et s'interrompirent avec des intermittences effrayantes. C'étoient des cris menaçans, et puis une attente silencieuse, et puis des applaudissemens éclatans; et à chaque fois, je croyois que sa tête tomboit, et je m'élevois sur mes pieds pour chercher le sommet de l'appareil de mort, et m'assurer que le couteau étoit encore suspendu; et je me trouvois heureux de voir tout en haut ce fer sanglant dont l'aspect m'avoit épouvanté la veille. Les efforts que je faisois pour m'éloigner et peut-être aussi le mouvement de cette masse ivre de fureur et de joie, me rapprochèrent d'un volon-

taire du midi, qui dépassoit cette multitude de toute la tête, et qui se croyoit obligé à communiquer au loin le programme de cette cruelle cérémonie. « On lui a fait ôter » sa cocarde, crioit-il! Respect aux cou- » leurs nationales! On lui a enlevé son » chapeau! Respect au peuple! On lui fait » déposer maintenant son habit.....; mais » pourquoi cela? c'est que c'est un habit » militaire. Et la pluie qui tombe si froide! » — C'est du givre. — Cela le pénètre » comme des aiguilles; aussi voyez comme » il grelotte. En vérité, ce seroit lui rendre » service que de le guillotiner tout de suite.» Et il n'avoit pas fini qu'un cri universel s'éleva. Qu'est-ce que cela veut dire? dis-je à un de mes nouveaux voisins. Cela veut dire : *sous le couteau*, répondit-il. Cette voix m'étoit connue; je regardai : c'étoit Monnet. Ah! Monsieur Monnet, m'écriai-je!. — Tais-toi, reprit-il, en posant son doigt

sur sa bouche..... — Le tuera-t-on ? — Non, dit Monnet; voilà des cavaliers qui s'approchent, et le bourreau qui descend : c'est pour une autre fois.

La foule s'étoit dissipée à la suite d'une chaise de poste que Saint-Just venoit d'envoyer, et qui conduisoit Schneider à Paris, sous bonne et sûre garde. Monnet me prit les mains et me dit : « L'illusion du pou-
» voir a rendu Schneider furieux. C'est un
» monstre; mais on va tirer de là des in-
» ductions funestes contre les vrais répu-
» blicains. Saint-Just a triomphé, et la liberté
» est perdue au bénéfice d'un tyran. Dis
» cela à ton père. » Il m'embrassa et me quitta.

La nuit suivante on arrêta les complices de Schneider, et ils furent traduits, comme Schneider, au tribunal révolutionnaire de Paris.

Euloge Schneider, de Vipefeld, fut décapité le 12 germinal an II, 1er avril 1794, « comme convaincu d'avoir, par des concus- » sions et vexations immorales et cruelles, » par l'abus le plus révoltant et le plus san- » guinaire du nom et des pouvoirs d'une » commission révolutionnaire, opprimé, » volé, assassiné, ravi l'honneur, la fortune » et la tranquillité à des familles paisibles. » Ce sont les termes du jugement.

Young, Edelman et mon pauvre Monnet moururent sur le même échafaud les jours suivans.

DE

Robespierre le Jeune,

ET

DE LA TERREUR.

Je n'avois pas douze ans; mais à l'époque dont je parle, la forte éducation des événemens venoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'émanciper l'enfance. Il n'y avoit point de spectateur froid dans ce grand

drame, et les distractions qui suivoient nos études de collége étoient plus sérieuses et plus imposantes que les hautes leçons de l'histoire et de la poésie. La tragédie couroit les rues.

C'étoit à Besançon; tout annonçoit à la société populaire une séance solennelle. La foule se pressoit depuis le matin à ses portes. Deux conventionnels devoient, dit-on, y demander réciproquement leur tête, et dans ce temps-là, ces figures oratoires étoient autre chose que d'effrayantes hyperboles. Le résultat ne tardoit pas à les vérifier. C'est cette séance que je veux raconter, non qu'elle se distingue par une grande importance historique de mille événements du même genre, mais parce qu'il me sera peut-être permis d'en tirer une induction qui est, je ne sais pourquoi, toute neuve. On verra si elle sort évidemment des faits.

Robespierre le jeune fut envoyé en mission dans le département de la Haute-Saône au mois de mai 1794, trois mois à peu près avant le 9 thermidor. Je ne sais quel étoit l'objet particulier de son voyage, mais personne n'a oublié l'immense intensité de ce pouvoir proconsulaire. Toutefois il devoit le partager avec un de ses collègues. Celui-ci se nommoit Bernard de Saintes.

Bernard étoit un homme de cinq pieds neuf pouces, d'une cinquantaine d'années, dont la taille étoit droite et très-menue, le port roide et assuré, la physionomie d'une imperturbable austérité, que n'avoit jamais égayé un sourire. Ses yeux étoient ardens, ses sourcils noirs, son teint bilieux et bronzé, sa maigreur effrayante. Il avoit le parler bref et sévère, sans élégance et sans chaleur, mais non pas sans je ne sais quelle autorité menaçante qui résultoit de tout

l'ensemble de sa redoutable personne. Athée déclaré, et irréconciliable ennemi de tout ce qui pouvoit rappeler un culte, il s'étoit empressé d'échanger ses deux prénoms d'Adrien-Antoine, contre les mots qui concouroient avec eux dans le ridicule calendrier du docteur Romme, et ceux-ci étoient *Pioche* et *Fer*. On n'auroit pas mieux rencontré pour caractériser le terrible Bernard. J'ajouterai, afin de rendre tous mes souvenirs, qu'il passoit pour avoir des mœurs sobres et pures, et que son républicanisme inflexible et cruel étoit en lui une espèce de religion.

Robespierre arriva à Vesoul, mais il ne descendit point à l'hôtel qu'occupoit son collègue. Il alla prendre son logement chez un procureur nommé Humbert, qui étoit connu par des principes fort opposés à la révolution, et dont le nom se trouvoit

même porté sur la liste des suspects, mais qui avoit eu l'étrange bonheur de faire ses premières études avec Robespierre l'aîné. Cette particularité imprima le mouvement le plus singulier à l'opinion. Le soir, après avoir communiqué avec Bernard pendant plusieurs heures, Robespierre se rendit à la société populaire, la remercia de ses travaux, l'encouragea dans son zèle, et par une péripétie tout-à-fait inattendue, lui apprit qu'on s'étoit trompé dans les départements sur la juste et bonne direction du gouvernement révolutionnaire, qui n'avoit pour objet que le bien de tous, et qui ne devoit se faire connoître que par des bienfaits. Il parla de conciliation, d'indulgence, d'amnistie universelle, et descendit de la tribune au milieu d'une rumeur d'étonnement qui ne présentoit d'ailleurs rien d'hostile. Au lever du soleil, huit cents détenus d'opinion furent rendus à la liberté, en

vertu d'un arrêté signé *Robespierre* et *Bernard*. L'aspect de la ville changea en un moment. Elle offrit le tableau d'une fête. Les cris de *vive Robespierre* se firent entendre partout. Des jeunes filles en robes blanches, des épouses consolées, des mères qui venoient de revoir leurs enfans qu'elles croyoient perdus à jamais, entourèrent la modeste retraite du représentant, et la décorèrent de fleurs et de rubans. Le nom de Bernard ne fut pas prononcé au milieu de ces hommages naïfs et indiscrets. Il rentra à Besançon, la rage et l'envie dans le cœur.

C'étoit à la séance de la veille qu'il avoit paru, et qu'il s'étoit accusé d'une lâche foiblesse, déterminée par les perfides séductions de Robespierre. Il venoit de rendre à la liberté des aristocrates pour qui la vie étoit déjà un bienfait du peuple, et qui ne

devoient sortir des prisons que pour aller à l'échafaud. Rien ne pouvoit expier ce fatal abus de son pouvoir que la mort de deux représentans, traîtres à la patrie; et il supplioit la société populaire d'apostiller la dénonciation qu'il adressoit au Comité de salut public, pour lui demander la tête de Robespierre et de Bernard. La société populaire ajourna sa délibération, jusqu'au moment où elle auroit entendu Robespierre. Bernard se retira de la séance, en disant qu'il n'y pouvoit reparoître que comme accusé. Je ne sais si je me trompe, mais ces folies, aujourd'hui incroyables, avoient au moins un grand caractère, et faisoient vivre l'âme dans une haute région de passions et d'idées.

Après cette avant-scène indispensable, nous allons ouvrir les grilles de la vieille église des Capucins, où siégeoit le club peu

turbulent de la noble cité de Besançon, si connue par la douce gravité de ses mœurs. Il est vrai qu'elle n'avoit fait en quelque sorte que reprendre des habitudes républicaines à peine effacées, et dont une partie s'étoit conservée dans la tradition. Peu engagée envers les Bourbons, dont elle étoit depuis cent ans la conquête, elle se plioit aisément à une nouvelle forme de police qui se rapprochoit un peu de sa police ancienne, et presque tout le monde y seroit arrivé sans brisement, si la révolution, mieux faite, n'étoit pas tombée dans d'indignes mains, comme elles tombent toutes. Le jour dont je parle, un sentiment universel de fatigue et de douleur brisoit l'âme de tous ces patriotes si long-temps entraînés des erreurs aux excès, et je les voyois se serrer la main avec un sourire amer et un geste de pitié.

Le président de la société populaire étoit

un de ces hommes élevés de caractère, élevés de talent, inaccessibles à tout reproche, qu'on s'étonnoit quelquefois de voir mêlés au mouvement passionné de l'époque, mais dont l'impénétrable secret ne doit pas être discuté. Son calme plein de fermeté et de douceur, son éloquence pleine d'heureuses insinuations et de sages ménagements, la noble dignité de ses manières, l'avoient fait choisir pour dominer sur cette scène inquiétante, et pour en changer habilement le cours, si elle devenoit trop grave. Bernard étoit assis immobile au bout d'une banquette, reconnoissable seulement aux rayons de feu qui sortoient de ses yeux enfoncés, et qui lui donnoient quelque chose de la physionomie d'un oiseau de proie. Enfin Robespierre entra.

Robespierre le jeune n'avoit qu'une trentaine d'années, mais sa tournure fatiguée,

son regard obscurci par des lunettes de couleur, son front peu garni de cheveux, ses traits longs et prononcés, son teint hâve lui donnoient l'air beaucoup plus vieux. Il avoit une redingote fauve, un grand pantalon blanc, un gilet fort ouvert qui laissoit voir de très-beau linge. Le col de sa chemise retomboit des deux côtés de sa cravate; mais il y avoit dans sa négligence même, du goût et de la propreté. Il monta à la tribune.

Tout le monde attendoit en silence, quand un épisode, qui caractérise ce temps-là, vint porter sur un autre point l'attention de l'auditoire. Il se trouvoit parmi les membres de la société un ferblantier à la taille colossale, aux formes athlétiques, à la voix de Stentor, qui ne prenoit jamais la parole que pour des motions d'ordre assez remar-

quables par leur concision énergique et par leur tour original. C'étoit le *paysan du Danube* de l'assemblée. « Citoyens, dit-il, les réglemens de notre société interdisent l'entrée de son enceinte aux femmes; je suis marié, je suis père, et je n'y ai jamais amené ni ma fille ni ma femme. Robespierre, qui n'est ni marié ni père, y a amené une femme. Je demande qu'elle sorte, ou que le procès-verbal atteste au moins qu'un républicain a protesté aujourd'hui contre l'aristocratie de Robespierre. » Il faut se rappeler ce que c'étoit alors que Robespierre, il faut savoir quelles étoient les suites presque inévitables de ces polémiques de club, pour apprécier cette anecdote. Robespierre parut étonné, mais il fit un signe, et la femme qui l'avoit accompagné sortit de l'enceinte : au même instant tous les regards se fixèrent sur elle. Je ne la trouvai ni belle ni jolie, et cependant

son aspect me fit une profonde impression. Il y avoit quelque chose de pénétrant, de caustique, et presque d'infernal dans son regard et dans son sourire. On supposoit à peine qu'elle fût la maîtresse de Robespierre, dont l'âpreté cénobitique et la physionomie pâle et macérée sembloient exclure l'idée de l'amour. Chose étrange! dans ce temps, où l'idée de Dieu passoit pour un préjugé, le bruit se répandit que la compagne de Robespierre étoit une créature d'une organisation supérieure, qui avoit le privilége de lire dans les âmes, et qu'il la conduisoit avec lui pour le seconder dans un mystère de rédemption, où elle étoit chargée de la séparation des bons et des mauvais. J'atteste ce fait pour l'avoir entendu répéter cent fois. Pauvre peuple!

Le tumulte s'apaisa. La voix de Robespierre se fit entendre. Le timbre en étoit

assez monotone, glapissant dans les tons hauts qu'il affectoit volontiers pour varier son débit, sans nombre, sans vibration, tout-à-fait incapable de se prêter aux inflexions de la grâce, ou à l'onction du sentiment, mais éminemment propre, selon moi, aux figures d'ironie et de dérision. J'ai souvent entendu dire depuis que Robespierre le jeune étoit un homme nul. Je ne le crois pas. J'étois certainement fort peu en état de le juger alors comme orateur; mais aujourd'hui même, que je crois l'entendre encore, je me rappelle à merveille la distribution de son discours, évidemment improvisé, et j'y trouve de l'esprit et du talent. Il commença par rappeler les faits de son passage à Vesoul, et par expliquer la conduite qu'il y avoit tenue. Il entra franchement dans le fond de la question, en déclarant, comme il l'avoit fait, qu'à l'exception de quelques grandes com-

munes, il n'y avoit point de fédéralistes dans les départements. Il ajouta que le nombre des suspects avoit été multiplié par une extension cruelle des lois, et porté beaucoup au delà de son expression raisonnable. Il insinua adroitement que c'étoit une manœuvre de l'aristocratie, cachée sous le masque d'une fausse ferveur patriotique, et qui cherchoit à prouver à l'Europe que ce n'étoit pas l'immense majorité de la France, la France presque unanime, qui vouloit la révolution. Il termina cette déduction adroite de principes, en déclarant que le devoir des patriotes étoit de faire adorer la Montagne, et non de la faire craindre. Il n'évita pas de laisser échapper le nom de la terreur, terme alors sacramentel, et de lui rendre des actions de grâce, mais en ajoutant, ce sont ses termes, que ce système étoit sauveur et non conservateur, et qu'utile au triomphe de la liberté,

il ne pouvoit que nuire à son affermissement. C'étoient là les généralités de la question.

Il passa ensuite à ce qui lui étoit particulier, c'est-à-dire à ses rapports avec Bernard de Saintes, et à la dénonciation que celui-ci avoit portée contre lui. Cette partie de la discussion, très-longue et très-peu variée dans la forme, est ce qui m'a laissé le sentiment le plus positif de la direction essentielle de son esprit. Ce fut une interminable ironie sur la nullité morale et politique de Bernard de Saintes, toute nourrie d'allusions à l'exiguité de son corps. « Il croyoit que quelqu'un de ce nom s'étoit glissé dans la Convention nationale par le trou de la serrure. S'il s'étoit trouvé auprès de Bernard, c'étoit sans l'apercevoir. Il se souvenoit à peine de l'avoir vu s'effacer quelquefois entre deux membres de la Montagne. Il ne l'avoit reconnu à Vesoul que parce qu'il étoit sûr de n'avoir jamais

rien rencontré de plus mince. » Les éclats de rire des tribunes couvroient tous ces quolibets, débités avec un calme effrayant; j'allois dire cruel, tant ils révéloient de haine et de froide vengeance dans un homme qui tenoit une si grande part de l'omnipotence révolutionnaire.

C'est dans ce moment que le président crut devoir faire intervenir son autorité conciliatrice. Il interrompit Robespierre, et conjura sa colère au nom des intérêts de la liberté, dont les défenseurs ne se divisoient pas sans danger pour elle; au nom de l'harmonie des citoyens, qui étoit troublée par ces débats; au nom de sa propre gloire et de l'illustration *d'une famille appelée à de si hautes destinées.* Cette phrase, échappée à une mauvaise habitude de cour ou à un faux calcul de convenances, suggéra à Robespierre jeune un mouvement remarqua-

ble. Il me parut éloquent, et c'est une raison pour que je ne cherche pas à rendre ses paroles. Il s'éleva contre cette *illustration* et ces *destinées* promises à une famille. Il s'indigna contre le penchant de certains hommes à rétablir dans l'opinion les priviléges qu'on venoit d'arracher à la noblesse; il indiqua cette tendance comme un des plus grands obstacles qu'on pût opposer à la liberté. Il ajouta que si son frère avoit rendu quelques services à la cause de la patrie, son frère en avoit reçu le prix dans la confiance et l'amour du peuple, et qu'il n'avoit, lui, rien à réclamer. « Ces ac-
» ceptions de noms, continua-t-il, sont une
» des calamités de l'ancien régime! Nous en
» sommes heureusement délivrés, et tu pré-
» sides cette société, toi qui es d'une fa-
» mille d'aristocrates et qui es le frère d'un
» traître!.... Si le nom de mon frère me don-
» noit ici un privilége, le nom du tien t'en-

» verroit à la mort. » — Puis, retournant à sa tournure favorite, et s'adressant au ferblantier : « Rassure-toi, brave républicain : » ce n'est pas aux Robespierre que l'aris- » tocratie des noms commencera, et si » étroite et si légère que soit la tête de » Bernard, la mienne ne pèsera pas plus » que la sienne dans la balance de la jus- » tice. » Il descendit de la tribune au milieu de nouveaux éclats de rire et de nouvelles acclamations, traversa l'enceinte, rejoignit sa compagne, et se rendit à sa chaise de poste. La cour de l'auberge étoit pleine de femmes qui l'attendoient avec impatience pour lui présenter les réclamations des détenus. Il n'avoit qu'un mot à dire pour éteindre toutes ces espérances qui se manifestoient par mille démonstrations de tendresse, car il étoit, dans ce temps-là, facile d'être aimé. Les pouvoirs de sa mission avoient cessé aux bornes du département.

Il ne pouvoit plus rien pour personne, mais il promit à la foule, si émue par son refus, qu'il porteroit sa plainte à la Convention, qu'il dévoileroit devant elle les injustes et horribles rigueurs des proconsuls, et finit par cette phrase que je n'ai pas pu oublier: « Je reviendrai ici avec le rameau d'or, ou je mourrai pour vous; car je vais défendre à la fois ma tête et celle de vos parens. » La voiture partit, suivie de cris de douleurs. Toute la famille des proscrits pleuroit, et, chose qu'on auroit peine à croire si on ne le savoit pas de toute la certitude du souvenir, elle pleuroit Robespierre!

Sa prédiction alternative se réalisa. Trois mois après, arriva le 9 thermidor; Robespierre le jeune n'étoit pas accusé. Il s'écria qu'il vouloit partager le supplice de son frère, puisqu'il avoit été complice de ses vertus. Dans ce temps-là on faisoit beau-

coup de phrases à effet; mais les phrases à effet ne sont pas ridicules, quand l'homme qui les prononce a un pied sur le seuil de la tribune et l'autre sur le premier degré de l'échafaud. Maintenant cela fait pitié. On avoua que le dévouement de Robespierre jeune respiroit quelque chose de l'antiquité. Prisonnier à la Commune, quand il vit son frère mutilé par un gendarme, et agonisant sur une table, il s'élança des hautes croisées sur les baïonnettes de la troupe qui entouroit l'Hôtel-de-Ville, et s'y roula comme Régulus. Il ne vécut que ce qu'il falloit de temps pour mourir sous la main du bourreau; et cette mort a sans doute expié ce que tout le monde reproche à sa vie. Il faut convenir que cela n'est pas mal.

La nouvelle du 9 thermidor, parvenue dans les départemens de l'Est, développa un

vague sentiment d'inquiétude parmi les républicains exaltés, qui ne comprenoient pas le secret de cet événement, et qui craignoient de voir tomber le grand œuvre de la révolution avec la renommée prestigieuse de son héros; car derrière cette réputation d'incorruptible vertu qu'un fanatisme incroyable lui avoit faite, il ne restoit pas un seul élément de popularité universelle, un nom auquel les doctrines flottantes de l'époque pussent se rattacher. Mais ce fut bien autre chose dans les rangs opposés. Hélas! se disoit-on à mi-voix, qu'allons-nous devenir! Nos malheurs ne sont pas finis, puisqu'il nous reste encore des amis et des parens, et que MM. Robespierre sont morts! et cette crainte n'étoit pas sans motif; car le parti de Robespierre venoit d'être immolé par le parti de la terreur.

Ce que je dis là est si bizarre, si abrupt

si inopiné, que tout mon scepticisme politique ne sauroit me dispenser d'une espèce de profession de foi. Ce n'est pas moi, grâce au ciel, qui viendrai déterrer les linceuls couverts de boue et de sang de ces tribuns frénétiques de la Montagne, pour les ériger en drapeau, à la tête d'un parti. Il n'y en a pas un qui puisse exciter une noble sympathie; et c'est tout au plus si quelque attraction involontaire me décideroit aujourd'hui entre la larve hideuse de Marat et le spectre gigantesque de Danton. Celui-ci domine de beaucoup, à mes yeux, les deux Robespierre, hommes essentiellement secs, faux, froids, despotiques et sans pitié. Mais ce que je viens de raconter dénonce un rôle convenu; et c'est ici que la trame de l'histoire manque, et qu'il faut la renouer.

Robespierre l'aîné, on n'en doute pas, étoit l'expression personnifiée de la Conven-

tion : il le savoit aussi ; et il avoit dit admirablement : « On ne va jamais plus loin que » quand on ne sait pas où l'on va ; » mais quiconque a dit cela sait précisément où il doit aller ; et comme il est impossible de savoir où l'on doit aller sans avoir des idées d'ordre, c'est à l'ordre qu'alloit Robespierre, soit instinctivement, soit par combinaison. Il en avoit senti le besoin. Il avoit par conséquent senti la nécessité du pouvoir ; car il n'y a point d'ordre sans pouvoir.

En regardant autour de lui, Robespierre dut s'apercevoir qu'il étoit le seul dans toute la France, ainsi qu'on nous l'avoit faite, qui pût s'investir d'une confiance populaire assez vaste pour rétablir l'ordre ; il desiroit donc le pouvoir, et c'étoit alors le mériter. J'ai besoin de répéter que je suis loin de plaider pour Robespierre, et que je cherche l'intelligence des faits. Jetez cent assassins

ensemble sur une terre déserte, avec quelques moyens d'existence : au bout de dix ans ils auront un chef, des institutions et des mœurs; c'est ainsi que finissent toutes les grandes aberrations sociales. C'est ainsi que Robespierre avoit entrepris ce qu'a exécuté Napoléon. Sa fête de l'Être-Suprême est l'ébauche d'un concordat; ses pages, plus belles qu'on ne le dit communément, sur les vertus républicaines; cette vaste et confuse improvisation du 8 thermidor, où il accuse les excès et les fureurs passées, rappellent l'interpellation de Bonaparte aux infracteurs de la Constitution; son recours du 9 thermidor à la partie calme et saine de l'assemblée, c'est le cri de Bonaparte qui atteste les acclamations d'amour et de reconnoissance qui l'ont accueilli aux Anciens. Voilà la marche éternelle des Sociétés : Œdipe qui règne après avoir vaincu le Sphynx, Alexandre qui tranche le nœud

gordien, le héros après le sophiste, et le sabre après la parole. Il ne s'agit pas ici de comparaison de facultés; quoique je ne m'abuse point sur ces grandeurs contemporaines qu'on bâtit à coups de plumes pour la postérité, et qu'elle adoptera niaisement comme nous en avons adopté tant d'autres. Je ne vois dans Robespierre qu'un homme médiocre porté par des événements, et je vois dans Napoléon un homme pour lequel mon imagination conçoit à peine la possibilité d'une vie vulgaire. Cette comparaison ne repose que sur un fait qui leur est commun, leur nom exprime, à deux époques très-rapprochées, *le pouvoir absolu.*

Les personnes qui doutent de la direction rétrograde de Robespierre font valoir son alliance avec les Jacobins et la Commune, beaucoup plus extrêmes à la vérité que la Convention elle-même. C'est un fait qui ne

peut pas se contester; mais Robespierre savoit que les puissances politiques du temps étoient dans la Convention et dans le Comité de salut public : il lui falloit un levier pour ébranler ce monde révolutionnaire, et il ne pouvoit le prendre qu'où il l'a pris. Le lendemain d'un triomphe, le plus obscur des amis de Robespierre auroit fermé les Jacobins avec la même facilité que Legendre, et en auroit mis comme lui les clefs dans sa poche. Les Jacobins et la Commune étoient à la vérité une arme terrible, mais une arme insaisissable, qui n'avoit de valeur que dans la main qui l'avoit forgée. Elle dépendoit tellement de Robespierre, qu'à l'instant où Robespierre tomba, elle resta immobile à côté de lui, semblable à ce vieux glaive qui est couché à Cantorbéry sur le marbre mortuaire du Prince Noir; on n'en a plus parlé depuis.

L'appel tardif de Robespierre à la partie modérée de l'Assemblée, aux *honnêtes gens*, comme il dit, ne produisit pas l'effet qu'il attendoit, sans doute, de ce mouvement oratoire étrange et inattendu. Les *honnêtes gens*, dans l'acception reçue de ce mot, ont plus de prudence que de courage, et ils se trouvent quelquefois de l'esprit à force de prudence et d'égoïsme. Ceux-ci se taisoient avec quelque raison entre ces deux fractions de la Montagne dont le déchirement n'annonçoit que des catastrophes assez favorables aux survivans; ils étoient là comme ce Jésuite des missions, menacé par un tigre et par un crocodile, et qui leur échappe à la faveur de leurs cruelles antipathies; le tigre est mort, le crocodile est repu, le Jésuite s'en va : quelquefois même il emporte la peau du tigre et s'en fait une bonne fourrure.

Je le crois dans toute la sincérité de mon

cœur. Les Robespierre avoient été, de leur mauvaise nature, les premiers instrumens de la terreur; mais, doués d'un esprit d'observation et de finesse, qui s'explique par leurs études, par leurs mœurs, par leur physionomie, ils avoient prévu à la longue la solution nécessaire des choses; et ils avoient eu l'envie assez naturelle de s'en emparer, parce qu'ils étoient, comme je l'ai dit, les seuls représentans de la popularité révolutionnaire. Leurs adversaires déjouèrent cette manœuvre, à laquelle se rattachent essentiellement le voyage de Robespierre le jeune, la désertion de Robespierre l'aîné du Comité de salut public, et sa théocratie sacrilége, et la philanthropie tardive de ses discours patelins. Le parti de Robespierre périt sous l'action de la terreur, représentée par quelques membres du Comité de salut public; et cependant la terreur ne triompha point, parce qu'elle avoit mal cal-

culé. Dans tous les états possibles, depuis le despotisme le plus absolu, où cela ne fait pas de doute, jusqu'à la démocratie la plus diffuse, l'opinion, c'est un homme; et quand cet homme n'est pas là, tout n'est rien; et quand cet homme n'est plus là, tout s'en va. Barrère, disert et poli, monta inutilement à la tribune, veuve de Robespierre, qui n'étoit ni l'un ni l'autre. La pierre de la voûte étoit tombée; l'arc de Nembrod étoit rompu, et la terreur se trouva toute surprise d'avoir enfanté la contre-révolution.

APPENDICE

AU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

J'ai très-peu lu l'histoire contemporaine, parce que je sais comment elle se fait. Il peut donc arriver que je me trouve quelquefois en contradiction avec le *Moniteur*, avec le *Bulletin*, ou avec quelque autre autorité de la même force; et j'avoue sincèrement que je ne m'en soucie guère : ce que j'ai à cœur, moi qui écris pour moi, moi qui n'écris que pour moi et pour ceux-là seulement qui consentent à sentir comme moi, parce qu'ils m'estiment, parce qu'ils m'aiment, parce qu'ils me croient, ce qui m'importe par-dessus toutes choses, c'est de n'être pas en contradiction avec ma conscience. J'en suis très-sûr quand j'écris des

faits que j'ai vus ou qui se sont passé assez près de moi pour que j'en sentisse l'impression; moins sûr quand je hasarde des doctrines ou des théories, parce que j'ai souvent éprouvé que mon jugement pouvoit être dupe de mon imagination et de mon cœur. C'est pour cela que j'ai jeté d'avance, dans une feuille très-répandue, mes idées les plus suspectes de nouveauté et d'audace, pour appeler sur elles toute la sévérité des jugements dont je fais quelque estime, et les rectifier au besoin dans la publication arrêtée de ce livre. Cependant les impressions naïves d'un homme de bonne foi sont si fertiles en bonnes inductions que tout ce qui a été dit pour combattre mes sentiments n'a servi qu'à les fortifier; et voici que, par un hasard tout-à-fait inattendu, Robespierre jeune lui-même s'est chargé, à mon insu, de raconter cette séance de la société populaire de Besançon, qui vient de

faire l'objet d'un de mes récits; de la raconter dans le feu et sous l'action d'une émotion récente, sinon avec tous les détails spéciaux dans lesquels je suis entré, et que sa position ne lui permettoit pas d'apercevoir comme moi, du moins avec un développement de principes qui tire ma conjecture du rang des paradoxes pour la faire passer d'une autorité plus irréfragable que la mienne à celui des certitudes historiques. Je crois devoir rapporter ici ce fragment précieux de notre histoire révolutionnaire, tiré d'un gros *Recueil de pièces trouvées chez Robespierre l'aîné*, qui a été publié cinq mois après sa mort par les thermidoriens. J'y ajouterai seulement quelques notes explicatives qui animeront peut-être cette nouvelle version de mon historiette d'un intérêt, non pas plus vif, mais plus vivant. Puisqu'on m'a décerné dans certains salons le titre bénévole d'*apologiste de Robes-*

pierre, ce qui, dans ce temps d'aménités sociales et littéraires, est une politesse comme une autre, je puis bien être son commentateur.

LETTRE

DE ROBESPIERRE LE JEUNE A SON FRÈRE.

Commune affranchie, 3 ventôse
an II de la République.

« J'apprends que Bernard m'a dénoncé.
» Cet être, petit (1) et immoral, ne peut
» m'atteindre; je ne répondrai à sa stupide

(1) *Petit* est évidemment pris ici au sens figuré. On voit que, par un tour d'esprit assez naturel, surtout dans un homme qui ne se distinguoit pas du tout par l'abondance des idées, Robespierre jeune revient sur l'ironie dont j'ai parlé, et qui a servi de texte à ses interminables dérisions. J'ai déjà dit que Bernard de Saintes étoit très-grand.

» dénonciation, qui est un crime envers
» lui-même, que par le rapport de mes opé-
» rations. Je ne puis comprendre comment
» un représentant du peuple ose s'accuser
» d'avoir eu la condescendance de s'être
» laissé circonvenir, séduire même par un
» de ses collègues.

» Il a eu la sottise atroce de me traiter de
» *contre-révolutionnaire*; il m'a supposé l'in-
» tention d'obtenir du Comité de salut pu-
» blic un décret qui opprimât les patriotes;
» il a débité à la société populaire de Besan-
» çon des horreurs multipliées sur mon ca-
» ractère, ma conduite, etc. Le frère d'Hum-
» bert (1) est perdu dans l'opinion publique

(1) Humbert étoit un vieux procureur de Besançon, dont l'aristocratie gothique étoit ridicule aux yeux mêmes des aristocrates, et qui étoit tout naturellement porté sur la liste des suspects. Sentant qu'il ne pouvoit se mettre à l'abri des persécutions qu'en

» à Besançon; il s'est servi de ce moyen pour
» prévenir tous les esprits contre moi, contre
» ce que j'avois fait. Il a peint la commune
» de Vesoul *en contre-révolution*, sous ma
» présidence, etc. J'ai facilement répondu à
» toutes ces calomnies; je n'ai trouvé d'ad-
» versaires à Besançon qu'un frère de Vau-
» blanc (1) et un rédacteur corrompu d'un

se dépaysant, il se réfugia à Vesoul, chef-lieu d'un département voisin. Son frère avoit été le compagnon de bazoche de Robespierre l'aîné, dont il paroissoit avoir embrassé les sentimens. C'est ce qui fait concevoir comment Robespierre jeune, qui refusoit partout d'être logé et entretenu aux dépens des villes où l'appeloit sa mission, s'étoit avisé d'élire domicile chez un contre-révolutionnaire profès, dont l'existence, au milieu des frénésies de ce temps, étoit une espèce de phénomène. On juge bien que Bernard avoit tiré parti de cette circonstance dans sa dénonciation brutale contre Robespierre.

(1) L'adjudant-général Viennot, qui présidoit

» journal qui se fabrique dans le départe-
» ment du Doubs (1). *Rien n'est plus facile*
» *que de conserver une réputation révolu-*
» *tionnaire aux dépens de l'innocence.* Les
» hommes médiocres trouvent, dans ce
» moyen, le voile qui couvre toutes leurs
» noirceurs; *mais l'homme probe sauve l'in-*
» *nocence aux dépens de sa réputation.* Je
» n'ai amassé de réputation que pour faire
» le bien, et *je veux la dépenser en défen-*
» *dant l'innocence.* Ne crains point que je
» me laisse affoiblir par des considérations

la société, homme d'âme et de mœurs antiques, et dont j'ai parlé sans le nommer.

(1) Ce journal s'appeloit *la Vedette;* le rédacteur étoit Pierre-Joseph Briot, depuis honorablement connu dans nos assemblées législatives, et un des premiers députés qui furent frappés par la proscription de brumaire. C'étoit un homme sensible, spirituel, souvent éloquent, dont les qualités naturelles avoient été servies d'ailleurs par d'excellentes études,

» particulières, ni par des sentiments étran-
» gers au bien public. Le salut de mon pays,
» voilà mon guide; la morale publique, voilà
» mon moyen. C'est cette morale que j'ai
» nourrie, échauffée et fait naître dans
» toutes les âmes. On crie sincèrement *vive*
» *la Montagne* dans les pays que j'ai parcou-
» rus. Sois sûr que j'ai fait adorer la Mon-
» tagne, et qu'il est des contrées qui ne font
» encore que la craindre, qui ne la con-
» noissent pas, et auxquelles il ne manque
» qu'un représentant digne de sa mission,

et dont la moindre recommandation est d'avoir figuré avec quelque velléité d'énergie, le 18 brumaire, dans cette *Journée des Dupes* de la révolution, où il auroit été beau de mourir. A ce prix, il auroit peut-être un buste à côté de la statue de Cassius. — Dans la séance dont Robespierre jeune parle avec tant d'amertume, Viennot et Briot ne firent entendre que le langage d'une médiation modérée, mais la modération étoit une insulte pour de telles passions.

» qui élève le peuple au lieu de le démora-
» liser. *Il existe un système d'amener le*
» *peuple à niveler tout; si on n'y prend*
» *garde, tout se désorganisera* (1).

» ROBESPIERRE *jeune.* »

« *P. S.* Je vais envoyer mon rapport au
» Comité de salut public. Je crois que la
» Convention ne souffrira pas que j'entre
» en lutte avec Bernard. »

Ce n'est donc plus moi qui parle cette fois; c'est Robespierre, le terrible Robespierre jeune, l'expression jumelle d'une âme de tigre; c'est lui qui, au juste milieu de cette sanglante époque de la terreur qui sé-

(1) Ce passage, dont les conséquences naturelles sont si conformes à mon hypothèse, est souligné dans le texte.

pare le 31 mai du 9 thermidor, et dans une communication dont la nature et la forme annoncent tout l'abandon qui résulte d'une parfaite simultanéité de sentiments; c'est lui qui, dans cette intimité confidentielle du frère avec le frère, dont ses assassins devoient seuls violer un jour le secret, reconnoît franchement qu'on l'a traité de *contre-révolutionnaire*, qu'on l'a accusé de mettre les villes en *contre-révolution*, et de méditer des moyens d'oppression contre les patriotes, c'est-à-dire contre les agents de l'épouvantable système qui désoloit alors le pays; c'est lui qui repousse avec horreur une popularité acquise *aux dépens de l'innocence*, qui manifeste l'intention trop tardive et trop impuissante *de la défendre;* c'est lui qui se flatte d'avoir fait *adorer la montagne;* LA MONTAGNE! et cela étoit vrai! car la reconnoissance la plus vive que puisse éprouver le cœur de l'homme, il la ressent

pour un pouvoir cruel qui se désarme, qui se dépouille en faveur du malheur, de l'instinct et du besoin de faire le mal; c'est lui qui s'aperçoit enfin qu'*il existe un système d'amener le peuple à tout niveler, dont une désorganisation complète sera la suite*, et qui épanche cette découverte, à laquelle l'époque où elle est faite donne le caractère le plus bizarre de naïveté, dans le sein du seul homme dont la main soit assez forte encore pour tout réparer et pour tout sauver; et, remarquez-le bien, c'est à dater de ce moment, de cette lettre peut-être, que Robespierre l'aîné disparoît tout à coup des comités de la Convention, et cherche à étendre au dehors l'influence qu'il avoit perdue dans l'enceinte de son *pandœmonium*, en brisant violemment son pacte avec le crime! Et c'est trois mois après que cet homme, qu'on charge aujourd'hui de toutes les iniquités, comme la victime piaculaire des an-

ciens, ose proférer le nom de DIEU, et rappeler à l'âme son immortalité parmi les saturnales sauvages d'une société ivre et délirante, qui a érigé l'athéïsme en culte; et c'est deux mois plus tard qu'il monte à l'échafaud, comptable, sans le savoir, de tous les attentats d'une génération de cannibales! Que m'importe après cela qu'on vienne infirmer encore que le 9 thermidor ait été fait, comme je l'ai sincèrement écrit, dans l'intérêt de la terreur! L'histoire a dit le contraire, sans doute, et je sais bien qu'elle le dira. Pauvre autorité que l'histoire!

Sociétés Populaires.

Stupide est la foule qui s'ingère de participer aux grands mouvements des affaires politiques; stupide, aveugle et insensée, car elle n'entrera jamais pour rien dans leurs résultats. Toute révolution qui échoue tourne au profit des pouvoirs qu'elle avoit menacés; toute révolution qui réussit, au profit des avocats. Dans le premier cas, vous n'avez fait que river votre chaîne; dans le second, ce que vous croyez avoir conquis sur les aristocrates vous est repris par les sophistes. Vous avez transporté au péril de votre vie les dépouilles de la féodalité dans

le vestiaire du sénat, et vous restez, quant à vous, ce que vous étiez devant; une mine bonne à exploiter, un troupeau bon à tondre, un peuple.

Le seul avantage que les révolutions aient pour les classes inférieures, et je conviens qu'il vaudroit la peine d'être acheté, si on ne le payoit pas si cher, c'est de relever le caractère moral de l'homme en lui donnant pour objet une destination puissante et solennelle qui ne s'accomplira point, mais dont la pensée même a de l'énergie et de la grandeur. C'est une illusion de perspective, mais le prestige qui en résulte est déjà une conquête. Il est possible enfin, lorsque l'âme s'est élevée à cette hauteur, qu'elle réfléchisse encore long-temps après, jusque dans l'état d'abaissement où toute l'espèce ne tarde pas à retomber, quelque foible rayon de la dignité éphémère que les cir-

constances lui avoient donnée, comme l'histrion de province qui a ceint un moment la couronne d'Agamemnon, comme le manœuvre à la barbe touffue qui vient de poser pour Jupiter.

Les Sociétés populaires présentoient sous ce rapport le spectacle le plus surprenant qui eût jamais frappé le regard des hommes. Là se débattoient avec une robuste rivalité des pouvoirs égaux entre eux, vainqueurs de tous les pouvoirs, et qui ne reconnoissoient d'ascendant relatif que celui du nombre et de la violence. De quelque lieu qu'il fût parti, l'audace du tribun étoit son titre, et sa force étoit son droit. Il appartenoit au premier venu de jeter le glaive de la parole dans la balance, et de la faire pencher. C'est inutilement qu'on auroit cherché un contrepoids à cette puissance dans les principes les plus avérés des créances et de la raison

humaine. Dieu lui-même n'étoit plus un fait moral. C'étoit une question soumise comme une autre à la polémique tribunitienne, et qui attendoit l'autorité d'un décret.

Les sociétés populaires, c'étoit la caverne d'Eole. Il n'en sortoit que du vent, mais le moindre suffisoit pour soulever des tempêtes qui bouleversoient le monde, et Napoléon eût été mal venu alors à faire entendre le *quos ego* de Neptune. Quand il arriva, sa besogne étoit faite. Le temps y avoit passé.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que nous étions tout prêts pour cet ordre de choses exceptionnel, nous autres écoliers qu'une éducation anomale et anormale préparoit assiduement depuis l'enfance à toutes les aberrations d'une politique sans bases. Il n'y avoit pas grand effort à passer de nos

études de collége aux débats du *Forum* et à la guerre des esclaves. Notre admiration étoit gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux tyrannicides des panathénées; on ne nous avoit jamais parlé que de cela. Les plus anciens d'entre nous rapportoient qu'à la veille des nouveaux événements, le prix de composition de rhétorique s'étoit débattu entre deux plaidoyers, à la manière de Sénèque l'orateur, en faveur de Brutus l'ancien et de Brutus le jeune. Je ne sais qui l'emporta, aux yeux des juges, de celui qui avoit tué son pere, ou de celui qui avoit tué ses enfans, mais le lauréat fut encouragé par l'intendant, félicité par le gouverneur, caressé par le premier président, et couronné par l'archevêque. Le lendemain on parla d'une révolution, et on s'en étonna, comme si on n'avoit pas dû savoir qu'elle étoit faite dans l'éducation du peuple. Si la mode de ces suasoires pédan-

tesques venoit à se renouveler, et qu'il fût question de décider qui a le plus contribué de Voltaire ou de Rousseau à l'anéantissement de nos vieilles doctrines monarchiques, j'avoue que je serois passablement embarrassé sur le choix, mais je ne dissimulerois pas que Tite-Live et Tacite y ont une bonne part. C'est un témoignage que la philosophie du XVIIIe siècle ne peut s'empêcher de rendre aux jésuites, à la Sorbonne et à l'Université.

On ne voit maintenant les sociétés populaires de ce temps-là que sous deux points de vue, l'atroce et le ridicule; et c'étoit, à la vérité, leur aspect le plus sensible; mais on n'imagine pas tout ce qu'elles ont développé d'esprits subtils, de facultés imposantes et même de sentiments généreux. Je parlois tout à l'heure de ce ferblantier de Besançon qui osa donner à Robespierre

jeune, dans une séance mémorable, une si rude leçon d'égalité. Ce brave homme s'appeloit Chevalier, et je le nomme avec d'autant moins de scrupule que jamais son influence austère, mais généralement bienveillante, ne s'est trouvée compromise dans un acte violent. Je me rappelle une autre époque où il ne manifesta pas avec moins de fierté quelque chose de ce patriotisme inflexible qui auroit fait honneur à un vieux Romain, et cette impression ne sera peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs, car elle se rattache à un nom que les biographes ont oublié, comme tant d'autres, quoique le singulier personnage qui le portoit, et dont la nature avoit fait le type achevé d'un démagogue, ne soit pas passé tout-à-fait inaperçu au milieu de nos orages révolutionnaires. Je parle de Charles Hesse.

Le gouvernement de notre division mi-

litaire étoit alors confié à ce prince étranger, et ce n'est pas la moindre bizarrerie de ces jours bizarres. Celui-là pouvoit se flatter, au reste, et il n'y manquoit pas, d'avoir racheté ce qu'il appeloit la tache de son auguste naissance par une exagération de principes à laquelle Clootz ou Chaumette auroient volontiers porté envie. Plus il étoit né haut et plus il sentoit de sang royal couler dans ses veines, plus il se croyoit obligé à pousser aux derniers excès le cynisme et la frénésie de l'opinion.

La nature l'avoit, au reste, admirablement préparé à jouer un pareil rôle avec succès. C'étoit un homme de trente à quarante ans, d'une taille fort élevée, fort mince, assez bien prise, mais dépourvue de dignité et de grâce. Sa face blême, couronnée de cheveux d'un blond ardent, n'avoit de remarquable que l'énorme saillie des apophyses. Ses yeux

d'un bleu terne n'exprimoient ni noblesse ni finesse. Il prononçoit le françois avec quelque facilité, mais de manière à faire comprendre qu'il n'auroit été ni éloquent, ni disert, ni spirituel en aucune langue. Son principal moyen oratoire consistoit dans une gesticulation anguleuse et saccadée, qui avoit quelque chose de convulsif, et qui annonçoit un état presque non-interrompu d'éréthisme musculaire. Les transitions de ses discours, et même ces courtes suspensions de débit qui ne servent qu'à reprendre haleine, étoient accompagnées chez lui d'un claquement de dents si sonore et si strident qu'on l'auroit pris au premier abord pour un bruit de castagnettes; et ce grincement sauvage, qui se faisoit entendre à une grande distance, se prolongeoit et se moduloit horriblement, selon qu'il croyoit avoir besoin de donner du relief à sa pensée et de l'autorité à sa parole.

Pour concevoir une idée assez juste de cet artifice d'éloquence et de diction, il suffit de prêter, par l'imagination, l'organisme de la voix humaine à la panthère ou au loup-cervier, et si Charles Hesse avoit été aussi brutalement inhumain dans ses actions que dans ses paroles, ce que je n'ai aucune raison de croire, je doute qu'il y eût beaucoup à changer au moral de l'orateur pour rendre la ressemblance complète.

Dans ce temps-là le parti de la révolution s'étoit divisé en deux partis très-prononcés, bien plus animés l'un contre l'autre que chacun des deux ne l'étoit contre l'ancien régime; les montagnards qui vouloient porter le principe révolutionnaire à sa dernière expression, et les girondins que des inclinations plus douces, des études plus cultivées, une connoissance plus approfondie de l'histoire des peuples et des con-

ditions essentielles de la civilisation, quelque ambition aussi peut-être, avoient ramené aux idées de justice et aux théories légales sur lesquelles il faut bien que la société s'appuie, quand elle veut s'appuyer sur quelque chose. Comme ces deux opinions étoient en présence, et que la guerre civile auroit été inévitable, si les énergies avoient été égales comme les armes, la montagne, qui préparoit ses coups d'état, sentit la nécessité de désarmer le parti opposé pour le vaincre sans péril. Les généraux que la faction dominante avoit presque tous choisis, se chargèrent de cette opération dans les départements, et elle n'étoit pas difficile à colorer aux yeux d'une multitude que les mesures couvertes du prétexte de la liberté trouvoient toujours docile aux attentats les plus effrénés du despotisme. L'audace des contre-révolutionnaires ne s'accroissoit-elle pas à vue d'œil? Les machinations des

royalistes ne menaçoient-elles pas l'œuvre naissant de la régénération universelle Et que dirai-je de Pitt et de Cobourg, ces deux formidables manequins de la terreur, avec lesquels on réduisoit si commodément la France à la plus lâche servitude, par la crainte de l'étranger? Quel patriote pouvoit hésiter à se dessaisir un moment de son fusil et de ses munitions, quand le salut de la patrie dépendoit de ce sacrifice? Quel républicain ne concourroit pas avec joie par un acte de soumission indispensable au désarmement des aristocrates? On se doute bien que ces paroles étoient portées par Charles Hesse, qui n'épargna rien pour les faire valoir, ni de sa pantomime épileptique, ni du broiement éclatant de ses dents de fer. Le retentissement en duroit encore, quand on vit Chevalier s'appuyer sur la tribune, avec sa mâle et superbe figure, dont un regard doux et un peu moqueur tem-

péroit seul la sévérité déjà sénile; passer ses doigts robustes dans ses cheveux grisonnants, et se retourner du côté du général, avec cette autorité du bon sens, de la bonne foi et de la vertu, qui commandoit toujours le silence. Je sais bien que, dans ce moment, je fus frappé d'une idée que je communiquai sur-le-champ à mes camarades de collége, spectateurs non moins attentifs que moi de ces drames populaires qui se renouveloient tous les jours : le ferblantier avoit au moins l'air d'un prince, et le prince avoit tout au plus l'air d'un ferblantier. Quant à sa petite allocution, je ne puis l'avoir oubliée; je la répétai le soir à mon père, et je l'écrivis le même jour.

« Citoyen général, dit-il d'un ton de basse-contre fort grave, mais bien accentué, en s'adressant à Charles Hesse, qui tenoit encore la barre des gradins opposés, « tout

» ce que j'ai compris à ta harangue, c'est
» qu'il y a chez nous des émissaires de Pitt
» et de Cobourg, et que tu te proposes de
» les désarmer. Le peuple que voici, tu
» peux m'en croire, ne connoît ni Pitt ni
» Cobourg, et n'a rien à démêler avec eux.
» Ce qu'il sait positivement, c'est que tu es
» étranger, c'est que tu es prince, et que si
» Pitt et Cobourg avoient ici un émissaire,
» ce seroit toi! »

Au même instant, le général s'élança, et lia ses bras à la tribune, comme s'il avoit voulu la renverser.

« Attends, attends, reprit Chevalier, en l'arrêtant sur le dernier degré avec une main forte, comme un grapin de charpentier, « je n'ai pas tout dit, et tu répon-
» dras si tu peux. Nous avons bien le droit
» de nous défier de toi, puisque tu te dé-
» fies de nous. Ne serois-tu pas Pitt ou Co-

» bourg lui-même par hasard ? et ne fusses-tu
» qu'un pauvre petit prince, il faut que tu
» aies bien mal gouverné tes sujets, et que
» tu t'en sois bien fait haïr pour être obligé
» de venir prendre une patente de jacobin à
» Paris! Elles y sont à bon compte, puisqu'on
» en donne aux princes, avec le généralat
» par-dessus le marché! Nous sommes plus
» difficiles, nous autres. Tu n'auras pas nos
» fusils, et tu pourras dire à tes compatrio-
» tes, s'ils t'écoutent avant de te pendre,
» que tu n'as pas trouvé un seul Franc-Com-
» tois qui rendît son arme à un Allemand.»

Là-dessus, Chevalier reprit froidement son grand chapeau à trois cornes qu'il avoit posé à ses pieds, le brossa de l'avant-bras et du coude, le replaça très-horizontalement sur sa tête vénérable, et descendit de la tribune au bruit des acclamations.

La tranquillité du pays, la sécurité des

honnêtes gens, tenoient à cette livraison des armes. Elles ne furent pas livrées, au moins ce jour-là, et le citoyen Charles Hesse, fort désappointé, se retira du club en grinçant des dents.

Je ne laisserai pas passer cette occasion d'ébaucher les traits d'un autre personnage dont la sanglante célébrité a laissé plus de traces dans la mémoire des hommes.

J'ai déjà dit que le pouvoir se débattoit alors entre deux partis, dont l'un qui l'emportoit certainement par le nombre et par l'habileté, dont l'autre qui avoit tout ce qu'il faut pour triompher dans les mauvais temps, l'audace et la violence. Les opinions de la Gironde avoient prévalu à Lons-le-Saulnier, et celles de la montagne à Besançon, où les passions énergiques étoient plus inégalement distribuées entre les deux factions. La petite capitale du Jura offroit à

cette époque un spectacle qui n'est pas indigne des regards de l'histoire. Une ville composée de sept à huit mille habitants, défendue pour toute forteresse et pour toute muraille par le courage et le patriotisme de ses citoyens, sans point d'appui sur les départements environnants, presque sans contact avec eux, se leva seule et de son propre mouvement, contre la terreur. Une légion spontanée de jeunes et hardis soldats, qu'on appeloit *les plumets rouges*, à cause de la couleur de leurs panaches, la couvrit de son drapeau, et cette enceinte qui paroissoit ouverte aux plus foibles efforts, ne fut, pendant plusieurs mois, violée par personne. Je me rappelle que dans nos impressions de l'enfance, nous ne placions, en idée, le plumet rouge d'un fédéraliste du Jura qu'au front de quelque géant formidable, à la manière de Polyphème et de Goliath, et c'étoit en effet

une forte et imposante génération d'hommes. On croiroit qu'elle avoit été produite à dessein pour des circonstances fortes et imposantes comme elle, et qu'il étoit de sa destinée de passer en même temps. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que l'administration se montra digne du peuple. L'enthousiasme d'une généreuse résistance fut aussi exalté sous l'écharpe que sous le baudrier, quoiqu'il y courût encore plus de périls, et que la couronne infaillible de ce courage civil dont les exemples sont si rares fût attachée au fer de la guillotine. Les décrets rendus par la Convention depuis le 31 mai furent brûlés en place publique, et deux de ses commissaires, Bassal et Garnier de l'Aube, conduits sous bonne et sûre garde aux frontières du département, avec défense d'y rentrer. Ils rapportèrent que leur escorte ne les avoit pas défendus

sans peine contre l'exaspération des citoyens.

Cependant les deux opinions étoient encore librement représentées à Lons-le-Saulnier par les tribuns du pays, et le hasard faisoit que ces deux chefs étoient frères, comme cela s'étoit vu autrefois à Thèbes et à Corinthe; mais la nature n'avoit jamais marqué deux frères de sceaux plus différents, en caractère et en physionomie. Jean-François Dumas, le Vergniaud du Jura, pouvoit passer pour beau, même dans une famille qui se distinguoit par la beauté corporelle, et dans un département où la laideur est presque une exception. René-François Dumas, plus connu de ses compatriotes sous le nom de l'abbé Dumas, et qui suivoit avec une cruelle naïveté d'organisation les errements de Marat, avoit dans tous ses traits quelque chose de la re-

poussante expression de son prototype; il n'étoit cependant ni vieux ni difforme, ni cynique dans son langage et dans ses manières. Il n'étoit que hideux.

Les jacobins de Lons-le-Saulnier avoient, en grande partie, suivi le sort des Conventionnels. Ils s'exiloient d'une cité en contre-révolution, c'est-à-dire, dans leur acception convenue de ce mot, fidèle aux principes de l'ordre, de la modération et de la justice, pour aller goûter dans une atmosphère plus orageuse les douceurs de la liberté, de la fraternité et de la mort. C'est ainsi que René-François Dumas se présenta un jour à la barre de la société populaire de Besançon, où ses principes sembloient lui assurer un vif accueil de sympathie. Le nom du chef éloquent qui venoit de soutenir une poignée de citoyens résolus, contre le système effrayant du gou-

vernement, qu'on appeloit alors, si improprement, la république, y étoit seul parvenu; la méprise étoit inévitable, quoique grossière. La rumeur qu'elle excita fut longue et menaçante, et peu s'en fallut que Timoléon ne payât pour Timophanes. Enfin, l'erreur s'éclaircit, et René-François Dumas gagna la tribune avec l'anxiété hargneuse d'une bête sauvage qui a essuyé une première décharge sans être blessée, et qui rompt les rangs des chasseurs en rugissant. J'étois là, et je ne sais quelle prévision inexplicable me forçoit à détailler tout l'ensemble de cette étrange figure qui n'avoit encore rien d'historique; mais on m'étonneroit beaucoup aujourd'hui, si on me démontroit que je me suis trompé de la plus légère circonstance dans l'image vivante que ma mémoire en a conservé, depuis ses souliers de cabron fauve à son chapeau de feutre gris.

Il avoit un pantalon de bazin blanc, un gilet de la même d'étoffe, qui étoit alors à la mode, et une cravate également blanche, nouée en cordon aux bouts flottants, qui soutenoit à peine le collet blanc de sa chemise. Tout cet ajustement étoit d'une propreté recherchée, délicate, minutieuse, qui distinguoit, en général, les jacobins de haut étage, et qui, parmi eux, comme ce faste et cette profusion d'ornements qu'étale le chef d'une tribu d'anthropophages, établissoit encore une sorte d'aristocratie. Son frac long, flottant, d'une étoffe de drap fine et légère, étoit d'une couleur de sang dont la vivacité blessoit l'œil; et ce n'est pas ici une combinaison d'écrivain, préparée pour l'effet : j'en atteste cent témoins vivants qui n'ont pas oublié que cet habit de sang étoit son habit de *gala*. Quelque chose de plus blanc que le linge coquet de Dumas, c'étoit sa tête alon-

gée, osseuse, empreinte, comme celle d'un anachorète, de la pâleur des macérations et des veilles, et dont les saillies fortement prononcées supportoient je ne sais quelles chairs livides qui lui donnoient l'aspect d'une goule affamée. Sa bouche étoit large, ses yeux petits et enfoncés, mais perçants et peut-être noirs; ses cils, ses sourcils, ses cheveux rouges. Il n'y avoit rien en lui qui révélât positivement l'homme que la société a formé; mais il n'y avoit rien en lui d'ordinaire, et c'est peut-être ce qui fixa ma curiosité sur cette créature d'exception, dont les nomenclatures des naturalistes qui occupoient exclusivement mes premières études ne m'avoient jamais présenté l'analogue inconnu. Tout à coup ses lèvres pincées se désunirent comme par l'effet du ressort musculaire qui contracte quelquefois la bouche écumante du boa; et, d'un ton éclatant, mais aigre et métalli-

que, il s'exprima ainsi : (Je réponds encore de l'exactitude du texte, comme si je l'avois sténographié.)

« Républicains, l'accueil que vous m'avez » fait m'a profondément touché ; l'indigna- » tion qui a parcouru vos rangs patriotiques » au nom de Dumas, est un hommage à » la patrie. Si le sang qui m'est commun » avec ce traître pouvoit expier ses atten- » tats, j'ouvrirois à l'instant mes veines de- » vant vous. La proscription dont je suis » frappé dans le Jura, l'a sauvé de mon » poignard, mais je vais le livrer à la justice » nationale, et le plus beau jour de ma vie » sera celui où je vous apporterai la tête de » mon frère!... »

En prononçant ces exécrables paroles, il étendit au-dessus de la tribune son bras rouge et sa main blanche, de manière à figurer à la pensée dans une éternité de souve-

nirs, l'idéal même du bourreau. Je m'aperçus qu'il avoit des manchettes.

Quelque temps après, René-François Dumas étoit président du tribunal révolutionnaire. La scène qui s'étoit passée à Besançon se renouvela en sens opposé à Lons-le-Saulnier. La fortune révolutionnaire du jacobin avoit nui à l'influence du patriote. Une rumeur inaccoutumée accueillit Dumas l'aîné dans le club insurgent des fédéralistes. — « Que me reproche-t-on, s'écria-t-il? — » Rien, répliqua un des membres de l'as- » semblée; mais nous ne pouvons nous » empêcher de voir en toi le frère de ton » frère. — Mon frère, grand Dieu! reprit » Dumas; de quel frère me parlez-vous? » Et se précipitant sur le sein d'Ébrard, qui portoit avec lui le poids de cette administration héroïque, et qui jouissoit dans le Jura de la plus glorieuse popularité que

puisse ambitionner un citoyen, celle de la vertu : — « Mon frère, dites-vous? mon » frère, le voilà! » Ce mot apaisa tous les soupçons, et l'élan de ces deux hommes de bien qui s'embrassoient entraîna la multitude. Je puis me tromper, mais ce tableau n'a rien à envier, selon moi, à la grandeur des temps antiques.

Puisque j'ai parlé du président du tribunal révolutionnaire, je me crois obligé à compléter son portrait, autant que me le permettent les renseignements que j'ai pu recueillir de la bouche de ses compatriotes et de ses contemporains; je ne dirai pas de ses amis : on ne lui en a point connu. C'étoit un homme actif, studieux, sobre jusqu'à l'austérité, régulier dans ses mœurs, exact dans ses engagements. Pendant que la guillotine battoit monnoie sur la place de la Révolution, suivant l'épouvantable expression de

l'orateur le plus fleuri de la montagne, le terrible fournisseur du trésor de la république vivoit pauvrement dans un galetas de l'hôtel de La Rochefoucault, à la manière de ces âpres républicains de la vieille Rome, dont il attestoit si souvent les exemples. Il se trouvoit alors parmi les énergiques enfants du Jura un médecin nommé Baron, fait pour aimer la vérité, et capable de la dire au péril de sa vie. Un jour que le hasard l'avoit conduit dans la tannière de Dumas, à la suite d'une des séances les plus tragiques du tribunal : » Vos jugements me font » horreur, lui dit-il, et tes jurés sont des » monstres. Comment ose-t-on disposer de » la vie de tant d'accusés après quelques » minutes d'instruction? — Cela est extraor- » dinaire en effet, répondit Dumas en tour- » nant sur lui un regard assuré; mais les » révolutionnaires ont un sens que n'ont

» pas les autres hommes, et qui ne les
» trompe jamais. »

Hélas! oui, les malheureux avoient un sens que n'ont pas les autres hommes! l'instinct du tigre qui s'est abreuvé une fois de sang humain, et dont la soif inextinguible ne peut plus s'étancher que dans des tonnes de sang.

Convention Nationale,

ÉLOQUENCE DE LA TRIBUNE.

Buffon a dit : *Le style est l'homme tout entier;* proposition vraie en essence, mais contestable en forme, parce que son énonciation elliptique et abstraite a l'apparence d'un paradoxe.

M. de Bonald a consacré la même idée dans un autre aphorisme, qu'on a souvent répété et qu'on répètera toujours, tant qu'il y aura une société et une littérature, parce

que jamais une vérité essentielle n'a été revêtue d'une formule plus diaphane : *La littérature est l'expression de la société.*

Comme ce principe s'applique à toutes les époques, on pourroit y rattacher toutes les histoires. Il n'est question ici que de la révolution.

Si la révolution est un état exceptionnel dans les formes de la société, la littérature qui s'est développée avec elle sera un état exceptionnel dans les formes de l'esprit humain. Emportée par le torrent qui l'apporta, elle ne laissera point de vestiges. C'est l'opinion générale, et le nom seul de la littérature révolutionnaire paroît impliquer un horrible contre-sens aux yeux des entrepreneurs brevetés de la critique; mais, de cette prétendue exception, il est sorti une forme nouvelle de société, et par consé-

quent, si je ne me trompe, une forme nouvelle de littérature.

Le christianisme lui-même fut long-temps un état exceptionnel dans la société païenne; l'éloquence des Augustin, des Bazile et des Athanase, fut long-temps un langage exceptionnel, méconnu des sophistes hellènes et des rhéteurs latins, dont l'art consistoit à envelopper une pensée ambiguë dans les replis d'un gryphe oratoire; mais le nom de ces classiques dégénérés, qui attestoient sans doute aussi les exemples de Cicéron et les règles de Quintilien, n'est point parvenu jusqu'à nous, et la voix de Jean, de Luc et de Paul a retenti à travers seize siècles dans la chaire de Bossuet.

La révolution est donc le commencement d'une double ère littéraire et sociale qu'il faut absolument reconnoître en dépit de toutes les préventions de parti. On s'ima-

gine ordinairement qu'elle ne peut rappeler que du sang, et qu'on a tout dit quand on a épuisé la liste de ses excès et de ses proscriptions. C'est l'erreur de l'irréflexion ou l'exagération de l'antipathie. Le pathétique, le grand, le sublime, s'y rencontrent souvent à côté de l'horrible, comme on a vu les dieux assis à ce festin de Tantale, où l'on servit de la chair humaine.

Toutes les époques signalées de l'histoire sont remarquables par ce fait singulier, que des hommes investis d'une espèce de destination providentielle leur ont servi de précurseur. Ainsi des génies audacieux avoient élaboré, pour ainsi dire, à leur insu, vers la fin du XVIIIe siècle, les matériaux d'une révolution prête à éclore dans la politique; ainsi d'admirables écrivains composoient, peut-être sans le savoir, une langue énergique et naïve pour une révolution près

d'éclore dans la littérature. Diderot est, suivant moi, l'Isocrate qui a présidé aux exercices de notre tribune; Beaumarchais est le maître de la nouvelle école de ces publicistes quotidiens qui arment de traits acérés, tantôt la saine logique des intérêts nationaux, tantôt les subtiles arguties des factions, auxiliaires légers et à peine connus du gros des combattans, mais dont l'intervention habile et opiniâtre ne contribue pas foiblement aux succès les plus décisifs.

Diderot et Beaumarchais étoient cependant des écrivains tout-à-fait isolés qui ne sortoient d'aucune école littéraire, qui ne ressembloient qu'à eux seuls, mais dont l'originalité avoit, dans le premier, quelque chose de solennel comme la rumeur d'un orage près d'éclater; dans le second, quelque chose de cynique et de dérisoire comme l'inspiration d'un démon malicieux qui s'é-

gaie aux angoisses d'un monde expirant. Toute la révolution étoit là, et cependant la révolution n'étoit pas encore, si ce n'est dans le style. Beaumarchais et Diderot n'appartenoient pas plus à l'Académie que Jean-Jacques Rousseau, le législateur, assez mal compris, de cette régénération confuse; et si les révélations hardies du philosophe n'avoient rien appris au cabinet des rois, la commission perpétuelle du Dictionnaire ne croyoit pas avoir gagné un mot aux brûlantes compositions de l'enthousiaste, et aux saillies éblouissantes du bouffon. La députation de l'Académie aux tribunes politiques est assez curieuse. Elle se composoit, je crois, de Bailly, dont le talent élevé n'avoit rien de populaire, et qui n'obtint, en effet, dans son trop court passage aux affaires, que la popularité de la vertu; de Target, académicien enté sur un avocat, qui ne se fit pas même distinguer au second

rang des avocats, après le jeune Barnave; et de Condorcet, dont l'inintelligible métaphysique auroit versé quelque ridicule sur sa vie, s'il ne s'étoit dérobé à tous les souvenirs antérieurs par l'intérêt qui s'attache à sa mort. C'est qu'une académie étoit un corps essentiellement en dehors du mouvement du langage et du mouvement du pays, une institution que l'on auroit cru fondée par une habile prévision de Richelieu pour *immobiliser* l'esprit humain, pour pétrifier la parole, et qui représentoit notre état littéraire précisément comme la cour représentoit notre état social. On sait que les académies ont beaucoup profité depuis ce temps-là.

J'ai souvent entendu dire que l'Assemblée constituante avoit été la plus éloquente de nos assemblées politiques, et je le croirois volontiers dans un sens relatif. A l'épo-

que de la révolution personne n'étoit gâté par l'éloquence; la discussion des intérêts de tous étoit chose nouvelle pour chacun; et le port assuré, l'attitude imposante, la féconde verbosité d'un député qui parloit d'abondance, comme s'il en avoit toujours fait son état, devoient remplir l'auditoire de cet étonnement des nouveautés que tous les peuples confondent avec l'admiration. Ce sentiment se seroit épuisé promptement, s'il n'avoit été ravivé par des chances plus dramatiques, et dans lesquelles les intérêts personnels fussent un peu plus impliqués. La polémique des premières assemblées nationales étoit tumultueuse, mais non mortelle. A la Convention chaque orateur apportoit sa tête pour pleiger son opinion, comme dans cette république de Charondas où l'on ne pouvoit demander une modification de la loi qu'en montant à la tribune la

corde au cou. Une séance de la Convention étoit une bataille ou une tragédie.

Vergniaud s'est trouvé rarement sur le terrain de la polémique. Insouciant par caractère, et peut-être par sagesse, il aima mieux faire le sacrifice de sa vie que de la disputer. S'il répond à une agression, c'est quand l'attaque lui est immédiatement personnelle, et il étoit rare qu'on osât s'attaquer immédiatement à Vergniaud. Alors il se renferme dans les faits essentiels de sa défense, et il les développe sans ornements, parce qu'il croit le plus naturel des artifices indigne d'une bonne cause. Au mois d'avril 1793, Robespierre l'accuse de modération, et la modération est un grief qui emporte la peine de mort. La réplique de Vergniaud est terre-à-terre comme celle qu'il auroit faite au barreau de Bordeaux dans quelque discussion sur un mur mitoyen. A peine son

imagination l'emporte dans cet admirable mouvement : « Je sais, Robespierre, que la li-
» berté est toujours active comme la flamme;
» qu'elle est inconciliable avec ce calme par-
» fait qui ne convient qu'à des esclaves. Si
» on s'étoit borné à nourrir le feu sacré qui
» brûle dans mon cœur aussi ardemment
» que dans vos âmes impétueuses, de cruels
» dissentiments n'auroient pas éclaté dans
» cette assemblée. Je sais bien que dans nos
» tempêtes révolutionnaires, comme dans
» celles de l'Océan, le peuple est difficile à
» calmer comme les flots battus par les
» orages. Mais le ministère du législateur est
» de prévenir ces désastres par de sages con-
» seils, et non de les entretenir par des man-
» œuvres imprudentes. Si pour être pa-
» triote, Robespierre, il falloit se déclarer
» le protecteur du meurtre et du brigan-
» dage, vous pouvez prendre acte de ma

» déclaration : je ne suis pas patriote, je » suis modéré. »

Ce discours, d'ailleurs peu remarquable, trahit l'abattement de Vergniaud, mûr avant le temps pour la mort, à force d'apathie et de paresse. C'est ce jour-là qu'il eut la gloire d'arracher à la Montagne le seul rire qui ait déridé son front sourcilleux. Robespierre avoit dénoncé la correspondance de Vergniaud. « Ma réponse est facile, dit Ver- » gniaud; je n'ai jamais écrit une lettre. »

J'ai cité à dessein ce passage, parce qu'il nous met à demi dans la confidence du talent de Vergniaud. Nourri d'excellentes lectures classiques, il en avoit approprié le souvenir, avec toute la puissance de sa magnifique imagination, aux moindres questions de la tribune. Ainsi cette comparaison d'un peuple tourmenté par les révolutions à une mer que soulèvent les tempêtes, et

d'un sage législateur à un bon pilote, est probablement plus vieille qu'Homère. Je ne sais comment, si naturellement appliquée dans une question de personnes, elle a pour moi un charme étrange de nouveauté. Voilà ce que Vergniaud affectoit par-dessus toutes choses : les comparaisons tirées des scènes naturelles qui s'adressent à tout le monde, et les allusions aux souvenirs consacrés de la mythologie et de l'histoire, qu'une riche mémoire lui fournissoit avec une intarissable abondance. Joignez à cela quelques figures suspensives du discours qui tiennent l'esprit des auditeurs en haleine; le doute, la réticence, l'interrogation; et vous aurez à peu près la mesure d'un des plus grands orateurs des temps modernes. Mais, il faut l'avouer, cette mesure est circonscrite, si on la compare à la vaste carrière qui étoit alors ouverte à l'orateur; et si on osoit essayer d'imiter le langage de Vergniaud, on diroit

que Popilius a enfermé sa tribune aux harangues dans un cercle de sa baguette.

Que Vergniaud s'écrie : « La révolution » est comme Saturne; elle dévorera tous ses » enfans. »

Qu'il dise, en appuyant sa main sur l'épaule de son ami, le médecin Le Hardy, condamné avec lui à la mort : « Docteur, » vous pouvez consacrer vingt coqs à Escu- » lape; tous vos malades sont guéris. »

Qu'il se livre presque endormi à la planche de la guillotine, en recommandant au bourreau, qui ne le comprenoit pas, de porter le reste de la coupe au beau Critias, cette forme le caractérise; elle est le sceau de son génie; elle rappelle Montesquieu, qu'il avoit beaucoup étudié, et deux écrivains trop méconnus aujourd'hui, dont Vergniaud faisoit, après Montesquieu, sa lecture la plus

accoutumée, quand Vergniaud daignoit lire; le philosophe Delisle de Salles, dont la pompe un peu artificielle n'exclut, dans ses bons écrits, ni une vraie majesté ni une solide éloquence; et le philanthrope Dupaty, prosateur éblouissant, auquel on n'a jamais reproché que l'heureux excès de l'imagination et de l'esprit. C'est du père que je parle. On pourroit aisément s'y tromper.

Si l'on pousse plus loin l'examen du style de Vergniaud, on y trouvera une grande et spirituelle intelligence de cette dialectique romaine, perfectionnée par Cicéron, exagérée par Sénèque, et dont l'effet résulte d'un cliquetis brillant de figures abruptes et serrées, qui se précipitent brusquement les unes sur les autres avec une autorité toujours croissante, parce que la conséquence d'une proposition est si intimement liée à sa forme, qu'elle ne laisse jamais un

moment à la réponse. Les discours de Vergniaud en sont hérissés; mais il en diversifie admirablement la physionomie, en faisant passer cette figure hardie à travers toutes les modifications qu'elle peut subir, depuis l'affirmation qui doute jusqu'à la négation qui affirme. Quelquefois il se saisit même du texte d'une accusation capitale pour y enchaîner pièce à pièce les parties essentielles de sa défense. Ainsi, dans le discours que j'ai cité, il se joue du grief essentiel de la dénonciation de Robespierre, en le reproduisant de phrase en phrase, et de phrase en phrase affoibli par le tour caustique d'une méprisante ironie. « Nous, les complices de » Dumouriez! » dit Vergniaud.— Et de cette idée, qui est celle de l'attaque, découlent inépuisables toutes les preuves de l'éloignement qui existoit ou qui devoit exister entre le parti de Dumouriez et les Girondins.

Vergniaud se croit-il obligé à prouver de-

vant le tribunal révolutionnaire qu'il a rempli tous les devoirs que la république pouvoit attendre du plus dévoué de ses enfans? il convertit sa plaidoirie en apologie historique, sans renoncer à cette forme contradictoire qui avoit donné jusqu'alors tant d'éclat à ses discours. Il ne répond plus à ses juges, il les interroge.

« Que falloit-il faire, dit-il, pour assurer » le triomphe de la république? Je l'ai » fait. »

Et dans ce cadre, rempli, pendant une heure, de magnifiques développements, placés entre cette question toujours la même, et cette solution qui ne change pas, il renferme tout le récit d'une vie politique qui ne devoit attendre que des couronnes. On croiroit qu'il ne lui restoit plus qu'à prendre pour péroraison la dédaigneuse défense de Scipion, injustement accusé comme lui, et

que le peuple, et les juges, et les bourreaux vont le suivre au Capitole!

« Que faut-il faire encore, ajoute-t-il, pour » consolider la république par l'exemple des » plus énergiques de ses enfants? Mourir? Je » le ferai. »

Ici l'éloquence est portée à son plus haut degré, parce que, suivant l'expression du grand maître de l'éloquence, elle est non-seulement dans la parole, mais dans la vie de l'homme qui parle; et si cela n'est pas sublime, la notion du sublime ne m'arrivera jamais.

J'ai dit que Vergniaud avoit donné beaucoup de place dans le système d'ailleurs peu calculé de ses compositions, aux images naturelles, aux peintures de la campagne, aux émotions innocentes de la vie; et il a cela de commun avec tous les beaux génies qui

sont arrivés à l'époque de la décadence des peuples ou de leur renouvellement. Leur caractère dominant est une mélancolie douce et timide, qui n'aspire qu'à la solitude rêveuse du désert, ou au sommeil tranquille du tombeau. Ce trait suffiroit pour marquer son impuissance à se mettre à la tête des affaires d'un grand pays, métier d'ambition, d'égoïsme, et presque de cruauté, qui force irrésistiblement le cœur le plus noble à l'oubli de ses jeunes sentiments et de ses affections familières, et qui a réduit peut-être tel homme de cœur et de talent à devenir je ne sais quoi, un grand seigneur.

Vergniaud est amirable, je le répète, dans l'expression de ces allégories gracieuses, dont le charme et l'harmonie s'embellissoient encore de l'implacable austérité des discussions ordinaires. C'est comme un hymne d'Apollon, apporté de la Grèce par Iphigé-

nie, et chanté inutilement aux fêtes sanglantes de Tauride. Veut-il peindre la liberté et l'égalité? C'est « sous la figure de deux » sœurs qui s'embrassent, et non de deux » tigres qui se dévorent. » S'il implore le jour de l'émancipation des peuples, il craint de le voir apparoître « dans les nuages téné- » breux de la tempête. » Il le demande « à » l'orient d'un soleil sans nuages. » C'est la voix d'un des anges fidèles de Milton, égaré parmi les démons, et dont la harpe résonne au milieu des hurlements du *pandœmonium*. C'est l'Abbadonna de Klopstock, quand il eut pénétré avec horreur les mystères de Satan.

Après cela, le caractère connu de Vergniaud, et jusqu'à sa fidélité trop scrupuleuse à ces études poétiques des colléges qui ont encore aujourd'hui quelque grâce, mais qui déjà n'étoient plus françoises, font assez

deviner qu'il ne fut jamais ce qu'il pouvoit être. La muse de la tribune révolutionnaire, c'étoit la véhémence, c'étoit la fureur; et Vergniaud, incapable d'arriver à la fureur, n'a presque jamais été véhément. On trouve une sorte d'abattement jusque dans son enthousiasme. Si la nature lui avoit donné la fougue de Mirabeau, il auroit dompté aisément la Montagne; mais, pour en revenir à ses figures favorites, auxquelles une nouvelle lecture m'a accoutumé, il n'avoit pas la foudre de Jupiter, et il combattoit les Titans. C'étoit bien plus d'ailleurs qu'Ossa sur Pélion, c'étoit Vésuve sur Etna; et on ne ferme pas la bouche des volcans en y jetant des fleurs. Son génie avoit trop de culture pour un peuple qui venoit de se faire agreste et sauvage, trop d'éclat pour des jours d'orage et de ténèbres. Vergniaud manque d'ailleurs des passions du temps, et pour être d'un temps, pour exprimer une époque aux

yeux de la postérité, il faut avoir ses passions et même ses excès. Il met la main sur un crime pour le réprimer; il ne le saisit pas, et il se laisse prendre. C'est une créature de volupté, de dédain et d'oubli, qui a l'instinct du courage, et qui n'en a pas l'élan. Mettez à la place de sa nonchalante langueur quelque généreuse frénésie, et la *Montagne* tombe; malheureusement, on peut dire de lui ce que Saint-Just disoit de Danton : *Vergniaud dormoit.*

Si j'ai compris le talent de Vergniaud qui est admirable, mais qui n'est pas assez complètement celui qu'il falloit, il avoit quelque chose de systématique et d'arrangé qui convient merveilleusement aux débats monotones du barreau, ou aux élucubrations méthodiques des sociétés littéraires; mais qui rencontre peu d'accord et de sympathie dans les tumultueuses et discordantes logo-

machies des partis. Il faudroit arriver là avec une âme jeune, sincère, effervescente et vigoureuse. Vergniaud n'avoit que trente-quatre ans, c'est tout au plus l'âge de la force; mais il avoit reçu une éducation sévèrement classique, et il étoit avocat.

D'après ce que j'ai dit de ce moule oratoire, dans lequel tous les discours de Vergniaud sont jetés, sans en excepter ses improvisations, on comprendra aisément que, de tous les orateurs de la révolution, il n'y en a point dont le *pastiche* soit plus facile, bien qu'il n'y en ait peut-être point de plus parfait. C'est qu'il lui manque simplement d'être tout-à-fait lui; c'est qu'il lui manque, comme on dit aujourd'hui, cette individualité qui fait valoir toutes les autres qualités de l'orateur et de l'écrivain. C'est Virgile gémissant au tombeau de Marcellus; c'est Rousseau absorbé dans les rêveries du *pro-*

meneur solitaire; c'est Bernardin sous les bambous des pamplemousses. Ce n'est pas ce Vergniaud intime et personnel que l'on voudroit trouver, l'homme après le grand homme. Je sais au moins que Ducos et Boyer étoient frères d'alliance; que le dernier étoit riche et bienfaisant; que Brissot étoit pauvre, et qu'à travers tant de chances de séduction et tant d'occasions de rapines, il avoit conservé ses mains pures de la flétrissure la plus honteuse qu'une révolution puisse imprimer sur des mains généreuses, celle de l'or. La vie des grands hommes est dans leur parole, et la parole de Vergniaud n'est qu'une mélopée sonore et merveilleuse dont on éprouve l'enchantement, sans se rendre compte du mystère qui le produit. On jugera de la vérité de cette impression à la lecture de la plupart de ses discours. Je crois qu'il reste à peine quelques débris de sa réponse aux argumentations anglo-amé-

ricaines de Brissot, dans ce club de Roland, où s'agitoient les élémens encore confus d'une république fédérative. Ce fragment est remarquable en ce point qu'il reproduit la plupart des formes oratoires de Vergniaud, et qu'il donne une idée assez juste de son système de composition.

« Brissot oublie, dit Vergniaud, que la » civilisation de l'Amérique est née de la » nôtre, et assez péniblement, ce me semble, » pour que tous les siècles s'en souviennent : » elle a peut-être coûté la vie à sa mère. Les » diverses nations ont diverses mœurs, les » temps ont des besoins temporels, les lé- » gislations reposent sur des règles antécé- » dentes (passez-moi cette mauvaise expres- » sion), et tout cela existe, parce que tout » cela est nécessaire. Brissot, qu'une instruc- » tion si variée a initié aux secrets les plus » relevés de la politique, n'a cessé de nous

» présenter pour exemple cette législation
» ultra-atlantique, bonne aux peuples qui se
» la sont faite, mais qui n'est pas plus ap-
» plicable à notre monde usé que les cul-
» tures de l'Amérique à nos froides cam-
» pagnes. Nous donnerez-vous un jour, mon
» cher Brissot, les végétaux des tropiques,
» avec les ravissantes harmonies de leur
» terre natale, la chaleur vivifiante de leur
» ciel de feu, et l'énergie de leurs parfums?
» Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'un peuple colon?
» Une famille adulte, une société de jumeaux
» en robe virile, qui ont reçu d'une édu-
» cation uniforme des facultés presque
» toutes pareilles entre elles; un état poli-
» tique de convention qui n'a de but que sa
» durée, de gloire que son indépendance.
» Jeté simultanément dans un monde d'exil,
» ce peuple y arrive en voyageur, et s'y im-
» pose facilement un contrat qui n'est que
» l'expression de ses intérêts les plus maté-

» riels, que la condition de cette existence
» relative dont le type n'est gravé nulle part
» dans la destination de l'homme; pacte
» viager qui lie à peine quelques généra-
» tions, qui n'emprunte rien au passé, qui
» ne doit rien à l'avenir, parce qu'il n'y a ni
» passé ni avenir pour une nation d'un jour,
» à laquelle le présent lui-même n'appar-
» tient que par hasard, car c'est au hasard
» qu'elle doit jusqu'à l'air qu'elle respire et
» jusqu'au jour qui l'éclaire. Il n'y a point
» de lois fondamentales, il n'y a point de re-
» ligion politique pour une civilisation ex-
» patriée, car il n'y en a point sans patrie.
» Il n'y a point de patrie dans le lieu où nos
» mères n'ont pas rêvé le berceau de nos
» enfants, où nos enfants ne peuvent pas
» semer des fleurs sur le tombeau d'un aïeul.
» Le Scythe qui répondit à l'étranger : Di-
» rai-je aux os de nos pères de se lever et
» de marcher avec nous? définit admirable-

» ment la patrie. La patrie de l'homme na-
» turel n'est pas si large qu'on se l'imagine.
» S'il a tracé un sillon, s'il a bâti une étable,
» planté un arbre et logé une femme; s'il a
» nourri un enfant entre la chaumière où il a
» été allaité, et le cimetière où il a suivi le
» convoi de son père, voilà la patrie. — La
» constitution passagère d'une caravane or-
» ganisée en peuple est un beau modèle à
» présenter aux Arabes nomades et aux aven-
» turiers Bohémiens. Il faut d'autres bases
» aux législateurs du vieux monde. Quand la
» statue de Pygmalion fut animée d'un souf-
» fle de Vénus, les hommes tombèrent à ses
» pieds et reconnurent qu'elle étoit belle;
» mais Rousseau lui-même ne lui a prêté que
» l'expression confuse d'une personnalité
» stérile. Aucun sein ne l'avoit portée; au-
» cun regard ami n'avoit épié l'essai de ses
» premiers pas; aucune oreille n'avoit été
» réjouie de ses bégaiemens enfantins; ja-

» mais ses doigts n'avoient joué dans des
» cheveux blancs; jamais son cœur inquiet
» et curieux n'avoit palpité sur un cœur :
» caprice ingénieux de l'art, un moment
» vivifiée par le feu de la nature, mais in-
» nocente par ignorance et non par pudeur;
» dépourvue de l'instinct de l'amour par le-
» quel on est aimée, incapable de connoître
» le bloc même dont elle est sortie, toute
» vivante elle touche de toutes parts au
» néant, et la mythologie l'a si bien senti,
» qu'elle n'a pas daigné la rendre mère.
» Vos républiques américaines ressemblent
» beaucoup à cette statue..... Quand Moïse
» conduisit son peuple à la terre de Cha-
» naan, il ne se contenta pas de lui dire :
» Je vous mène dans une région où coulent
» des ruisseaux de lait et de miel; il lui dit :
» Je vous promets une terre qui a été pro-
» mise à vos ancêtres, et que le Seigneur
» a marquée pour le patrimoine des enfants

» d'Israël. Je comprendrois qu'on refît une
» civilisation dans notre Gaule celtique avec
» les souvenirs des druides. On n'en fon-
» dera point sur des idées purement mo-
» rales. Telle est la destinée de l'homme.
» La divinité qui préside aux créations
» sociales, ce n'est ni la doctrine du philo-
» sophe, ni l'expérience du légiste. C'est la
» nymphe du poète ou la fée du romancier.
» La sagesse de Numa n'auroit pu se passer
» d'Égérie. Nous qui sommes venus à la fin
» d'une société, nous nous sommes épris de
» nos œuvres, en voyant derrière nous des
» ruines, mais nous n'avons rien bâti. Les
» amants de Pénélope n'ont pas été trompés
» plus amèrement que ceux de la liberté.
» L'intelligence humaine a des nuits pro-
» fondes qui détruisent l'ouvrage de ses
» jours. Tant qu'un siècle lèguera au siècle
» qui le suit une page de l'histoire, une
» tradition, un monument, une pierre, il ne

» sera pas permis de rien édifier. Pour les » sociétés humaines, comme pour l'homme » qui a vu beaucoup d'années, il n'y a de » nouveau que la mort. Les Péliades, qui » égorgèrent leur vieux père pour le rajeu- » nir, étoient d'habiles républicaines. Elles » savoient le secret des révolutions. A la » naissance d'un peuple, le sacrifice d'un » homme peut quelque chose; mais, quand » ce peuple a vieilli, le gouffre de Curtius » ne se referme que sur le peuple tout en- » tier. »

Cette députation de la *Gironde*, qui a donné son nom à un parti et presque à une France, appuyoit Vergniaud de talents énergiques et brillants dont l'ensemble ne se reproduira jamais. C'étoit Guadet, avec son scepticisme, frondeur et ses altercations grondeuses; c'étoit Gensonné, avec sa discussion insidieuse et son ricanement sour-

nois. Mais la révolution n'avoit que quatre ans, et ces grands orateurs, qui y étoient arrivés hommes faits, apprécioient mal leur position. Quand Louvet renouvelle, dans son admirable accusation contre Robespierre, le *Quousquè tandem* de Cicéron, je tressaille d'enthousiasme. Quand je me rappelle qu'il prononce tout cela devant l'armurier Noël Pointe et devant le tisserand Armonville, qui vont détruire, d'une imprécation obscène ou d'une apostrophe brutale, l'effet de son discours et de son dévouement, je frémis d'étonnement et de douleur. Il ne faut comparer à aucune éloquence l'éloquence révolutionnaire. C'est un langage de contagion dont la rhétorique n'a pas le secret.

La nature avoit refusé ce secret d'une époque d'exception à Vergniaud et à la plupart de ses amis : Fonfrède, lui seul, a dé-

veloppé quelques inspirations pleines de fougue et d'impétuosité dans les séances qui précédèrent le 31 mai. Je suis convaincu qu'il y avoit en lui les éléments d'un grand talent; mais la mort lui apporta la palme du martyre avant qu'il eût achevé de conquérir la couronne de l'orateur. On a écrit depuis, dans les biographies, qu'il avoit été destiné, jeune, à la carrière des missions, la seule qui laissât quelque place, avant la révolution, aux mouvements de l'éloquence passionnée. Si ce fait est vrai, il fournit un argument de plus à la théorie infaillible des influences de l'éducation.

On ne sauroit se dispenser de parler ici de Brissot, bien qu'il n'ait pas laissé un nom éminent comme orateur. C'étoit un homme probe, instruit, disert, et plein de bonne foi dans ses convictions, dont une organisation débile et souffrante, et une profonde

mélancolie avoient empreint le langage d'une onction assez touchante, mais qui manquoit de cette puissance énergique de l'âme qui va graver en traits de feu ses impressions dans l'âme des autres. L'homme du même parti qui possédoit au plus haut degré le don de ces inspirations véhémentes qui éclatent comme la foudre en explosions soudaines et terribles, c'étoit Isnard, génie violent, orageux, incompressible, qu'exaltoient des passions fortes, et un esprit de religiosité qu'on croiroit presque incompatible avec elles. Maximin Isnard, parfumeur à Draguignan, où je crois qu'il existe encore, avoit reçu une éducation conforme à cette organisation extraordinaire. Sa mémoire, riche et ornée, fournissoit abondamment aux élans de sa brusque improvisation. Ce n'étoit cependant pas un de ces discoureurs dont la parole infatigable s'étale avec complaisance dans les colonnes d'un journal.

Son éloquence ne procédoit guère que par phrases, ou pour mieux dire, que par exclamations; mais ce cri formidable ne manquoit jamais son effet, et il portoit dans l'assemblée, subitement émue, l'admiration ou la terreur. Quand Narbonne prête serment, comme ministre de la guerre, devant la seconde législature, Isnard se lève de sa place, et lui crie : « Monsieur, la responsabilité, c'est la mort! » — « Qu'êtes-vous, dit-il à la Convention nationale en lui montrant la Montagne? Le jouet d'un enfant féroce, une machine à décrets dans les mains du bourreau! » — Isnard présidoit cette assemblée, quand une foule ivre de rage vient demander quelques têtes pour l'échafaud! « Si la modestie n'étoit pas aussi une vertu républicaine, répond-il, je m'affligerois de n'être pas compris dans cette liste glorieuse; la Convention nationale vous accorde les honneurs de la séance. »

— Une voix menaçante s'élève au milieu de ce peuple soudoyé. Isnard reprend avec une fermeté impassible : « Dites à vos commet-
» tans que le jour où Paris attentera à la
» liberté de la Convention nationale, précè-
» dera d'un jour celui où le voyageur cher-
» chera sur quelle rive de la Seine cette ville
» a existé. » Envoyé en mission à Marseille après le 9 thermidor, il est entouré de la jeunesse tragique des compagnies de Jéhu, qui se plaint de n'avoir point d'armes pour frapper les terroristes : « Eh bien! s'écrie-
» t-il, si vous manquez d'armes, déterrez
» les os de vos parents qu'ils ont assassi-
» nés! »

Le plus long de ses discours est son accusation contre Fréron ; c'est là qu'il déploie avec une incroyable ostentation de richesses toute la magnificence des plus belles formes oratoires, mais particulièrement l'énuméra-

tion, l'apostrophe et la prosopopée. Cette figure d'énumération domine la composition tout entière, et il y enchaîne une de ces répétitions énergiques qui retentissent profondément dans l'âme des auditeurs. Sa proscription terminée, il raconte qu'il est venu dans le pays natal rafraîchir sa vie à la source des plus tendres sentiments, et reconnoître ces délicieuses campagnes de la Provence, peuplées des heureuses émotions de son enfance; il les rappelle, il les décrit complaisamment, telles qu'il les avoit vues autrefois, et puis tout à coup la scène change; il n'aperçoit qu'un théâtre sanglant chargé de ruines encore fumantes, et il demande avec effroi quel fléau a porté ses horribles ravages dans la terre favorite de la nature. « Ces tours superbes qui frappoient d'admi-
» ration les voyageurs ravis, est-ce la foudre
» qui les a renversées?.... » Et une voix d'une monotonie solennelle et terrible comme un

écho anticipé de l'histoire, lui répond : C'est Fréron. Et avec cette question qui se renouvelle à chaque pas, avec cette solution toujours attendue, et de plus en plus effrayante, il poursuit jusqu'à son terme cette Verrine accablante, à laquelle Fréron eut le courage de survivre par une grâce d'état toute spéciale.

Ce discours extraordinaire n'est cependant pas bon, dans l'acception exacte du terme. Il est gâté par une autre figure dont Isnard faisoit l'abus le plus fatigant, et qui étoit, à vrai dire, le moule naturel des conceptions de cet esprit exalté, sans direction positive, sans principes fixes en aucune matière, sans goût, sans règles et sans mesure, auquel il faut reconnoître les brillantes saillies du génie, mais qu'on ne proposera jamais pour modèle. Cette figure, c'est l'hyperbole, et non l'hyperbole à la manière de

Balzac et même du père Lemoyne, mais plus digne quelquefois de La Calprenède et de Cyrano. Vous l'entendrez crier à Fréron que, si l'échafaud qui lui est destiné pouvoit s'élever sur une base composée des innombrables cadavres de ses victimes, il seroit vu de la France entière. Legendre avoit dit quelque temps auparavant, en parlant des massacres de Nantes : « Les navigateurs » s'affranchissent maintenant du baptême » du tropique, pour ne pas se baigner dans » le sang de leurs parents. » On croiroit que Corneille avoit prévu ces exagérations quand il peignoit dans *Pompée*

Des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants.

Il ne faut toutefois pas juger ces images hors de nature, sans se rappeler que tous

les objets de comparaison qui pouvoient fixer la pensée se ressentoient alors de cette allure désordonnée de l'imagination et de la parole. L'imprécation se faisoit géante pour prendre les proportions du crime qu'elle accusoit. L'hyperbole de Corneille est outrée, parce que les spectateurs de sa tragédie ne sont pas assez vivement émus d'un souvenir récent de la *Pharsale*, pour se représenter, au neuvième vers de la première scène, les effroyables résultats des guerres civiles; mais l'auditoire d'Isnard et de Legendre a vu des cadavres accumulés et des rivières sanglantes, et leur hyperbole n'est plus qu'un tableau.

Entre la *Plaine* que je viens de quitter et la formidable *Montagne* de la Convention, l'instinct du bien, l'expérience des maux, le besoin du repos qui est naturel aux âmes droites et pures, quelque méticulosité peut-

être de mœurs et de caractère, avoient réuni un tiers parti dénué de toute puissance pour bien faire, de toute influence pour empêcher de faire mal, et qui assistoit aux fêtes sanguinaires de la terreur, indigné et muet, comme Caton aux fêtes impudentes de Flore. C'est là qu'on trouveroit avec ceux dont j'ai parlé, ou qui me restent à nommer, les hommes les plus instruits et les plus spirituels de cette assemblée mémorable. Cependant leurs noms se reproduiroient rarement dans une galerie oratoire de la Convention nationale. Ils y apparoissent tout au plus, comme Lanjuinais, Boissy d'Anglas et Vernier, aux jours de danger et d'émotion publique. A part quelques nuances qu'indique l'histoire, et qui n'appartiennent pas à la critique littéraire, on peut rapporter à cette catégorie les Dulaure, les Daunou, les de Bry, les Chénier, les Grégoire, les Villars,

les Pons de Verdun, les Viennet, les Wandelaincour. Plusieurs d'entre eux, et Jean de Bry surtout, dont l'esprit harmonieusement vaste embrasse une multitude d'idées et de connoissances qu'il sait rendre et communiquer avec une élégance facile et ferme, paroissoient appelés aux succès de la tribune. Ils les ont presque évités, et les circonstances étoient si fortes, le fait dominoit de si haut la puissance de la raison appuyée de tous les prestiges du langage, qu'on oseroit à peine dire que leur silence ait été une calamité nationale. Il faut remonter aux extrêmes de l'assemblée, pour y rencontrer ces grandes physionomies tribunitiennes, phénomènes des jours de malheur, qu'on admire comme les météores, et qui ne laissent derrière elles, comme les météores, que des désastres irréparables et des souvenirs de mort.

Il faut avouer que les puissances populaires de la Montagne, qui représentoient beaucoup plus exactement les passions de la majorité (et c'est pour cela qu'elles étoient populaires), étoient par conséquent le signe et la valeur exacte de notre démocratie françoise, l'organe d'une nation qui n'est plus contenue par un pouvoir, et qui n'en veut point reconnoître. Ce qui m'étonne, c'est que ces idées n'aient pas été appréciées alors, et qu'un principe accablant, comme celui de la souveraineté du peuple, n'ait pas désarmé une opposition composée d'hommes qui l'avoient proclamé les premiers. C'étoit une inconséquence grossière que de se révolter contre ces volontés tumultueuses, qui n'étoient, en dernière analyse, que l'expression de l'omnipotence des peuples, une fois qu'on l'avoit instituée, et la Gironde étoit véritablement contre-révolutionnaire, suivant les termes de sa propre

logique. C'est ce défaut de position qui l'a perdue. Il suffit de se transporter dans un ordre de conséquences déduites des systèmes du temps, pour concevoir que la tribune devoit se taire devant les tribunes, les tribunes devant la commune, et la commune devant toute agrégation d'hommes qui s'appeloient le peuple. On avoit transporté l'aristocratie dans les masses, où elle est effrayante, au lieu de la concentrer, comme dans les monarchies, sur des familles d'élection, où elle n'est que ridicule. C'étoit une combinaison sauvage et monstrueuse; mais elle étoit, et l'homme qui lutte contre une démocratie établie avec la participation de sa volonté, doit demander l'échafaud comme Kersaint et Manuel, mais il ne lui est pas permis de discuter. Les Montagnards sont de cruels logiciens, mais les Girondins sont des sophistes. Et c'étoit la Montagne qui occupoit l'avant-

garde de cette plèbe séditionnaire, toujours prête à la gagner de vitesse, et qu'elle ne laissoit en arrière qu'à force d'excès. C'étoit de cette tourbe effrénée qu'elle avoit reçu toutes ses conditions d'existence, et on s'étonne qu'elle ait été violente et furieuse! Qu'auroit-on voulu qu'elle fût? C'est un état de force majeure.

En un mot, ces Girondins, qui ont trouvé tant de sympathies dans le parti modéré de la révolution, étoient d'excellents orateurs, mais qui rappeloient mieux le Portique que le Forum, et dont la turbulence démocratique n'avoit jamais besoin d'être tempérée par les cadences harmonieuses du flûteur de Gracchus. A côté d'eux ou au-dessous se trouvoient encore d'habiles praticiens du langage, qui auroient été, dans un ordre de choses naturel, l'honneur de la tribune; mais la pensée du temps n'ap-

partenoit ni aux uns ni aux autres. Elle étoit placée dans une région où l'on ne pénétroit pas sans une sorte de délire, dans un monde qui ne sera jamais social, mais qui étoit le monde que la révolution avoit fait, et ce monde étoit par malheur aussi réel et aussi indispensable qu'un autre.

Je crois donc que l'autorité de la parole a appartenu à la Montagne, non pas dans ce sens convenu où la parole est l'expression du goût et de l'esprit, mais dans celui où elle représente la pensée dominante et les passions d'une époque; et c'est ainsi qu'on définiroit l'éloquence. Je ne parle certainement ici ni de Marat, qui ne s'énonçoit que par hurlements sauvages, ni de Barrère, aristocrate déguisé en jacobin, dont les études et les inspirations n'avoient rien de révolutionnaire, et qui suppléoit à ce défaut de position oratoire par une flasque

abondance de lieux communs élégants, Léthé limpide et froid, au murmure duquel s'endormoient tous les jours, pendant une heure, les tempêtes de l'assemblée; ni même de Robespierre, quoique Robespierre, mal jugé sous le rapport du talent, ait laissé de très-belles pages, et par extraordinaire les pages les plus empreintes de spiritualisme et de sensibilité qui soient sorties des presses de la Convention : phénomène qui n'est pas un argument, et qui ne prouvera rien contre l'histoire, quand l'histoire sera éclaircie.

Je parle de quelques tribuns dont le nom n'a jamais été prononcé en rhétorique; de Legendre, si bien comparé au paysan du Danube; de Danton, qui avoit sur Legendre la supériorité de l'étude sur l'instinct et du génie sur l'enthousiasme; et surtout de Saint-Just, qui s'étoit fait, à part de la société tout entière, un langage, un caractère et une république.

Au reste, j'ai besoin de répéter qu'il n'est ici mention que de la puissance et des prestiges de la parole. Les Sirènes faisoient mourir les amants que le charme de leurs concerts attiroit auprès d'elles, mais l'antiquité ne les accuse pas d'avoir mal chanté.

Digitized by Google

Robespierre l'aîné.

CONTINUATION DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

J'ai laissé le lecteur sur une étrange hypothèse. J'ai dit qu'il falloit chercher dans les discours de Robespierre presque tout ce qu'il y avoit de spiritualisme et de sentiments humains dans l'éloquence conventionnelle. En effet, à part quelques touchantes inspirations de Brissot auxquelles j'ai ailleurs rendu justice, et qui respirent une tendre et profonde mélancolie, ce n'est pas à la

Gironde qu'il faut demander ce genre d'impressions qui descendent de haut. Essentiellement classique, elle ne se représente l'esprit de la nature que sous des formes matérielles. Son langage est l'expression élégante et forte de la philosophie et de la littérature du XVIIIe siècle, animées de toutes les ressources d'un beau génie qui réunit quelquefois la véhémence entraînante de Rousseau à la piquante ironie de Montesquieu; mais il n'y a point de Dieu dans sa froide mythologie, et Robespierre accusoit Guadet de n'avoir jamais entendu sans sourire le nom de la Providence. Fauchet imprima bien un caractère religieux et solennel à quelques-uns de ses derniers discours; mais ces discours n'appartiennent plus à la polémique révolutionnaire. Fauchet, frappé d'une illumination soudaine, et rappelé, comme saint Paul, par le Dieu qu'il avoit persécuté, redevient, dans ces

jours d'agonie qui précèdent son supplice, un orateur chrétien.

La question seroit étrangement déplacée si je la mettois là. C'est comme si je m'occupois gravement d'établir quel fut le plus sincèrement dévot de don Juan ou de Tartufe, et je doute que la postérité s'avise jamais de s'en informer, quel que soit un jour le vaste loisir dont elle doit goûter les douceurs sous l'empire affermi de l'ordre légal et des libertés constitutionnelles.

Robespierre n'étoit nullement organisé en homme religieux, et son éducation sèchement philosophique n'avoit certainement fait de lui qu'un athée; mais les circonstances, en le portant sur un terrain tout-à-fait nouveau, le forcèrent à pénétrer dans les mystères de l'organisation des peuples. Sa popularité, acquise par deux grandes qualités de l'homme d'État, l'austérité des

mœurs et le désintéressement le plus éprouvé, lui donnoit le pouvoir presque sans son aveu, et pour assumer sur sa tête toute cette puissance qui régénère les nations, il n'avoit plus besoin que de la faire écrire dans la loi. C'est alors qu'il rêva sans doute aux éléments essentiels des institutions politiques, et qu'en suivant les conséquences d'une ambition qu'il pouvoit croire salutaire avec quelque motif, il arriva jusqu'à un Dieu. Une fois cette pensée acquise, il dut sentir intimement que la civilisation recommençoit, et la France répondit à cette révélation de son cœur par un cri de joie unanime.

Les orgies scandaleuses des athées, le mythisme impur et dégoûtant des fêtes de la Raison, les stupides emblêmes de cette idolâtrie absurde qu'on essayoit de substituer à des traditions au moins respectables par leur ancienneté, toutes les extravagances

d'un temps extravagant parmi tous les temps, avoient ouvert à Robespierre les avenues d'un trône. Médiocre peut-être, mais exhaussé par l'opinion et les événements, il comprit les avantages de sa position et de sa fortune, comme Bonaparte dut les comprendre un peu plus tard. Robespierre n'étoit pas parvenu au temps de souscrire un concordat avec le pape; il le fit avec le ciel; il rendit la France à Dieu pour la prendre, et ce charlatanisme solennel, renouvelé de tous les voleurs de couronnes des temps anciens et modernes, n'eut pas moins de succès chez le peuple le plus perfectionné des temps modernes qu'il n'en avoit eu chez les barbares des temps anciens. J'ai entendu souvent ridiculiser la déclaration du peuple françois, *qui reconnoissoit l'Être-Suprême et l'immortalité de l'âme.* J'avoue que, les dogmes admis, le côté bouffon de cette formule m'échappe tout-à-fait, et pour com-

pléter ma pensée, j'ajoute que je la trouve très-convenable et très-belle. Seulement pour l'apprécier il faut prendre la peine de se transporter au temps. *Rien n'étoit plus.* C'est donc ici la pierre angulaire d'une société naissante. C'est le renouvellement d'un monde; c'est le cri de ce monde éclos d'un autre chaos, qui se rend compte de sa création, et qui en fait hommage à son auteur; l'élan de la nature entière, le jour où elle a retrouvé les titres oubliés de sa destination éternelle. Quand on juge ces choses-là dans de petites circonstances, avec de petits organes dont les petites impressions se réfléchissent dans de petites âmes, on a peut-être le droit de trouver ridicule ce qui seroit effectivement ridicule dans les temps ordinaires : mais telle n'étoit pas la situation de Robespierre. Au point où il étoit placé, et où il étoit venu sans le savoir, il falloit recommencer, et il

recommençoit en homme sensé par le commencement.

Il y a plus. Rien ne prouve qu'il savoit lui-même pourquoi il faisoit ce qu'il faisoit. Il obéissoit à je ne sais quel instinct qui répond d'une manière inexplicable aux besoins d'une époque, et qui ne manque jamais au jour où il est indispensablement attendu. Il se trouve dans la masse d'individus la plus anti-sociale un esprit de socialité qui s'éveille à la décadence des nations, et qui recueille avec amour les débris de leur civilisation pour la refaire. Ce n'est pas une faveur spéciale de quelque organisation privilégiée, c'est une chance de conservation ou de réédification qui se reproduit éternellement dans l'espèce. Les circonstances font les hommes; et la plupart des hommes ne sont rien que par elles. Retirez la révolution de l'histoire, et Robespierre ne

sera très-probablement qu'un avocat de province, tout au plus digne de l'académie d'Arras; Bonaparte, qu'un bon officier, hargneux, difficile à vivre, et d'assez mauvaise compagnie, qui couve inutilement un génie stérile. Jetez l'un et l'autre avec une impulsion invincible au milieu d'un monde ébranlé jusque dans ses fondements, et ce monde va changer de face.

Tout se ressentit de ce mouvement immense, et la parole de l'homme, qui est le signe essentiel de l'esprit social, s'en ressentit plus que tout le reste. Il y a une éloquence de temps, une éloquence d'événements, de passions et de sympathie, qui ressemble à celle du génie dans ses causes et dans ses effets, parce que son génie, à elle, réside dans la pensée universelle, et qu'elle ne jette pas un son du haut de la tribune qui n'aille exciter un long retentissement et un enthou-

siasme simultané dans l'âme de la multitude.

Je n'ai pas dissimulé que c'étoit là, tout au plus, l'éloquence de Robespierre, et cependant je conviens que son talent a grandi à mes yeux dans une proportion indéfinissable depuis que je l'ai comparé. La nature n'avoit rien fait pour lui qui semblât le prédestiner aux succès de l'orateur. Qu'on s'imagine un homme assez petit, aux formes grêles, à la physionomie effilée, au front comprimé sur les côtés, comme une bête de proie, à la bouche longue, pâle et serrée, à la voix rauque dans le bas, fausse dans les tons élevés, et qui se convertissoit, dans l'exaltation et la colère, en une espèce de glapissement assez semblable à celui des hiènes : voilà Robespierre. Ajoutez à cela l'attirail d'une coquetterie empesée, prude et boudeuse, et vous l'aurez presque tout

entier. Ce qui caractérise l'âme, le regard, c'est en lui je ne sais quel trait pointu qui jaillit d'une prunelle fauve, entre deux paupières convulsivement rétractiles, et qui vous blesse en vous touchant. Vous devinez tout au plus au frémissement nerveux qui parcourt ses membres palpitants, au tic habituel qui tourmente les muscles de sa face, et qui leur prête spontanément l'expression du rire ou de la douleur, au tressaillement de ses doigts qui jouent sur la planche de la tribune comme sur les touches d'une épinette, que toute l'âme de cet homme est intéressée dans le sentiment qu'il veut communiquer, et qu'à force de s'identifier avec la passion qui le domine, il peut devenir, de temps en temps, grand et imposant comme elle. C'est une singulière méprise que d'avoir appelé Bonaparte *la révolution incarnée*. Il n'y a rien de plus dissident dans toutes les combinaisons des événements et de la

pensée. Bonaparte étoit tout simplement le despotisme incarné. La révolution incarnée, c'est Robespierre avec son horrible bonne foi, sa naïveté de sang, et sa conscience pure et cruelle.

Les combinaisons de Robespierre, devenu maître de la terreur, n'étoient pas même le calcul d'une ambition spéculative. Il avoit senti que ce système ne pouvoit pas durer, et il croyoit sa main assez forte pour retenir le char de la révolution sur la pente où il descendoit à l'abîme. Quant à s'en faire à lui un char d'ovation et de triomphe, je doute qu'il y ait pensé avec une grande puissance de résolution, puisqu'il ne profita point de la fête religieuse du 20 prairial pour franchir tout ce qui restoit de barrières entre la dictature et lui.

J'ai le malheur d'être assez vieux pour me rappeler distinctement cette cérémonie,

et j'étois, grâce au ciel, assez jeune pour en jouir, sans mélange des terribles impressions de cette époque. Je n'y voyois qu'une pieuse solennité, à laquelle je portois toute l'effusion d'un cœur disposé à croire, et que l'idée de Dieu a toujours charmé, même dans ces moments d'amère déception où elle ne l'a pas convaincu. Jamais un jour d'été ne s'étoit levé plus pur sur notre horizon. Je n'ai trouvé que long-temps après, au midi et au levant de l'Europe, cette transparence de firmament à travers laquelle le regard semble pénétrer d'autres cieux. Le peuple y voyoit du miracle, et s'imaginoit qu'il y avoit, dans cette magnificence inaccoutumée du ciel et du soleil, un gage certain de la réconciliation de Dieu avec la France. Les supplices avoient cessé; l'instrument de la mort avoit disparu sous des tentures et des fleurs. Un bruit d'amnistie se répandoit de tous côtés, et si Robespierre avoit osé con-

firmer cette espérance, toutes les difficultés s'aplanissoient devant lui. Mais il s'enivra de la joie publique, et trop confiant dans cette faveur mobile, dont aucun homme ne fut investi au même degré, il remit peut-être à d'autres jours un projet dont l'exécution ne paroissoit plus lui offrir aucun obstacle.

Il avoit pourtant fait tous les frais de sa tentative, et la foule comprenoit, sans s'étonner, qu'elle alloit avoir un maître. C'étoit partout un sentiment d'ordre qui faisoit sentir à tout le monde le besoin de la sécurité, et sans doute celui d'un pouvoir modéré qui maintient la société avec sagesse dans des bornes légales. Il n'y avoit pas une seule croisée de la ville qui ne fût pavoisée de son drapeau, pas un seul batelet de la rivière qui ne voguât sous des banderoles. La plus petite maison portoit sa décoration

de draperies ou de guirlandes ; la plus petite rue étoit semée de fleurs, et, dans l'ivresse générale, les cris de haine et de mort s'étoient évanouis comme la dernière rumeur d'une tempête à l'aspect d'une matinée pacifique. On se rapprochoit sans se connoître, on s'embrassoit sans se nommer ; les banquets publics, servis dans les rues, réunissoient le riche au pauvre, l'aristocrate au jacobin, et cette cohue énorme fut sans confusion, sans dispute, sans accident. Le repos étoit une nécessité si universelle ! Les uns avoient si grande hâte de jouir sans trouble de ce qu'ils avoient acquis ; les autres étoient si fatigués de douleurs et si altérés de consolations, le peuple si las d'émotions qui ne sont pas faites pour sa simple et saine intelligence ! — Enfin le cortége arriva. C'étoit la première fois qu'on voyoit les membres de la Convention astreints à un costume uniforme, et cette particularité,

propre à la monarchie et aux gouvernements aristocratiques, pouvoit passer pour une espèce de révélation. Léonard Bourdon avoit presque de la tournure, et Armonville lui-même ne manquoit pas d'une sorte de dignité. L'habit de cérémonie des conventionnels faisant la Fête-Dieu par l'ordre de Robespierre, étoit bleu-barbeau, noué de la ceinture tricolore. Leurs sabres, leurs chapeaux, leurs rubans, leurs panaches, la majesté affectée de leur marche processionnelle, ce mélange d'hiérophantisme et de patriciat sauvages, ces cris d'un peuple émerveillé, à qui l'on vient de rendre Dieu par décret, il faut avoir vu tout cela pour le croire, et pour comprendre que tout cela étoit très-beau. Chaque député tenoit un bouquet de fleurs. Robespierre portoit seul un habit bleu foncé. Il avoit un bouquet sur le cœur et un bouquet énorme à la main. Il lui étoit trop difficile de donner à sa morne physionomie

l'expression du sourire, qui n'a peut-être jamais effleuré ses lèvres; mais je me souviens qu'il tenoit levés avec fierté sa tête blême et son front lisse, et que son œil, ordinairement voilé, exprimoit quelque tendresse et quelque enthousiasme. Ce sont ces qualités qu'on lui conteste, même comme orateur, et dont j'ai dit qu'il restoit des traces dans ses discours, surtout depuis l'époque dont je parle, et où il avoit nécessairement compris la nécessité de rattacher la France révolutionnaire à la société européenne. Celui du 20 prairial est si connu, qu'il seroit superflu d'en rapporter quelques fragments. C'est le seul qu'on ait jamais cité; mais il y a de beaux mouvements dans les autres, des sentiments qui n'avoient jamais été rendus avec cet air d'énergie et de nouveauté, et dont le développement ne manque pas, je pense, de ce mérite du style que notre délicatesse françoise fait passer

avant toutes les autres puissances de la parole.

Voyez, par exemple, ce discours du 7 prairial, où il convoque la France aux pieds de l'Éternel auteur des choses, et où il supplie la République de rappeler parmi les mortels la liberté et la justice EXILÉES. Il comprend cependant qu'il reste une ressource aux ennemis de la vérité, l'*assassinat!* Et voilà ce mot qui se prolonge comme un refrain solennel à travers de magnifiques périodes à la manière d'Isnard et de Vergniaud : « Hé bien! ajoute-t-il, si vous voulez étouffer » les factions, elles vous assassineront! J'en » conviens; et nous n'avons pas fait entrer » dans nos calculs l'avantage de vivre lon- » guement. Ce n'est point pour vieillir que » l'on déclare la guerre à tous les tyrans, » et, ce qui est bien plus dangereux encore, » à tous les crimes. Quel homme sur la terre

» a jamais défendu impunément les droits
» de l'humanité?... Je trouve, au reste, pour
» mon compte, que la situation où les en-
» nemis de la République m'ont placé, n'est
» pas sans avantage; plus la vie des dé-
» fenseurs de la liberté est incertaine et
» précaire, plus ils sont indépendans de la
» méchanceté des hommes. Entouré de leurs
» complots et de leurs assassins, je vis d'a-
» vance dans le nouvel ordre de choses où
» ils veulent m'envoyer; je ne tiens plus à
» mon existence passagère que par l'amour
» de la patrie et par la soif de la justice.
» Plus ils sont empressés de terminer ma
» carrière ici-bas, plus je sens le besoin de
» la remplir d'actions utiles au bonheur de
» mes semblables, et de laisser au moins
» au genre humain un testament dont la
» lecture fera pâlir les tyrans. » Il faut avouer
que nous aurions peu d'objections contre
une pareille éloquence, si elle étoit scellée

du timbre de l'antiquité, et honorée de l'approbation banale des rhéteurs. Ce que j'y remarque surtout, c'est ce sentiment de courageuse tristesse et de prévision tragique qui me paroît l'expression tout entière de l'époque, et dont je trouve cependant peu d'autres exemples dans les orateurs révolutionnaires.

Les esprits absolus qui ne veulent rien accorder à Robespierre ont été obligés de recourir à la supposition commune et commode d'un *faiseur* obligeant qui fournissoit à ses travaux oratoires, et sans doute à ses improvisations, le fruit de quelques veilles éloquentes dont il n'a jamais trahi le secret. Robespierre avoit pour secrétaire, à l'époque de sa mort, un jeune homme nommé Duplay, fils de son hôte le menuisier, et dont on prétend qu'il avoit secrètement épousé la sœur. On l'appeloit Duplay le boiteux,

parce qu'il avoit été grièvement blessé à Valmy, dans une des premières journées militaires de la révolution. C'étoit un de ces esprits jeunes et fervents, en qui la fermentation des idées nouvelles avoit hâté le développement de quelques facultés que toute autre époque auroit laissées stériles et méconnues; mais rien n'a prouvé dans le reste de sa vie, et il a survécu de beaucoup à Robespierre, que la nature l'eût doué à un degré remarquable du talent de parler et d'écrire (1). C'est d'ailleurs sur des lambeaux écrits en entier de la main de Robespierre,

(1) J'ai fait quelque part une mention moins avantageuse de Duplay, mais on m'a démontré que j'étois trompé par une confusion de noms, et rien ne me coûte moins que de me rétracter, quand je me trompe. C'est, au reste, sur des événements dont tous mes contemporains sont, autant que moi, les témoins et les juges, la seule inexactitude de faits qui m'ait été reprochée.

et qui avoient toute la soudaineté, tout l'abandon, tout le désordre même d'une composition hâtive, qu'a été imprimé le fameux discours du 8 thermidor, qui précéda la catastrophe de moins de vingt-quatre heures, et ce discours est certainement ce que Robespierre a laissé de plus remarquable. Il est surtout vraiment monumental, vraiment digne de l'histoire, en ce point qu'il révèle, d'une manière éclatante, les projets d'amnistie et les théories libérales et humaines qui devoient faire la base du gouvernement à venir, sous l'influence modératrice de Robespierre, si la terreur n'avoit triomphé le 9 thermidor, et qui triomphèrent à leur tour, malgré ce sanglant coup d'État, parce que la nation, fatiguée d'oppression et de massacres, ne comprenoit plus de coup d'État qui ne dût être le signal de son affranchissement.

« Je ne connois que deux partis, » dit

Robespierre, et il n'est pas inutile de rappeler aux lecteurs prévenus que c'est lui qui parle ainsi; « je ne connois que deux » partis, celui des bons et celui des mauvais » citoyens..... Le cœur flétri par l'expérience » de tant de trahisons, je crois à la néces- » sité d'appeler la probité et tous les senti- » ments généreux au secours de la Répu- » blique. Je sens que partout où se rencontre » un homme de bien, en quelque lieu qu'il » soit assis, il faut lui tendre la main, et le » serrer contre son cœur. Je crois à des cir- » constances fatales qui n'ont rien de com- » mun avec les desseins criminels; je crois » à la détestable influence de l'intrigue, et » surtout à la puissance sinistre de la ca- » lomnie..... Ce sont les méchants seulement » qu'il faut punir des crimes et des malheurs » du monde..... Ceux qui nous font la guerre » ne sont-ils pas les apôtres de l'athéisme et » de l'immoralité?..... Que m'importe qu'ils

» poursuivent l'aristocratie, s'ils assassinent
» la vertu? »

Je continue à copier, et je m'y crois autorisé; le dernier discours de Robespierre est devenu si rare, qu'il peut passer pour inédit. « On veut, s'écrie-t-il, m'arracher la
» vie avec le droit de défendre le peuple!
» Oh! je leur abandonnerai ma vie sans
» regret. J'ai l'expérience du passé, je vois
» l'avenir! Quel ami de la patrie peut sur-
» vivre au moment où il n'est plus permis
» de la servir et de défendre l'innocence
» opprimée?..... Comment supporter le sup-
» plice de voir cette horrible succession de
» traîtres, plus ou moins habiles à cacher
» leurs âmes hideuses sous le voile de la
» vertu ou sous celui de l'amitié, et qui
» laisseront à la postérité l'embarras de dé-
» cider lequel des persécuteurs de mon pays
» fut le plus lâche et le plus atroce?..... En

» voyant la multitude des crimes que le » torrent de la révolution a roulés pêle-mêle » avec les vertus civiques, j'ai craint quel- » quefois, je l'avoue, d'être souillé aux yeux » de l'avenir par le voisinage impur de tant » de pervers, et je m'applaudis de voir la » fureur des Verrès et des Catilina de mon » pays tracer une profonde ligne de démar- » cation entre eux et les gens de bien. J'ai » vu dans toutes les histoires les défenseurs » de la liberté accablés par la calomnie, » égorgés par les factions; mais leurs op- » presseurs sont morts aussi. Les bons et » les méchants disparoissent de la terre, mais » à des conditions différentes..... Non, Chau- » mette, non, la mort n'est pas un sommeil » éternel. La mort est le commencement de » l'immortalité. »

Les probabilités de la haute fortune politique de Robespierre étoient changées. Il

dèvoit se défendre, le 8 thermidor, de ce plan, vrai ou faux, de dictature réparatrice qu'il auroit trouvé, six semaines auparavant, trop facile à exécuter. Sa réponse à cette accusation est un de ces modèles d'ironie spirituelle dont on citeroit à peine l'équivalent dans les meilleurs discours de Mirabeau. Il n'y a rien nulle part de plus ingénieux, de plus fin et de plus noble à la fois. « Quel terrible usage les ennemis de » la République ont fait, dit-il, du seul nom » d'une magistrature romaine! Et si leur » érudition nous est si fatale, que n'avons- » nous pas à redouter de leurs intrigues et » de leurs trésors! Je ne parle pas de leurs » armées. Mais qu'il me soit permis de ren- » voyer au duc d'Yorck et à ses écrivains » royaux les patentes de cette dignité ridi- » cule qu'ils m'ont expédiées les premiers. » Il y a trop d'insolence à des rois qui ne » sont pas sûrs de conserver leurs couronnes,

» de s'arroger le droit d'en distribuer si lar-
» gement. » Ce trait sublime : *Je ne parle pas de leurs armées*, est de la hauteur de Nicomède et de Corneille.

Le chant du cygne de Robespierre, ce long codicile *in articulo mortis*, ne manque pas, comme on voit, de beautés de style et de beautés de sentiment ; mais il est vague et mal ordonné, ce qui ne prouve rien à la vérité contre la logique de l'orateur, car on s'aperçoit qu'il a été composé d'un jet, et qu'il n'a pu être revu. C'est un plaidoyer improvisé en face de l'échafaud, et qui n'offre, au total, que la paraphrase diffuse, mais éloquente, d'une seule pensée. « Eh
» quoi!..... je n'aurois passé sur la terre que
» pour y laisser le nom d'un tyran!..... un
» tyran!..... Si je l'étois, ils ramperoient à
» mes pieds, je les gorgerois d'or, je leur
» assurerois le droit de commettre tous les

» crimes, et ils seroient reconnaissants!.....
» Qui suis-je, moi que l'on accuse? un es-
» clave de la liberté, un martyr vivant de
» la République, la victime encore plus que
» le fléau du crime..... Otez-moi ma con-
» science..... je suis le plus malheureux de
» tous les hommes. »

Ces citations sont choisies dans les meilleures pages de Robespierre. Elles donnent sa mesure la plus large comme personnage politique et comme écrivain. Aussi la seule induction que je prétende en tirer, je le répète, c'est que Robespierre n'étoit pas tout-à-fait si nul qu'on l'a fait au gré des thermidoriens, et que la tribune a souvent retenti depuis d'accents moins imposants et de périodes moins sonores. Mais, encore une fois, il n'a jamais figuré qu'au second rang parmi les orateurs de la Montagne. Jusqu'au mois d'avril 1794, il y fut dominé de très-haut

par l'ascendant de Danton, l'homme à la voix stentorée, aux improvisations jaculatoires, aux idées abruptes, aux images fortement colorées, espèce de tribun voluptueux, dans lequel il y avoit l'étoffe d'Aristippe et de Démosthènes. Depuis la mise en accusation de Danton, la première place appartient à Saint-Just, écolier aventureux, qui étoit sorti tout formé du moule d'une révolution; type unique chez les modernes du Spartiate de Lycurgue et du légiste de Dracon; âme stoïque et inflexible que la nature n'avoit peut-être pas fait cruelle, mais qui ne répugnoit pas à la rigueur et même à la cruauté, quand il s'agissoit d'attester son impassibilité par quelque résolution féroce; l'homme le plus puissamment organisé de cette partie de l'assemblée, et qui, séide fidèle et sincère de Robespierre, dont l'intègre et incorruptible austérité

l'avoit soumis, s'exerçoit dans une carrière plus forte à la vocation de Mahomet.

Pour ne plus revenir sur cette question, dont je ne me dissimule pas l'étrangeté; pour me justifier de cette justification tout-à-fait relative d'un homme qu'on ne peut défendre de tout sans démence; pour en finir avec la polémique excitée par cette hypothèse que j'ai hasardée le premier, et qui ne pouvoit pas, à la vérité, être admise sans contestation, il suffit de reporter l'attention du lecteur sur la statistique et la physionomie morale de la Convention au 9 thermidor. Si la tyrannie méthodique, si la terreur organisée en système avoient un siége quelque part, c'étoit dans ces comités de gouvernement, depuis long-temps déjà désertés par Robespierre. L'attaque partit du sommet de la Montagne, et des hommes les plus aveuglément dévoués aux excès furieux de la démocratie en délire : de Billaud-Va-

rennes, le lion des jacobins; du farouche Collot d'Herbois, le plus cruel de leurs proconsuls; d'Amar, de Vadier, de Voulland, de Legendre, de Fréron, ligue de furieux ou de malades, qui sauva la patrie sans le vouloir, et dont le seul but étoit d'exploiter la révolution au profit de la dévastation et de la mort. Tels étoient les chefs de cet exécrable parti des thermidoriens, qui n'arrachoit la France à Robespierre que pour la donner au bourreau, et qui, trompé dans ses sanguinaires espérances, a fini par la jeter à la tête d'un officier téméraire; de cette faction à jamais odieuse devant l'histoire, qui a tué la République au cœur dans la personne de ses derniers défenseurs, pour se saisir sans partage du droit de décimer le peuple, et qui n'a pas même eu la force de profiter de ses crimes. Robespierre la connoissoit si bien, qu'il dédaigna de lui adresser la parole, et que, se tournant vers

une autre partie de l'assemblée, pure, mais mobile et méticuleuse, qui renfermoit beaucoup de vertus privées et peu de forces politiques, il implora de cette majorité flottante l'appui des honnêtes gens. Elle ne répondit pas. Brutus, plus expert que Robespierre dans la science des révolutions, ne seroit point tombé dans cette erreur. Il n'attendit rien de la vertu aux champs de Philippes; il la nia, et livra son cœur au poignard amical de Straton. L'histoire montre partout quelle espèce de secours il y a lieu d'attendre des honnêtes gens dans les circonstances extrêmes comme celle-ci, où il ne s'agissoit de rien moins que du triomphe de la tyrannie des comités sur la cause de l'humanité et de la justice. Un chef de parti qui n'a plus de ressources que dans le dévouement et l'énergie de ce qu'on appelle les honnêtes gens, doit s'envelopper de son manteau et se brûler la cervelle.

Digitized by Google

Les Emigrés

EN 1799.

Il faut vous dire que depuis la chute des assignats, le Directoire avoit senti plus d'une fois la nécessité de mettre une grande masse de métaux en circulation. Comme il touchoit à sa fin, et que les vieilles gens croient tout ce qu'on leur dit, le Directoire qui s'étoit laissé dire que la France étoit extraordinairement riche en mines d'argent, dépêcha sur toutes les anciennes mines du pays des escouades d'explorateurs grasse-

ment payés, et qui, bon gré malgré, n'ont jamais envoyé une obole à la Monnoie. Je me trouvai colloqué dans l'expédition des Vosges, où l'on cherche de l'argent de temps immémorial, et dont les *ballons*, coupés de routes splendides, attestent d'immenses et inutiles travaux.

Nous étions tous jeunes, tous gens de bonne humeur et d'espérance, tous amis de notre devoir et impatients de découvertes. Nos travaux furent zélés et consciencieux, et long-temps même ils ne furent pas sans espoir. Je me souviens qu'il n'y avoit pas un de nous qui, au premier coup de marteau, n'eût découvert un filon; mais ce filon ne menoit malheureusement à rien, et les moindres frais d'exploitation excédoient toujours d'un grand tiers les plus brillants résultats. C'étoit une succession d'extases et de désappointements pour lesquels je n'avois point alors de termes de comparaison.

Je me suis aperçu depuis que cela ressembloit à la vie comme deux gouttes d'eau.

Nous arrivâmes au terme des fausses ambitions, au découragement absolu. Il falloit alors épargner à l'État une dépense ridicule; mais cette défection désintéressée ne pouvoit s'appuyer que sur des calculs exprimés avec clarté. Je n'avois pas dix-huit ans, et toute ma science se réduisoit à quelques bribes de latin, et à la connoissance fort mal approfondie de quelques spécialités d'histoire naturelle, parmi lesquelles la minéralogie tenoit une toute petite place. Mes camarades, qui auroient distingué à la cassure, à l'odeur exhalée par friction, au contact de l'ongle, au happement de la langue, toutes les substances inorganiques alors reconnues en géologie, s'étoient aperçus de bonne heure de mon inaptitude; mais ils ne me contestoient pas

un assez joli mérite de rédaction que je rapportois fraîchement d'une école de rhétorique dirigée par le bon et judicieux Droz; et il est vrai que je traduisois lisiblement leurs pages un peu confuses, quand je parvenois à y comprendre quelque chose. Il fut donc convenu que je résiderois à poste fixe dans un lieu central où me parviendroient tous les documens, et d'où je ferois partir toutes les dépêches. Les employés se répartirent sur les mines; le chef se réfugia, comme c'est l'usage, dans les délices urbaines d'Epinal, et mon poste fut fixé à Giromagny, près du ballon de ce nom, dont les trésors, trop vite abandonnés peut-être, étoient le principal objet de nos investigations. Par un élan de dévouement tout particulier, qui me fut avantageusement pointé sur mes notes de service, je me reportai d'une grande lieue de rayon vers le centre, dans un village qu'on appelle le *Puy*, parce qu'il

est exactement à la base de la montagne ou du *Podium;* mais ce n'étoit ni cet avantage de position, ni cette heureuse rencontre d'étymologie qui m'avoient déterminé dans le choix de mon domicile; je le pense du moins aujourd'hui, car alors je savois à peine ce que c'étoit.

Vous tous, qui avez voyagé en tout pays, et qui n'avez pas vu la gorge romantique du *Puy*, il vous reste un voyage essentiel à faire, et ne craignez pas que j'anticipe sur les sensations délicieuses qu'il vous promet par une de ces descriptions postiches, qui, au bout du compte, ne peignent rien. En effet, je n'ai jamais senti plus profondément l'impossibilité de peindre. Quand vous serez arrivés de Giromagny au pied du ballon, à travers cette route étroite, et cependant moins opaque d'horizon que d'ombre et de fraîcheur, comme dit le poète latin, qui

aboutit toujours à cette coupole si pure, qu'on croiroit son hémisphère élégant émondé par le ciseau, ou, selon les aspects du soleil, bruni par le polisseur; quand vous aurez franchi ce dédale d'arbustes en fleurs, jetés au travers d'un lac de verdure fraîche, soyeuse, émaillée, égayée par un ruisseau dont les reflets d'argent rient en bondissant jusqu'à la hauteur de la pelouse qui le cherche... — Hélas! description, que me veux-tu? — Vous tous, disois-je, qui avez voyagé en tout pays, et qui n'avez pas vu la gorge romantique du *Puy*, quand vous serez arrivés de Giromagny au pied du ballon, vous conviendrez qu'il vous restoit à voir plus que vous n'aviez vu. Mais il auroit mieux valu y aller en 1799. Ce qui m'inspiroit pour le Puy, à moi, une prédilection si marquée, c'étoit l'impression toute récente d'une promenade que j'y avois faite quelques mois auparavant, dans la ferveur de

mes recherches entomologiques, à la poursuite de deux magnifiques insectes vosgiens, la *lamia edilis* et la *lamia Schaefferi*, et dont je n'avois rapporté qu'une amourette, mais une amourette qui avoit bien son prix, car c'étoit la première. Cette émotion ineffable d'un cœur adolescent a depuis influé sur ma vocation littéraire, et peut-être sur les autres. Elle m'a fourni les principaux détails de deux de mes *Nouvelles*, dont vous ne vous souciez guère, ni moi non plus. Jeune, je goûtois le plaisir le plus vif à ramener partout le roman de mon histoire; vieux, je m'amuse encore à retrouver dans mes souvenirs l'histoire de mon roman.

J'avois obtenu un logement au Puy chez l'honnête M. Christ, patriote ardent et sincère, qui figuroit depuis dix ans, selon les intermittences favorables à son opinion, dans les fonctions municipales les plus émi-

nentes de l'endroit, et qui y étoit rentré au grand déplaisir des aristocrates depuis le 18 fructidor. C'étoit un homme à vues droites, mais absolues, qui traçoit une idée politique comme un bœuf trace un sillon, et qui marchoit hardiment dans ses principes avec l'intrépidité du colin-maillard; à droite, à gauche, au milieu, n'importe, et le tout en conscience. J'en ai vu dix mille comme cela. Il avoit trois maisons au Puy, et il m'établit dans la maison la plus éloignée de celle où il habitoit, parce qu'il avoit autant de filles que de maisons, et que ses filles étoient très-jolies. Je le savois fort bien, et toutefois il n'y en avoit qu'une qui produisît sur moi ces agitations bouleversantes qu'on sent mieux à dix-huit ans qu'on ne peut les exprimer à quarante-cinq. Comme ce prestige opiniâtre et délicieux désordonnoit mes facultés d'une manière assez préjudiciable à mon service, j'aurois

eu lieu de m'applaudir d'être placé le plus loin possible du sujet habituel de mes distractions, si la pensée ne m'en avoit suivi partout.

Ma petite chambre au rez-de-chaussée, que je décrirai volontiers pour me dédommager de n'avoir pas décrit à mon aise le vallon élyséen du Puy, étoit un parallélogramme étroit, horizontal à la cour, et clos en devant de sa porte vitrée et de sa large croisée à petits carreaux à losanges, comme c'est l'usage en Alsace. Au-dessous de cette croisée régnoit une immense table de bois de frêne peinte au noir de fumée, sur laquelle j'étalois mes documens et mes copies. Le fond de ma loge étoit une alcôve à portes de bois bien fermantes, dont une des extrémités communiquoit en dedans avec une espèce de cabinet de toilette, et l'autre avec un prie-dieu. Si jamais on transporte ma chambre

sur la scène, dans une de ces compositions à la mode dont tout le monde peut devenir le héros à son tour, je supplie le décorateur de ne pas oublier que son intérieur étoit à demi tapissé d'un papier gris de perles, fort boursoufflé et fort poudreux, zébré de larges bandes bleu de roi, escortées de petites bandes bleues jumelles. On ne sauroit être assez ponctuel dans des matières de cette importance.

Je me levois ordinairement à six heures du matin (c'étoit à la fin de mai) pour mettre au net je ne sais combien de belles observations dont l'Institut ne se soucioit guère, et dont le Directoire ne se soucioit plus. A sept heures on m'envoyoit ma boîte de crême du ballon, tantôt par un domestique, tantôt par une des filles aînées du père Christ, et alors je travaillois jusqu'à midi; quelquefois par Thérèse, qui étoit la ca-

dette, et alors je ne travaillois plus. A midi je dînois chez le père Christ, et les femmes n'assistoient point à ce repas. Heureusement il étoit très-court. Je rentrois chez moi; je reprenois Saussure, et Bergmann, et Wallerius, et mes manuscrits, et je copiois, j'analysois, je compilois le reste du jour, non sans voir quelquefois étinceler sous ma plume des traits brillants comme un regard, et dont le jeu éblouissant étoit bien plus difficile à définir que les iris capricieux de mes métaux. Inutilement je les voulois chasser de la pensée et du geste; ils revenoient toujours, et glissoient toujours sur mon papier en sillons de feu. Cela m'arrivoit surtout quand Thérèse étoit venue le matin, et qu'elle avoit appuyé sa main sur mes livres, ou renversé en jouant ma poudre d'or dans mon encre. Si mon éducation philosophique n'avoit pas été faite, j'aurois cru que cette jeune fille étoit magicienne; mais je ne

croyois pas à la magie, et c'est tout ce que ma philosophie m'avoit fait apprendre ou tout ce qu'elle m'avoit fait oublier.

J'avois deux ans de moins que Thérèse. Elle étoit vive et cependant réfléchie. A travers sa mobilité même, on voyoit apparoitre quelque chose de sérieux et de puissant. Il y avoit en elle de quoi faire une femme ravissante et un homme résolu. Enfin, ce regard qui me fascinoit, manifestoit souvent d'ailleurs une pensée empreinte de tristesse et de fatalité, rapide, fugitive, inexplicable, et promptement éclaircie par un rayon de gaîté, mais qui ne pouvoit pas échapper aux miens, car je la regardois toujours. Moi, je n'étois qu'amoureux et timide; et la disproportion relative de notre âge, que la différence de sexe rendoit assez considérable, lui donnoit sur moi un étrange ascendant. Nous nous aimions beau-

coup, nous nous aimions sincèrement, mais elle avoit sur moi l'avantage de savoir comment, et je ne m'en doutois pas du tout. Aussi elle me tutoyoit sans façon, usage que les habitudes républicaines de la maison de son père, la simplicité des mœurs du pays, le souvenir surtout de m'avoir vu plus jeune, ou, si l'on veut, plus enfant, lui rendoit naturel et facile; et quand elle ne me tutoyoit pas, je pensois qu'elle étoit fâchée. Je la tutoyois de mon côté, mais plus rarement, et avec moins de confiance, parce qu'elle m'imposoit tellement quand elle étoit là, que sa présence si désirée, sa présence, qui le croiroit! m'en paroissoit quelquefois importune. Un matin qu'en jouant derrière ma chaise, et en laissant flotter à dessein sur mes yeux les longues boucles de ses cheveux d'un blond doré, elle avoit noué à plusieurs tours, entre ses doigts, un ru-

ban de velours noir passé autour de mon cou.....

« Qu'est-ce que cela, Monsieur? me dit-elle avec le ton de voix le plus sévère qu'elle eût jamais pris, « auriez-vous déjà, » jeune comme vous êtes, des souvenirs » d'amour? Est-ce un gage? est-ce un por- » trait?.....

— Non, lui répondis-je en tirant de mon sein une petite croix d'acier qui y étoit suspendue, c'est une croix bénie à la châsse » saint Claude, et que ma tante Éléonore, la » bénédictine, m'a donnée à mon départ, » en m'assurant qu'elle me préserveroit de » tout danger.

—De tout danger! reprit Thérèse en relevant sa tête et en la laissant retomber sur ses mains. « De tout danger!... et quel dan- » ger peux-tu craindre, toi, pauvre et doux

» jeune homme que personne n'aura jamais
» le courage de haïr? De tout danger! le
» crois-tu?... M'aimes-tu, Charles? m'aimes-
» tu? Donne-moi cette croix.

— Elle est à toi! m'écriai-je à ses ge-
» noux..., et, à compter d'aujourd'hui, quel
» danger ne puis-je pas braver! Elle est à
» toi, ma croix d'acier, comme moi, comme
» mon cœur, comme ma vie!... Prends ta
» croix de fiancée!... »

Thérèse comprit alors pour la première fois sans doute que je m'étois trompé sur les sentiments qu'il m'étoit possible d'attendre d'elle. Cette impression même dut suspendre quelque temps le cours de ses idées, car elle me fit attendre sa réponse, l'essaya, l'interrompit, et l'articula enfin d'une voix altérée :

« Votre fiancée! mon ami..... Comment

» pourrois-je l'être ? puisque je suis ma-
» riée..... »

Je n'ai pas besoin de dire que la foudre seroit tombée à mes côtés sans m'étonner, sans me consterner davantage. C'est une phrase jetée en moule, et si infaillible en pareille circonstance qu'il n'y a pas un lecteur qui ne la supplée lorsque l'écrivain l'oublie.

« Mariée ! depuis quand ?

— Depuis six mois.

— Secrètement ?

— Il le falloit.

— A l'insu de votre père ? »

En prononçant ces dernières paroles qui contenoient moins une question qu'un reproche, et qui me donnoient sur elle une autorité dont le triste besoin de venger

mon cœur me faisoit goûter amèrement l'avantage, je relevai mes yeux jusqu'à Thérèse qui étoit restée debout, et qui baissa les siens.

« Il le falloit », répéta-t-elle avec une émotion plus sérieuse, et qui avoit déjà changé d'objet. « Mon père est patriote, et mon » mari est émigré.

— » Emigré! et marié depuis six mois! » Mon Dieu! le malheureux est-il au moins » bien caché? Dites-moi qu'il n'a rien à » craindre!

— » Il est depuis six mois sous la protec- » tion du ciel, et depuis un moment sous » celle d'une croix d'acier que vous a don- » née votre tante, et qui a été bénite à la » châsse de saint Claude.

— Cette croix d'acier, en effet, Thé- » rèse!... Il faut bien que je compte sur sa

» puissance, puisque c'est du moment où
» elle a cessé de battre sur ma poitrine que
» tout mon bonheur a fini. Puisse-t-elle le
» préserver de ses ennemis, et les malheurs
» qui l'attendoient ne tomber que sur
» moi !... »

Je me connoissois à peine...; je sentois à peine la main de Thérèse qui pressoit ma main, ses larmes qui l'arrosoient abondamment. Quand je fus entièrement remis, elle étoit sortie.

Oh ! que j'aurois voulu n'être jamais venu au Puy ! que j'aurois voulu surtout n'y être jamais revenu !

Par bonheur notre mission tiroit à sa fin. Trois jours ne se passèrent pas que je ne reçusse l'ordre de mon départ, et j'étois si pressé de partir que rien ne me coûtoit pour en avancer le moment. J'avois pour mon

travail l'infatigable main, la main diurne, la main nocturne du poète, et la veille de ce jour alors aussi impatiemment attendu qu'il auroit été redouté quelques jours auparavant, deux heures après minuit me surprenoient à ma besogne, quand un cri aigu se fit entendre à ma porte, qui retentit au même instant sous deux ou trois coups brusquement répétés. Je l'ouvris, et je vis Thérèse éperdue se précipiter dans ma chambre les cheveux épars, les traits renversés, les pieds nus, le corps à demi vêtu d'un manteau en désordre. Tout ce que je pus remarquer c'est que c'étoit celui d'un homme. Mon alcôve étoit ouverte; elle s'y précipita, et en retira la porte sur elle en me criant : « Sauvez-moi ! » — Un frisson me saisit, me glaça tous les membres. Je ne comprenois ni le danger de Thérèse, ni ma position avec elle au milieu de cette nuit de terreur dont un orage affreux

augmentoit encore les épouvantes. La grêle bondissoit sur mes vitres ou s'assourdissoit sur leurs plombs; la foudre grondoit avec un bruit capable de réveiller les morts; des éclairs si multipliés qu'on en distinguoit à peine les intervalles jetoient sur tous les objets extérieurs une espèce de transparent enflammé. Ma première pensée fut que la maison du père Christ venoit d'être incendiée par le tonnerre. Tout cela dura si peu que je n'eus pas le temps de former une autre conjecture. Ma porte se rouvrit. Cette fois-là je n'en avois pas tourné la clef. C'étoient six hommes armés de fourches et de vieilles lames de sabres, qui m'entourèrent presque avant que je les eusse aperçus. — « Où est le feu? m'écriai-je. — Où est » l'émigré? » répliquèrent-ils. Je devinai.

Le chef de ces perquisiteurs intrépides m'étoit, de fortune, fort particulièrement

connu. C'étoit un ancien militaire nommé Jean Leblanc, qui cumuloit depuis quelques années les importantes fonctions de garde de nuit, de crieur public, de sergent de la garde nationale, et qui y réunissoit l'avantage d'être le maître Jacques du père Christ et le factotum de la mairie. Comme les honneurs appellent les honneurs, il m'avoit servi de piqueur ou de surveillant des pionniers dans le petit nombre d'opérations locales que je m'étois réservé, et j'exerçois sur lui cette espèce d'ascendant que le peuple accorde volontiers à un certain vernis d'instruction qui n'est pas trop gâté par une sotte suffisance.

« Que diable viens-tu me conter d'émi-
» grés, lui dis-je, et où les cherches-tu ? Il
» faut, pour oser te permettre chez moi une
» pareille algarade à cette heure de la nuit,
» et pour courir les rues par l'abominable

» temps qu'il fait, que tu aies au moins tri-
» plé ton énorme ration de kirsch de Fau-
» cogney. Laisse-moi travailler, au nom de
» Dieu, car je n'ai pas de temps à perdre
» avec des fous. »

—Je ne suis ni fou, ni ivre, mon officier, répondit Jean Leblanc, en secouant la tête; « un émigré étoit caché dans une maison
» voisine, c'est de notoriété publique. Nous
» l'avons débusqué il n'y a pas dix minutes,
» et mes camarades n'ont perdu sa trace
» qu'à quelques pas de votre porte. »

— As-tu réfléchi, repris-je en appuyant fortement ma main sur son épaule, « que le
» même chemin conduit à la tienne, et que le
» lit de Suzanne Leblanc, l'aimable et hono-
» rée femme d'un homme de ta connoissance,
» qui ne rentre jamais chez lui qu'au lever
» du soleil, est un asile plus sûr pour un
» émigré qui se cache que le cabinet d'un

» commissaire extraordinaire du Directoire
» exécutif? »

A ces mots, toute la bande partit d'un bruyant éclat de rire, Jean Leblanc excepté.

« D'ailleurs, continua-t-il d'un ton un peu boudeur, mais en évitant de me répondre directement, et comme s'il ne m'avoit pas entendu; « d'ailleurs ces lumières que je
» n'ai jamais remarquées chez vous à une
» heure aussi indue prouvent assez qu'il
» s'y passe quelque chose, et que nous n'y
» sommes pas venus sans raison.

— Elles prouvent, ami Jean Leblanc,
» que vous raisonnez comme un étourdi.
» Quand on veut cacher quelqu'un chez soi,
» on n'allume pas ses chandelles; on les
» éteint. »

Ici les éclats de rire redoublèrent, et je

me crus délivré. L'escouade inquisitoriale avoit déjà passé la porte, quand un de mes braves s'avisa de dire : « Pourquoi n'avons-» nous pas visité l'alcôve? » Ils rentrèrent. « L'alcôve! l'alcôve! cria Jean Leblanc.

—» Quoique vous manquiez assez insolem-» ment aux règles de la subordination, Jean » Leblanc, et surtout aux lois du pays, qui » vous défendent d'entrer de nuit dans mon » domicile, pour que je me croie autorisé » à vous brûler la cervelle (en ce moment, je me saisis de mes deux pistolets), » je » veux bien vous donner satisfaction pour » mon alcôve. Il y a quelqu'un dans mon » lit. — Ah! ah! s'écria la troupe, nous y » voilà! »

Je m'appuyai contre l'alcôve, mes pistolets tournés sur les assaillans. — « Il y a » quelqu'un dans mon lit; il y a une femme, » dont le nom et la vue sont interdits à qui-

» conque de vous n'est pas pressé de mou-
» rir à l'heure même. Cependant, pour
» complaire, de tout mon pouvoir, à l'ar-
» deur patriotique de Jean Leblanc, je lui
» permets d'entrer ici avec moi, et de re-
» connoître aux cheveux et à la main le
» sexe du prétendu émigré que je dérobe à
» vos poursuites. Si quelqu'un ose l'y sui-
» vre, je le tue. — Il n'en faut pas davan-
» tage, reprit Jean Leblanc intimidé, qui
ne désiroit guère moins que moi de voir
son expédition mise à fin. — Citoyens,
» restez en dehors.

— » Couvre-toi de ton fichu et de tes
» cheveux, dis-je en ouvrant l'alcôve, et
» montre ton bras nu à ce héros... Regarde,
»Jean Leblanc! est-ce là un émigré?

— » Bonté du ciel! reprit-il en riant à son
» tour à gorge déployée, plût à Dieu qu'ils
» fussent tous comme celui-ci, les damnés

» d'aristocrates et de chouans ! la paix seroit
» bientôt faite, au moins de mon côté. Mais
» n'êtes-vous pas, mon officier, un fier hy-
» pocrite, à votre âge, de débaucher ainsi
» la fleur de nos belles, sans avoir l'air d'y
» toucher? On ne m'y tromperoit mordieu
» pas, continua-t-il à mon oreille. C'est cette
» pauvre Jeannette du chemin des Paluds
» que vous avez endoctrinée de vos fines
» paroles et de vos tons sournois. Je donne-
» rois ma tête à couper que c'est Jeannette
» la blonde, car il n'y a pas à dix lieues au-
» tour du Puy, femme qui ait le bras si dé-
» licat et d'aussi beaux cheveux, si ce n'est
» mademoiselle Christ!...» A cette réticence, dont la témérité l'épouvantoit lui-même, il se mordit le doigt.

« Paix, Jean Leblanc! gardez pour vous
» vos impertinentes conjectures, et allez
» vous assurer, si vous m'en croyez, que

» l'alcôve de Suzanne ne vous réserve pas » quelque découverte plus importante! »

Je pensai qu'il m'étoit enfin permis de respirer. Ils étoient décidément partis, je mis les verroux. Tout pénible cependant que m'eût paru le cruel embarras auquel je venois d'échapper, je ne sais si le premier moment qui le suivoit ne me parut pas plus intolérable encore. On conviendra qu'il y avoit dans ce concours de circonstances qui donnoit mon lit pour seul refuge à Thérèse, à deux heures d'une nuit si chargée d'émotions et de terreurs de tout genre que chaque minute sembloit nous isoler davantage du reste du monde, plus de sujets de trouble et de saisissement qu'il n'en falloit pour renverser la tête d'un amoureux de dix-huit ans. Mon sein palpitoit avec une telle violence, que je doute qu'il me fût possible, aujourd'hui même où les impressions de cet âge passionné disparoissent,

de plus en plus, effacées par le temps, d'en exprimer les agitations avec une emphase moins lyrique et par une hyperbole moins extravagante que je ne le fis une année après dans le petit roman des *Proscrits*. « Il y avoit une tempête dans mon cœur » comme dans la nature. » Je succombai enfin à cette lutte de pensées violentes mais confuses, à travers lesquelles je ne discernois la possibilité d'aucune résolution fixe, et je m'accoudai sur ma table avec une sorte de stupeur [illegible]rne et muette, où je cherchai à perdr[illegible]squ'à la faculté de réfléchir; je ne peux pas dire combien de temps cela dura. Tout à coup mon alcôve s'entr'ouvrit, j'entendis des pas qui se dirigeoient vers moi; je sentis les doigts de Thérèse qui se glissoient entre mes mains et mon front. Je me détournai un peu, et je la vis, vêtue de quelques-uns de mes habits, coiffée de ma toque polonoise, qui

ne paroissoit pas trop large pour sa tête, parce qu'elle y avoit rassemblé sa longue et épaisse chevelure, et plus piquante encore que d'ordinaire sous cet accoutrement improvisé: « Ne penses-tu pas, me dit-elle, de ce ton d'aisance et d'abandon que les femmes seules savent prendre dans les moments décisifs, « ne penses-tu pas que j'ai des airs » de Théophile?.. » Théophile, dont elle me parloit, étoit un bon petit jeune homme d'Orléans, que d'excellentes études en minéralogie m'avoient fait donner pour collègue dans notre scientifique expédition, et que je venois de faire partir pour Béfort, où il devoit prendre la voiture. — « Cela est » frappant, lui répondis-je en souriant, parce que son intention m'avoit saisi d'abord, « et vous pouvez rentrer sans danger, » avec ce déguisement, dans la maison de » votre père. Mais l'infortuné contre lequel » je changerois si volontiers mon sort est-il

» aussi à l'abri de tout danger? — Je le
» crois, reprit-elle; je ne me suis évadée
» qu'après m'être bien assurée de son dé-
» part; il a de bonnes armes, un cheval
» prêt au chalet où je vous ai vu pour
» la première fois l'année dernière, et
» votre croix d'acier passée au cou. —
» Dieu soit loué! m'écriai-je, il faut espérer
» que cet heureux ouragan le protégera;
» mais il y a encore loin d'ici au pont d'Hu-
» ningue, et je vous avoue que je me con-
» fie un peu plus, pour le salut de votre
» mari, à son cheval et à ses armes qu'à
» la châsse de saint Claude et à ma croix
» d'acier.... »

Après m'être assuré de l'extérieur, je la reconduisis; je rentrai plus tranquille. Je dormis.

Jean Leblanc vint me réveiller à sept heures, pour me prier, d'un air moitié

humble et moitié rusé, de vouloir bien attester le beau fait d'armes qu'il avoit si glorieusement accompli la nuit précédente, et dont personne, en effet, ne pouvoit rendre plus pertinemment témoignage que moi-même. Je compris fort bien, à la gauche subtilité de ses expressions, qu'il prétendoit me faire acheter sa discrétion à ce prix, et quoique la réputation de Jeannette la blonde eût déjà subi assez d'échecs dans le village pour ne pas mériter des ménagements bien scrupuleux, je fus enchanté de la sauver à si bon marché. Je me souviens même que je pris plaisir à faire de mon certificat une de ces magnifiques amplifications historiques, dont le secret commençoit à se perdre depuis les *carmagnoles* de Barrère, et ne s'est retrouvé dès lors que dans les bulletins. Si Jean Leblanc a plus tard obtenu quelque décoration honorifique pour ses prouesses, et je

n'en serois pas trop surpris, à la manière dont on les donne le plus souvent, ce persifflage aura sans doute admirablement figuré dans son dossier.

Pendant que j'écrivois, mes amis avoient réuni autour de moi leur petite caravane, et se disposoient gaiement à gagner pays, avec leurs ustensiles de minéralogistes, leurs boîtes de fer-blanc pour herboriser, et leurs filets à papillon. Ma chambre étoit pleine de monde quand Thérèse y entra : « Voilà, dit-elle en jetant sur ma table un petit paquet proprement enveloppé d'un linge blanc, « quelques effets que M. Théo-» phile avoit oubliés chez mon père. Nous, continua-t-elle avec un regard significatif, » nous n'oublions jamais rien! — Et moins » Théophile que personne, interrompit un de mes camarades. « Je parie que l'étourdi » a mieux oublié que cela chez la belle

» Thérèse, et qu'il y a laissé aussi son cœur, » car il ne parloit d'elle qu'avec l'enthou- » siasme d'un amant! — Un amant! s'é- cria Thérèse en riant, « un amant! Oh! mon » amant est bien loin, s'il court toujours. »

Ces paroles, si heureusement appropriées à la circonstance, et dont le tour populaire déguisoit une communication si essentielle et si difficile, soulagèrent mon cœur d'un poids immense. Je n'avois pas besoin d'en savoir davantage.

Huit jours après, je n'avois perdu de vue ni Thérèse, ni l'humiliant et doux penser du premier amour frustré dans ses illusions, mais les événements étoient de nature à me distraire pour quelque temps de mon chagrin. Le coup d'état de germinal venoit de changer encore une fois l'aspect de la France. Les sociétés populaires se réorganisoient sous le nom de *cercles constitution-*

nels, et sous la présidence d'un *régulateur*, assisté d'un *notateur*. La redoutable loi des otages, interprétée comme on interprète ordinairement les lois redoutables, c'est-à-dire de manière à consterner toutes les classes de la société, quoique, dans la pensée du législateur, elle n'en menaçât qu'une, alloit être mise en vigueur. La terreur se réveilloit, non pas comme le lion de Billaud-Varennes, ce seroit lui faire trop d'honneur, mais comme le tigre dont parloit Vergniaud; les partisans de l'ordre tenoient bon, mais les autres étoient les maîtres. Je tombai à Besançon au milieu d'une bagarre, et j'y fus pris. Je n'étois pas chanceux dans les passions de ma jeunesse. La liberté me traita comme l'amour; et bien que je ne puisse pas dire, même aujourd'hui, ce dont je fus accusé alors, je ne dus la vie, dans le partage des voix, qu'à l'humanité d'un juré, dont la rigueur m'auroit épargné bien des misères.

Ce n'étoit guère le temps de me souvenir du *Puy*, de sa vallée enchantée, de ses ruisseaux, et de ses nymphes!

Il faut convenir que je gagnai quelque chose à cette escapade où j'avois joué si gros jeu sans savoir pourquoi. Il n'y a rien qui attendrisse l'âme et qui la dispose à la tolérance comme le malheur; mais cette disposition s'accroît dans une proportion incroyable en face de cette cruelle légalité des passions politiques où les peines sont si peu en proportion avec les délits. En temps de révolution, et quel que soit le parti qui domine, si vous cherchez gens d'esprit et de cœur, exaltation sincère, sensibilité sympathique et bonne conversation, faites-vous ouvrir les prisons d'état. Depuis quarante ans on y a vu passer tout ce qu'il y a de généreux en France, et je doute qu'on eût beaucoup perdu si on avoit constitué un

patriciat national sur écrous au lieu de le constituer sur brevets et sur parchemins. Disons mieux; les excellens citoyens qui réclament l'abolition de la peine de mort en matière d'opinion, (et plût à Dieu que cet effroyable vestige des sacrifices barbares de nos aïeux disparût de notre législation pour tous les crimes, ce seroit un grand crime de moins!) ceux-là, dis-je, ne sont pas seulement de vrais philanthropes dignes de la reconnoissance du monde, ce sont encore des philosophes très-judicieux et des politiques très-profonds. Il n'y a rien qui sollicite le dévouement comme le cri du sang. Tout homme grandit quand il a devant lui la guillotine et le panier. J'ai vu telle des innombrables victimes de nos discordes et de nos réactions qui ne s'est jamais détournée de sa ligne, parce que l'échafaud étoit au bout, et qui auroit rebroussé chemin dès le troisième pas s'il s'étoit agi de

l'admonition d'un commissaire de police ou de l'amende d'un écu. Ce qui nous flattoit, nous, ce qui nous entraînoit irrésistiblement, et je le sais bien, c'étoit la possibilité, c'étoit l'espoir de mourir, c'étoit l'émotion du peuple qui nous regarderoit aller, l'idée vague que nous laisserions dans un cœur de femme le souvenir d'enthousiasme ou du moins d'attendrissement que nous garderoit un parti. La représentation de la mort, pour une cause que l'on s'est accoutumé à croire bonne, en fait oublier le dénouement; et puis, quand on a la vanité de son temps ou celle d'un caractère jaloux de célébrité, qu'importe quelle main vous jettera sous les yeux de l'histoire, fût-ce la main du bourreau! Aussi, voyez comme ils meurent, et tuez-les encore, si vous l'osez; les royalistes, les républicains, les impériaux, les *carbonari*, les proscrits de toutes couleurs! Ils font envie à leurs juges.

La réaction de germinal ne s'exerçoit que sur les émigrés et sur une génération d'enfants qui ne vouloit point de la terreur, par tradition, ou par raisonnement, ou par instinct. Les émigrés prisonniers furent donc, du premier abord, nos amis naturels; et l'acte d'absolution qui nous rendit à nos parents ne relâcha point cette intimité contractée sous le poids d'une infortune solidaire. Nous continuâmes à les visiter et à les servir de toutes nos forces, quelquefois avec succès. Il n'y avoit rien de plus facile en ce temps-là que d'obtenir des certificats de domicile pour le premier venu dans les villages de nos montagnes, où tout le monde étoit essentiellement aristocrate, parce que les agents insensés de la démocratie avoient révolté contre leurs principes la classe du peuple la plus intéressée à les adopter, en violentant la conscience religieuse et en persécutant la pensée. On auroit à peine trouvé

un bon chrétien sous le chaume, qui ne faussât très-volontiers le texte exprès des *commandements*, en prenant le nom de Dieu en vain pour racheter la tête d'un proscrit, et si c'est là un crime devant le Seigneur, aux yeux des casuistes, je ne saurois penser que c'en soit un aux yeux de l'humanité. Les conseils de guerre, qui jugeoient sans appel en matière d'émigration, et qui se composoient d'honorables soldats fort prévenus contre ces cruautés injustes et inutiles, ne demandoient ordinairement pas mieux que de trouver un prétexte pour absoudre, et c'étoit plaisir de les voir renvoyer chaque jour d'accusation un marquis assez maladroitement déguisé sous le masque d'un paysan. Je me souviens à ce sujet d'une anecdote qui donnera quelque idée de cette immense laxité d'indulgence, heureuse compensation de la férocité des lois. Nous avions un compagnon de périculeuses aventures

qui s'appeloit Léon de B....., et dont la destinée avoit été très-romanesque. Pris à Lyon les armes à la main, parmi les débris de la colonne de Précy, et condamné à mort par la commission militaire d'Orange, un défaut de forme ou d'occurence tout-à-fait providentiel le ramenoit dans son cachot du pied de la guillotine, avec la seule expectative d'y monter le lendemain, quand arriva le décret de la Convention nationale qui révoquoit ce formidable tribunal et qui annuloit ses arrêts. Comme une charette bien escortée le traînoit avec vingt autres à Paris, devant le tribunal révolutionnaire dont les pratiques expéditives ne lui promettoient guère une meilleure chance, il s'aperçut un matin, au réveil, que son camarade de chaîne étoit mort, et il parvint à escamoter le passeport du cadavre, qui n'en avoit plus besoin pour se rendre à son dernier domicile. L'individu qui venoit de

prendre ce parti extrême d'une manière si opportune, et qui étoit un montagnard du Doubs, nommé Antoine Renaud, détenu sans cause, se trouvoit porteur d'un nez tellement *démesuré* qu'on n'avoit pas imaginé d'autre expression que celle-là pour le décrire dans son signalement, et, par une rencontre fortuite dont le pauvre Léon n'auroit pas été disposé à se flatter en toute autre circonstance, le nez vraiment extraordinaire qu'il devoit aux bontés de la nature, justifioit assez amplement cette gaieté bureaucratique pour lui ôter jusqu'aux apparences d'une exagération. C'étoit, mais trait pour trait, l'homme du *Cap des nez*, dont le passage à Strasbourg donna tant d'inquiétude à l'abbesse de Quedleinberg et à ses quatre grandes dignitaires. Le voilà donc transféré à Besançon, et rendu à ce qu'on regardoit comme sa juridiction naturelle ; il ne s'éleva pas une seule réclamation

contre l'identité. Malheureusement notre infortuné Facardin (c'étoit son nom de guerre), avoit vu le jour dans le Quercy, par 44 degrés de latitude, et il n'étoit jamais parvenu à modifier si peu que peu dans sa prononciation la mélopée harmonieuse et richement accentuée de ce beau pays. C'étoit fait de lui s'il s'avisoit de proférer un seul mot devant le conseil. Il se contenta de présenter ses papiers à l'appui de cette configuration caractérisée qui lui servoit de sauvegarde, et il attendit la décision de ses juges dans un état de silencieux abattement qui ne coûte pas beaucoup à feindre en pareille situation. Mais sa sensibilité méridionale ne résista pas à la joie imprévue de l'acquittement, et il exclama les expressions de sa reconnoissance dans je ne sais quel malencontreux idiome franc-comtois qui n'avoit jamais développé tant de souplesse de rythme et de modulations, si ce n'est

tout au plus entre Cahors et Figeac. Nous frémissions de terreur dans l'auditoire, quand nous vîmes les juges prêts à se rouler sur leurs banquettes, et le président se lever en répétant aussi distinctement que pouvoit le lui permettre une envie immodérée de rire : « L'absolution est prononcée. »

Cette histoire m'en rappelle une autre qui est assez analogue, et j'en dirai tant qu'il en viendra. Celle-ci concerne un certain graveur de Nantua, nommé Chavan, jeune alors et probablement vivant aujourd'hui, garçon spirituel, industrieux, imperturbable, *artiste* enfin dans le sens spécial que les Genevois attachent à ce mot, et doué, tout au contraire de Léon, d'une aptitude presque miraculeuse à s'approprier les manières, le langage et l'accent de tous les pays; espagnol, anglois, italien, normand, provençal, bas-breton, suivant que la circonstance le requéroit; une académie des

inscriptions et belles-lettres incarnée, une polyglotte qui s'étoit faite homme. Depuis deux ans qu'il avoit été capturé avec partie d'un régiment allemand, personne n'étoit parvenu à lui apprendre un mot de français, à lui faire oublier un instant son rôle inamovible de *Kayserlich*. Le froid, le chaud, la faim, la soif, et il étoit fort altéré, ne se manifestoient en lui dans ses besoins les plus extrêmes que par le langage du geste ou quelques articulations incompréhensibles, contre l'impuissance desquelles il manifestoit lui-même son indignation par les scènes les plus comiques de désespoir. On le surprenoit dans une rêverie, on l'éveilloit en sursaut, on le frappoit à l'improviste, et son premier cri ne trahissoit jamais le secret duquel dépendoit sa vie. Ce n'étoit que le soir, quand les verrous étoient tournés, et au milieu de nos communications les plus particulières, qu'il dépouilloit

la lourde et brutale stupidité du pandoure pour nous égayer de folies charmantes, et développer devant nous toutes les richesses de sa gibecière encyclopédique. Le jour du jugement arriva. Chavan, les faces plombées, l'œil morne et nostalgique, l'air abruti d'un troupier à demi crétin, s'assit à côté de son défenseur sans lui adresser ni une parole ni un regard. Chavan étoit dans son identité un accusé important. Il avoit été condamné trois fois à mort, comme déserteur à l'ennemi, comme réacteur du midi, et comme émigré. Vingt témoins le reconnoissoient sous son nom, et l'autorité de leurs dépositions unanimes pouvoit être confirmée jusqu'à l'évidence la plus absolue par le moindre indice de la plus légère émotion qui eût altéré son inaltérable sang-froid. Il les entendit sans sourciller. Son seul moyen de salut étoit la possibilité de l'existence d'un ménechme parfait né au village de Kirche-

berg, dans le grand-duché du Bas-Rhin, et dont il avoit pris le nom et composé l'individualité avec une supériorité de talent mimique propre à faire envie aux plus grands comédiens. Tout à coup le capitaine rapporteur annonça qu'un heureux hasard venoit de faire découvrir, parmi les interprètes du conseil, un bourgeois de Kircheberg. Il n'y eut pas un regard qui ne se tournât sur Chavan; mais Chavan n'avoit rien entendu: il puisoit une pincée de tabac dans sa boîte d'étain, la transportoit avec une lenteur solennelle au-dessus de sa large moustache, et la savouroit méthodiquement. A peine l'interprète eut pris la parole pour entrer en conférence avec l'accusé que la physionomie de celui-ci parut s'épanouir; une hilarité subite anima ces traits si long-temps abattus, en s'accroissant graduellement jusqu'à l'exaltation, et les paroles se précipitèrent si abondamment sur ses lèvres que

l'oreille la plus exercée à son jargon tudesque auroit eu peine à le suivre. Ce flux de mots menaçoit de ne pas s'arrêter quand le truchement se retourna vers le tribunal, pour attester que ce soldat étoit son compatriote, et qu'à moins d'être né à Kircheberg, il n'y avoit homme en Allemagne qui pût en parler aussi correctement le patois. Chavan fut mis en liberté avec une feuille de route. Comme il descendoit l'escalier, il aperçut son interprète, lui saisit affectueusement la main, et lui souffla bas à l'oreille, en français fort net et fort coulant : « Quand vous » écrirez à Kircheberg, mon cher camarade, » je vous prie de ne pas m'oublier auprès de » votre respectable famille. »

Tous nos prisonniers n'eurent pas la même adresse ou le même bonheur. Il en est un dont le souvenir a laissé dans mon cœur une profonde impression de regret. C'étoit un capitaine de cavalerie, nommé

Scheyck, qui avoit émigré au commencement de la révolution avec son régiment, et que les sots dédains de Coblentz, l'ennui de l'inactivité, l'amour de la patrie sans doute, et peut-être aussi quelque changement de principes déterminé par l'âge et par la réflexion, avoient décidé plus tard, mais trop tard, deux ou trois mois après les délais de rigueur, à revoir son pays étourdiment abandonné dans la confusion d'une équipée militaire. Comme il n'avoit point de ressources, il s'étoit refait soldat, et comme il étoit brave entre tous les braves, il étoit redevenu capitaine. Depuis son premier galon jusqu'à sa dernière épaulette, il n'étoit pas un des degrés de son avancement qu'il n'eût franchi au prix de son sang, et qui ne rappelât dans ses états de service un acte brillant de valeur. Sa mauvaise fortune le fit passer à Besançon, et le hasard voulut qu'il y fût reconnu au spec-

tacle par un de ses anciens subordonnés qui avoit fait plus de chemin et qui exerçoit un emploi supérieur dans l'état-major de la place. La loyauté de Scheyck étoit trop sincère pour qu'il pût essayer de se soustraire à l'explication; les lois étoient inexorables. Il s'y soumit. Au bout de quatre ou cinq jours qu'avoit duré sa captivité, nous nous réunîmes dans sa chambre, comme la veille, à l'heure de communication dont jouissoient les prisonniers, pour y vider quelques verres de champagne. On fut gai, suivant l'usage, de cette gaîté exaltée dont il semble que les murs mêmes du cachot protégent l'expansion. Il y eut à l'ordinaire des toasts, et des chants, et du délire. A quatre heures, un officier entra et demanda si le capitaine Scheyck étoit prêt. « Il est » prêt, » répondit Scheyck en lui tendant un verre. Ce malheureux officier venoit le chercher pour mourir, et on ne se doutoit

guère parmi nous que Scheyck eût été jugé le matin. Le capitaine nous embrassa, marcha *au Porteau* en fumant sa pipe, mesura du regard sa place sur la terre, comme s'il avoit voulu la marquer dans un bivouac à la tête de sa compagnie, commanda le feu comme il auroit commandé un exercice en blanc, et tomba, du seul poids de son corps, la main sur le cœur et la face au soleil. Je ne crains pas d'affirmer que la République n'a jamais perdu de plus digne défenseur sur le champ de bataille.

Je n'ai pas encore parlé d'un de ces émigrés dont les prévenances et les témoignages d'affection me touchèrent d'autant plus, qu'il y avoit entre nous moins de cette sympathie qui résulte de l'harmonie des caractères et du rapport des âges. Il annonçoit une trentaine d'années, et nous avions entendu assurer qu'il figuroit déjà comme

garde-du-corps dans cet assaut factice du château de Versailles, qui prépara les sanglantes journées d'octobre. Ce document de prison, confirmé par une tenue et des manières d'ancien régime, que servoient fort bien d'ailleurs la tournure la plus svelte et la physionomie la plus distinguée que j'aie remarquées de ma vie, l'avoient fait surnommer à la geôle *le danseur de la reine*. Hippolyte Dam, plein d'effusion pour moi seul, étoit avec le reste des prisonniers réservé jusqu'à l'austérité, ou poli à ce point de délicatesse formaliste qui exclut l'intimité même du malheur. Son front blanc, couronné de petites boucles de cheveux châtains rudes et serrés, n'avoit jamais fait un pli. On ne le voyoit jamais sourire.

Aucun de nos amis ne s'étoit trouvé muni plus promptement qu'Hippolyte des pièces indispensables pour se soustraire à la mort, et depuis que la diminution progressive des

rigueurs légales rendoit les exécutions extrêmement rares, son sort avoit entièrement cessé de m'inquiéter. J'étois libre, et je n'allois presque plus en prison. Le tour le plus avantageux que pussent prendre d'ailleurs alors les affaires d'un proscrit, c'étoit de traîner en longueur. Bonaparte n'avoit fait qu'un pas de Fréjus aux Tuileries, et la France, fatiguée de vengeances et d'assassinats, embrassoit avec confiance l'espoir d'une amnistie universelle. Je fus donc fort étonné d'apprendre qu'Hippolyte insistât tout à coup, en dépit du conseil lui-même, sur la solution de son affaire; mais cette impatience ne me fit concevoir d'autre idée que celle de sa sécurité. Je ne m'alarmai point, parce que je n'imaginai pas qu'il eût été aussi pressé si les résultats de sa démarche avoient présenté quelque incertitude, et je m'étois couché fort tranquille sur lui le jour de son jugement. Il

étoit six heures du matin le lendemain, quand la sœur Marthe me réveilla.

Vous vous rappelez tous cette bonne sœur Marthe Biget, la providence des malades, la consolatrice des affligés, la protectrice des prisonniers, l'ange gardien des proscrits, qui joignoit, dans sa virile stature, à l'énergie inflexible d'un héros, la tendresse compatissante d'une femme et les vertus d'une sainte. Vous l'avez encore vue, si je ne me trompe, chamarrée par les souverains de l'Europe de rubans, de croix, de médailles, comme une image symbolique de la charité personnifiée, et fléchissant humblement sous le poids de ces magnificences pieuses, en rêvant au parti qu'elle pourroit en tirer pour le soulagement de ses pauvres. Elle n'étoit pas alors si superbement décorée. C'étoit tout bonnement la sœur Marthe en coiffe blanche et en bé-

guin noir, en noir jupon de serge avec le juste pareil, en tablier de toile d'Orange bleue à pois blancs, un petit mouchoir de perkale sur le cou, et parée pour toute richesse d'une grosse jeannette d'argent, dont le cœur énorme avoit été souvent engagé pour procurer quelque secours à un indigent ou quelque douceur à un condamné. Je n'avois point de meilleure amie que la sœur Marthe Biget, comme elle n'avoit point de meilleur ami que moi, et sa protection, si j'en avois voulu, ne m'auroit pas plus failli en 1814, auprès des rois et des empereurs, qu'elle n'eût fait, quinze ans auparavant, près des gendarmes et des guichetiers. Étrange vicissitude des choses! — Sa visite m'étoit si coutumière, quand elle avoit besoin de faire improviser un plaidoyer gratuit pour un accusé insolvable, que je ne fus pas surpris, à l'ouverture de mes volets, de la voir assise et immobile au pied de mon lit.

Digitized by Google

« Eh bien! sœur Marthe, lui dis-je, qu'a-
» vons-nous à faire aujourd'hui? S'il s'agit
» de vos émigrés, vous savez que mon nom
» n'est pas une bonne recommandation
» pour eux. S'il s'agit de vos déserteurs, je
» vous ai déjà dit que j'avois juré de ne ja-
» mais porter la parole devant le conseil qui
» a condamné entre mes mains Alleyme et
» Stevenard, contre le texte formel de la loi.

— Ce n'est pas cela, dit sœur Marthe en essuyant une larme d'un de ses gros doigts; « c'est une commission d'Hippo-
» lyte.....

— Hippolyte! m'écriai-je; et que vent-
» il?....

— Hippolyte! reprit sœur Marthe, avec un regard étonné; « tu ne sais donc pas
» qu'il a été fusillé hier au soir?

— Fusillé!....

— A quatre heures un quart. Il a refusé » de faire usage de son passeport et de ses » certificats. Il s'est nommé. M. de Maiche » l'a bien exhorté. L'abbé Arthaud est venu » le voir. Il est mort chrétiennement. » Et en même temps, elle me tendoit une boîtelette de sapin dont je faisois sauter le couvercle en grinçant les dents.

J'en tirai un flocon de coton qui enveloppoit une croix d'acier; et dessous, il y avoit ce billet :

« Je vous adresse par une voie sûre, mon » pauvre Charles, une croix que vous aviez » donnée à Thérèse. De tout ce que nous » avons aimé, Thérèse et moi, cette croix ne » peut plus protéger que vous. Thérèse est » morte il y a dix jours, et je vais mourir tout » à l'heure. Souvenez-vous de nous deux.

» HIPPOLYTE. »

DE LA

Réaction thermidorienne,

ET

DES COMPAGNIES DE JÉHU.

On peut juger de ce qu'on appelle les réactions politiques par les lois ordinaires de la mécanique. Elles sont en raison de l'action qui a précédé; ce n'est que lentement et à la suite d'un grand nombre d'oscillations que l'action affoiblie est suivie d'une réaction plus foible, et ainsi graduel-

lement, jusqu'à ce que l'action et la réaction se confondent dans un mouvement imperceptible, suivi d'une entière immobilité. Dans les révolutions, les réactions sont couvertes de je ne sais quel prétexte de représailles qui les légitime jusqu'à un certain point aux yeux des mauvais casuistes et des moralistes relâchés. L'application d'une nécessité physique à une théorie morale est cependant tout-à-fait abusive. L'obéissance des masses inertes à une impulsion donnée ne sauroit justifier celle de l'être sensible et raisonnant dont l'intelligence est éclairée par l'éducation et par la religion. Aussi les réactions de l'an III et de l'an IV m'ont laissé un souvenir presque aussi pénible que les scènes de la terreur. Je les percevois d'ailleurs avec des organes plus développés, et par conséquent plus propres à subir des impressions tendres et profondes, car la sensibilité des enfans

s'excerce peu au dehors. Elle est personnelle et presque animale; il faut avoir quelque temps vécu, pour apprendre à aimer les autres sans acception de ses intérêts ou de ses besoins. Cette source d'amour commence à s'ouvrir pour l'adolescence; elle est tarie pour la vieillesse. La vie d'un homme bien organisé est un cercle d'affections, mais il y a de l'égoïsme aux deux points les plus rapprochés de la soudure.

Ce qui justifie cette réaction thermidorienne devant le grand nombre est peut-être ce que j'y trouve de plus odieux. La révolution avoit une horrible franchise; elle marchoit au chaos, mais elle l'avoit dit. Les idées de droit, d'ordre, d'équilibre, la seule pensée d'une institution la mettoit en fureur, mais sa fureur étoit brute et naïve comme celle du tigre. Elle versoit du sang parce que le sang étoit bon, mais ses

bourreaux ne mettoient pas de gants sur leurs mains sanglantes, ils les montroient toutes nues. C'étoit cruauté, c'étoit rage, ce n'étoit pas déception. La réaction thermidorienne se plaçoit au contraire sous les auspices des idées les plus solennelles de la société. Elle s'armoit au nom de la civilisation, au nom du culte renversé par des mains sacriléges, au nom de l'humanité impitoyablement outragée par des cannibales, au nom des arts que les Vandales révolutionnaires avoient proscrits. Elle s'annonçoit comme l'aurore d'un âge de restauration, de paix, de félicité publique, et elle assassinoit. Voilà ce qui se concilioit mal dans ma jeune pensée. C'étoit l'énigme du sphynx avec ses belles formes, et ses paroles insidieuses, et sa curée de victimes humaines.

La terreur avoit affecté un grand cy-

nisme dans les vêtements, une sobre austérité dans les banquets, un profond mépris pour les spectacles et pour les fêtes qui ne lui rappeloient point, dans leurs pompes sauvages, les mystères tragiques de ses saturnales. La réaction fut élégante et même parée; elle réveilla le goût des festins et des bals, les fantaisies du luxe et les frénésies de la volupté. Quelques hommes encore jeunes qui avoient formé leur éducation morale dans les boudoirs de la Dubarry devinrent les arbitres des bonnes manières. Les mœurs de la terreur avoient été d'une grossièreté hideuse. Celles de la réaction furent d'une impudence raffinée, et quand la détestable politesse du vice prête son vernis à la férocité, il me semble qu'elle l'enlaidit encore. Il se trouva des hommes alors tout aussi cruels que Marat, mais beaux de jeunesse et de manières, qui entraînoient les cœurs après eux quand ils

entroient dans un salon au milieu d'un nuage d'ambre. S'ils n'avoient pas senti l'ambre, ils auroient senti le sang.

Ces faits si remarquables sont fort peu connus à Paris, où cette réaction ne s'est manifestée que par quelques vexations de la police et quelques pasquinades du théâtre. Ce que tout le monde vous dira de ce temps-là, c'est qu'il y avoit alors un bal *des victimes*, où une femme n'étoit pas admise si quelqu'un de sa famille n'avoit péri sur l'échafaud, et où le costume de rigueur d'une danseuse étoit celui dans lequel sa mère ou sa sœur étoit tombée sous la main du bourreau, c'est-à-dire le schall rouge, et les cheveux coupés à fleur du cou. Ce que tout le monde se rappelle encore, grâce aux spirituelles caricatures de Carle Vernet, c'est *l'élégant de* 1795, avec son habit court et carré, son gilet de panne

chamoise à dix-huit boutons de nacre, ses longs cheveux poudrés, et flottants des deux côtés sur les épaules, qu'on appeloit des *oreilles de chien*, sa cadenette retroussée, sa cravate verte, et son bâton noueux. Mais n'en demandez pas davantage à la mémoire des Parisiens sur la réaction thermidorienne; et par conséquent n'en demandez pas davantage à l'histoire, car il en est de l'histoire comme de la langue. Elle n'est faite que pour Paris, et il faut le savoir pour ne pas s'étonner de ne trouver aucuns renseignements développés sur cette singulière époque, une fois qu'on a épuisé les registres des modistes et les cartons des marchands d'estampes. L'ouest et le nord de la France ne furent guère moins étrangers que Paris au mouvement de la réaction. Lyon étoit sa capitale, et de là elle étendoit ses ramifications vers l'est, en s'appuyant sur Bourg-en-Bresse et Lons-le-

Saulnier, et au midi, sur Nîmes, Tarascon et Marseille.

Cette ligue presque innocente à Paris n'y a été connue que sous le nom de la *Jeunesse de Fréron*. Fréron, répudié par la Montagne, qui l'abandonna aux lourdes atteintes de Moyse Bayle; repoussé avec horreur par l'ancien parti de la Gironde, qui le dévoua aux imprécations foudroyantes d'Isnard; Fréron, comme disoit ce prodigieux Isnard, demeuré *tout nu et tout couvert de la lèpre du crime*, avoit besoin de se retrancher sous la bannière d'une faction. Il y a dans les révolutions des antipathies que l'on a peine à concevoir. Il y a aussi dans les révolutions des alliances que l'on ne conçoit pas. Fréron, qui n'étoit rien, ni par son esprit, ni par son caractère, ni par sa considération politique; Fréron, qui ne s'étoit jamais distingué en rien du plus

obscur vulgaire, pas même chez ces journaliers littéraires qui travaillent pour du pain, sans acception de leur réputation et de leur honneur, quoiqu'il eût fait ce triste métier à la suite de son père; Fréron se trouva tout à coup à la tête d'un parti puissant de jeunesse, d'énergie, de vengeance, de ces passions du temps qui menoient à tout, et du silence des lois qui souffroient tout. Mais ceci, je le répète, est bien spécial à Paris. Le chef de la *Jeunesse de Fréron*, dans tout l'éclat de ses succès, n'auroit pas traversé impunément la place des Terreaux.

A part ces détails qui sont connus et qui méritent à peine de l'être, il est difficile de parler de la réaction thermidorienne sans dire du nouveau. Au moins faudroit-il examiner une fois, sous ses rapports avec nos mœurs traditionnelles, cette institution des *Compagnies de Jésus*, qui n'avoit plus de type

dans nos annales depuis le moyen âge, mais qui se rattache, par une filiation très-sensible, à ces redoutables *chevaleries* de brigandage et d'assassinat dont un jeune savant nous promet l'histoire. Il est peu de personnes qui sachent que cette armée étoit organisée avec beaucoup de puissance, qu'elle avoit sa hiérarchie, ses cadres, ses statuts, sa discipline, ses volontaires, ses mercenaires, ses *enfans-perdus*. Je n'ai même jamais vu son nom écrit correctement, car je viens de me conformer à un usage ridicule pour ne pas étonner le lecteur par une désignation insolite. Le nom sacramentel des *Vengeurs* étoit *Compagnons de Jéhu*, et il étoit fort bien approprié à leur cruel ministère, Jéhu étant, comme on sait, un roi d'Israël qui avoit été sacré par Elisée sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel, et de mettre à mort tous les prêtres de Baal. La révolu-

tion, habile à ne pas se laisser surprendre, essaya de jeter quelque contre-poids dans la balance, en créant ou en renouvelant, sur la foi d'une charte plus qu'apocryphe, un ordre de Templiers, aujourd'hui tout-à-fait oublieux de son origine, et propre, tout au plus, je suppose, à fournir quelque appendice à l'histoire innocente et puérile des mascarades maçonniques, d'ailleurs si candidement inoffensives. A l'époque dont je parle, il pouvoit en être autrement. L'action du gouvernement étoit suspendue, et le sort de la France se débattoit dans les LOGES, dans les VENTES, dans les SYNODES, et surtout dans les cafés. La *Compagnie de Jéhu*, toute bien organisée qu'elle fût, n'avoit aucun ascendant moral sur ses adversaires, dont l'esprit étoit plus mûr, le caractère plus éprouvé et la clientelle plus large; mais elle jouissoit d'un avantage de fait qu'on ne peut pas contester. Elle occu-

poit la rue, la place, les lieux publics; elle marchoit à découvert, et ses poignards étoient tirés du fourreau.

Ce fut un étrange, un épouvantable spectacle! On n'a peut-être jamais vu aussi long-temps chez aucun peuple l'autorité légale mise en interdit, et la vengeance arbitraire hardiment érigée en place de la loi. Ce n'étoit pas une question, c'étoit *un droit!* On exécutoit un assassinat comme un jugement, et les gens qui passoient n'avoient rien à dire. La théorie du meurtre étoit montée dans les hautes classes. Il y avoit dans les salons des secrets de mort qui épouvanteroient les bagnes. On faisoit *Charlemagne* à la bouillotte pour une *partie* d'extermination, et on ne prenoit pas la peine de parler bas pour dire qu'on alloit tuer quelqu'un. Les femmes, douces médiatrices de toutes les passions de

l'homme, avoient pris une part offensive dans ces horribles débats. Depuis que d'exécrables Mégères ne portoient plus la guillotine en boucles d'oreilles, d'*adorables furies*, comme auroit dit Corneille, portoient le poignard en épingle, à l'imitation des Catalanes, qui le glissent jusque dans leurs cheveux. Un beau jeune homme étendoit un doigt sanglant sur la bonbonnière d'une dame, et c'étoit (*horresco referens*) la seule partie de sa main délicate qui eût été soigneusement soustraite à la pâte d'amande et au savon d'Angleterre. Si vous aviez le bonheur de vous sauver de la *bonne compagnie*, vous ne traversiez pas le Rhône sans entendre la chute de quelque *Mathevon* qui tomboit dans le fleuve, et si l'infortuné étoit assez adroit pour gagner la rive à la nage, et pour se réfugier dans un corps-de-garde, un long cri vous avertissoit bientôt qu'il venoit d'y mourir

sous les bayonnettes. Quand vous opposiez quelques objections de sentiment à ces épouvantables excès, on vous menoit aux Brotteaux, on vous faisoit marcher, malgré vous, sur cette terre élastique et rebondissante, et on vous disoit : *C'est là que sont nos parents.* Chose étrange! nous sommes mille fois plus loin de cette époque que du moyen âge, car les chances du moyen âge sont éternellement rédivives, et celles-ci ne se reproduiront peut-être jamais. Dans ces réminiscences amassées sans ordre, et traduites sans méthode, je ne me suis certainement avisé d'aucun système de composition; mais quel tableau, grand Dieu, pour ces grands écrivains qui sont de grands peintres, un Walter-Scott, un Victor Hugo, un Alfred de Vigny, que celui de ces jours d'exception dont le caractère indéfinissable et sans nom ne peut s'exprimer que par les faits eux-mêmes,

tant la parole est impuissante pour rendre cette confusion inouïe des idées les plus antipathiques, cette alliance des formes les plus élégantes et des plus implacables fureurs, cette transaction effrénée des doctrines de l'humanité et des actes des anthropophages! Comment faire comprendre ce temps incompréhensible où les cachots ne protégeoient pas les prisonniers, et où le bourreau qui venoit chercher sa victime s'étonnoit d'avoir été devancé par l'assassin; ce long 2 septembre tous les jours renouvelé par d'aimables jeunes gens qui sortoient d'un bal et qui se faisoient attendre dans un boudoir? Je ne l'entreprendrai pas. Dans cette galerie, vide encore, il m'est tout au plus permis de laisser un croquis, et je me suis pris au premier souvenir qui m'est venu.

On ne peut pas se le dissimuler, jamais il

ne s'est élevé une horrible passion devenue contagieuse qu'elle n'ait suscité quelques supériorités effrayantes sans doute, mais notables. Le crime aussi a des héros, et des héros dont le nom retentit long-temps dans la mémoire du peuple. On ne le croiroit pas au silence absolu des Biographies sur les *Compagnons de Jéhu*. Dans toutes celles que j'ai consultées, on n'en nomme qu'un dont je n'aurois jamais rien dit si on ne l'avoit pas nommé, car c'étoit incontestablement l'homme le plus nul et le plus obscur de son parti; mais on le nomme tout simplement, comme on auroit nommé Poulailler ou Cartouche, et sans rattacher son histoire à une époque ou à une série d'évènements. Voici les premiers mots de cet article, sur lequel je brode, à mon ordinaire, un commentaire plus étendu que le texte, mais qui n'est pas sans intérêt s'il contient quelques

faits neufs ou quelques observations nouvelles.

« AMIET, voleur de diligences, s'est fait, » à force d'audace et de brigandages, une » odieuse célébrité. Il avoit organisé une » troupe qui ravagea long-temps le département de l'Ain, mais dont une partie » tomba enfin entre les mains de la justice » avec son chef, etc. etc. etc. »

Amiet seroit bien surpris s'il pouvoit lire cette notice, mais il le seroit moins que ses juges. Le hasard m'avoit jeté dans la prison d'Amiet et de ses complices, à un âge où l'idée du crime est plus repoussante que dans tout le reste de la vie, à l'âge où l'on conçoit à peine les passions. J'ai vécu avec ces gens-là, j'ai couché sur leur paille, j'ai rompu leur pain, et j'en ai conservé une idée toute différente.

Amiet n'étoit pas le chef de la bande de *voleurs* dont il est question dans les Biographies. J'ai dit que c'étoit le moindre des condamnés. Au reste, cette dénomination même de *voleurs de diligences* a besoin d'être expliquée. Je ne m'adresse à aucun souvenir de parti, car je suis placé dans la position la plus avantageuse de toutes, pour écrire quelque chose qui ressemble à de l'histoire. Il y a du bon et du mauvais, il y a du beau et du hideux dans toutes les opinions. Il n'est point de pouvoir qu'on ne puisse accuser. Il n'est point de révolte qu'on ne puisse défendre. Tant que ces questions ont été pour moi une affaire de vie ou de mort, j'ai pu les juger assez mal. Je les vois aujourd'hui d'une manière plus impassible que la postérité elle-même, car elle les verra nécessairement à travers quelques préventions dominantes, et toutes les impressions que l'histoire contemporaine

m'a laissées se sont converties en indifférence et en dédain.

On sait qu'à l'époque culminante de la réaction thermidorienne, les espérances de l'opinion royaliste s'étoient vivement réveillées. Il n'étoit question que d'une restauration prochaine de la maison de Bourbon, qui ne devoit pas se faire attendre plus de six mois. Lyon étoit, comme je l'ai dit, le quartier-général de cette conspiration, assez ouverte pour mériter un autre nom. C'étoit un véritable gouvernement provisoire avec son comité royal, son administration royale, son état-major royal, et presque ses armées royales. Une de ces armées s'organisoit dans les montagnes d'Auvergne, sous les ordres de M. de Chardon, une autre dans les montagnes du Jura, sous les ordres de M. de Teyssonnet. Il est même vrai de dire que l'honneur périlleux des épaulettes

étoit fort recherché; mais les soldats manquoient. Il n'y a rien de plus difficile que d'organiser une armée sans argent, et le budget de la contre-révolution n'étoit pas riche. Il arrivoit bien de l'étranger quelques grosses sommes chez les caissiers patentés de *la bonne cause*, mais elles n'en sortoient guère. Ces prodigalités extra-nationales nous ont du moins fait quelques éligibles.

Dans cet embarras, on comprit qu'il n'y avoit que la République qui pût solder ses ennemis. Or, il n'étoit pas probable qu'elle s'y décideroit de gré à gré, et sans essayer cette négociation scabreuse, on jugea qu'il valoit mieux lui prendre de l'argent que de lui en demander. On organisa donc des bandes ou des compagnies, chargées de l'enlèvement des recettes et de l'attaque des transports de fonds publics. Je suis obligé de déclarer que cette mesure étant la seule

qu'il fût possible de pratiquer, je la trouve très-naturelle. Dans un état de guerre civile, la spoliation de la diligence du trésor n'est pas un crime caractérisé par les lois. C'est une opération, et, suivant les cas, un fait d'armes. Au reste, on n'a plus d'idée de l'influence que de pareils évènements pouvoient exercer sur la manière d'apprécier les choses. Tel homme, dont la légèreté avec laquelle je parle de ces monstrueuses aberrations révolte l'esprit et le cœur, les auroit comprises comme moi s'il avoit vécu de mon temps.

Je ne dis pas, Dieu m'en garde! que les Compagnies qui furent chargées de ces horribles opérations se composèrent de l'élite du parti. Personne ne me croiroit; c'étoient, en général, des jeunes gens perdus de dettes, de débauches, de crimes, qui se réfugioient au hasard sous le premier éten-

dard venu, où ils pouvoient trouver quelque garantie d'impunité, ou quelque solidarité de dévouement et de sang. Tout le monde ne sait pas au juste ce que le sentiment de l'honneur peut produire de grand dans le cœur d'un brigand désespéré, qui croit s'ennoblir en s'associant à une noble cause. Près de ces misérables, on comptoit quelques-uns de ces esprits exaltés, si communs alors, que l'entraînement d'une opinion décidoit moins que l'appât d'un danger aventureux. Quelques-uns, comme Hyvert dont je parlerai tout à l'heure, faisoient ce métier en amateurs, et pour jouer leurs têtes dans des exploits de bandits qui ne leur paroissoient pas condamnables aux yeux de la morale. J'ai vu beaucoup de ces malheureux, j'ai vu surtout ceux dont il est question ici, et je les vois encore, téméraires, exaltés jusqu'au délire, passionnés jusqu'à la fureur, mais incapables de faire tort d'un denier

au trésor d'un riche, et prêts à racheter de leur sang les larmes d'un enfant; semblables enfin à ces compagnons de *Charles Moor* ou de *Robert, chef de brigands,* qu'ont illustrés la tragédie et le mélodrame. Au reste, il est à remarquer qu'ils n'ont jamais été accusés en justice d'un vol exercé sur les particuliers. Quoique les voleurs de profession n'eussent pas manqué de s'étayer sur cette anomalie si nouvelle dans l'ordre social, de voler de vive force au nom du Roi, la distinction des uns et des autres s'est toujours manifestée d'une manière si claire, qu'on ne peut la nier sans mentir à la conscience d'une génération. Je me souviens qu'un honnête vieillard s'étant plaint dans une table d'hôte de Lyon d'avoir été volé ce jour-là d'un *groupe* de cent louis qui s'étoit trouvé joint par hasard au *groupe* de l'État, cette somme lui fut rapportée le soir même, et qu'il manifesta le lendemain,

sans le faire partager, un étonnement plein de naïveté et de joie. De ses cinquante auditeurs, il n'y en avoit pas un qui ne comprît très-bien cela.

Les voleurs de diligences dont il est question dans l'article Amiet, que j'ai cité tout à l'heure, s'appeloient Le Prêtre, Hyvert, Guyon et Amiet. Le Prêtre avoit quarante-huit ans; c'étoit un ancien capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, doué d'une physionomie noble, d'une tournure avantageuse et d'une grande élégance de manières. Guyon et Amiet n'ont jamais été connus sous leur véritable nom. Ils devoient ceux-là à l'obligeance si commune des marchands de passeports. Qu'on se figure deux étourdis entre vingt et trente ans, liés par quelque responsabilité commune qui étoit peut-être celle d'une mauvaise action, ou par un intérêt plus délicat et plus généreux,

la crainte de compromettre leur nom de famille, on connoîtra de Guyon et d'Amiet tout ce que je m'en rappelle. Ce dernier avoit la figure sinistre, et c'est peut-être à sa mauvaise apparence qu'il doit la mauvaise réputation dont les biographes l'ont doté. Hyvert étoit le fils d'un riche négociant de Lyon, qui avoit offert au sous-officier de gendarmerie, chargé de son transfèrement, soixante mille francs pour le laisser évader. C'étoit à la fois l'Achille et le Pâris de la bande. Sa taille étoit moyenne, mais bien prise; sa tournure gracieuse, vive et svelte. On n'avoit jamais vu son œil sans un regard animé, ni sa bouche sans un sourire. Il avoit une de ces physionomies qu'on ne peut pas oublier, et qui se composent d'un mélange inexprimable de douceur et de force, de tendresse et d'énergie. Quand il se livroit à l'éloquente pétulance de ses inspirations, il s'élevoit jusqu'à l'enthousiasme.

Sa conversation annonçoit un commencement d'instruction bien faite et beaucoup d'esprit naturel. Ce qu'il y avoit d'effrayant en lui, c'étoit l'expression étourdissante de sa gaieté, qui contrastoit d'une manière horrible avec sa position. D'ailleurs, on s'accordoit à le trouver bon, généreux, humain, facile à manier pour les foibles, car il aimoit à faire parade, contre les autres, d'une vigueur réellement athlétique, que ses traits un peu efféminés étoient loin d'indiquer. Il se flattoit de n'avoir jamais manqué d'argent et de n'avoir jamais eu d'ennemis. Ce fut sa seule réponse à l'imputation de vol et d'assassinat. Il avoit vingt-deux ans.

Ces quatre hommes avoient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portoit quarante mille francs pour le compte du gouvernement. Cette opération s'exécutoit en plein jour, presque à l'amiable, et les voya-

geurs, désintéressés dans l'affaire, s'en soucioient fort peu. Ce jour-là un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur, et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'étoit chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé, mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres, et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le courage prématuré de son fils, en lui prodiguant les sels et les parfums dont ces messieurs étoient ordinairement munis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dans ce moment

d'émotion, le masque du voleur étoit tombé, mais ils ne le virent point.

La police de ce temps-là, retranchée sur une observation impuissante, ne pouvoit s'opposer aux opérations des bandits, mais elle ne manquoit pas de moyens pour se mettre sur leur trace. Le mot d'ordre se donnoit au café, et on se rendoit compte d'un fait qui emportoit la peine de mort d'un bout du billard à l'autre. Telle étoit l'importance qu'y attachoient les coupables et qu'y attachoit l'opinion. Ces hommes de terreur et de sang se retrouvoient le soir dans le monde, et parloient de leurs expéditions nocturnes comme d'une veillée de plaisir. Le Prêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d'un département voisin. Personne n'avoit souffert de leur attentat, que le trésor, qui n'intéressoit qui que ce fût, car on ne savoit plus

à qui il appartenoit. Personne n'en pouvoit reconnoître un, si ce n'est la belle dame, qui n'eût garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité.

Cependant la conviction de l'opinion étoit si manifeste et si prononcée, que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé; mais telle étoit alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutoit presque de punir des excès qui pouvoient le lendemain être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg, où étoient une partie de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyoit avoir satisfait aux réclamations d'un parti en lui ramenant ses victimes. On croyoit être assuré de ne pas déplaire à l'autre, en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur en-

trée dans les prisons fut en effet une espèce de triomphe.

L'instruction recommença. Elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente. Les quatre accusés étoient placés sous la faveur d'un *alibi* très-faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en auroit trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devoient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paroissoit infaillible, quand une question du président, peut-être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès. « Madame, dit-il à celle qui avoit été si aimablement assistée par un des voleurs, « quel est celui des ac- » cusés qui vous a accordé tant de soins? »

Cette forme inattendue d'interrogation intervertit l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu,

Digitized by Google

et qu'elle ne vit plus, dans la manière de l'envisager, qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressoit. « C'est » Monsieur, » dit-elle en montrant Le Prêtre. Les quatre accusés, compris dans un *alibi* indivisible, tomboient, de ce seul fait, sous le fer du bourreau. Ils se levèrent, et la saluèrent en souriant. « Pardieu, dit Hyvert, en retombant sur sa banquette avec de grands éclats de rire, « voilà, capitaine, qui » vous apprendra à être galant. » J'ai entendu dire que, peu de temps après, cette malheureuse dame étoit morte de chagrin.

Il y eut le pourvoi accoutumé; mais cette fois il donnoit peu d'espérances. Le parti de la révolution, que Napoléon alloit écraser un mois plus tard, avoit repris l'ascendant. Celui de la contre-révolution s'étoit compromis par des excès odieux. On vouloit des exemples, et on s'étoit arrangé pour

cela, comme on le pratique ordinairement dans les temps difficiles; car il en est des gouvernements comme des hommes : les plus foibles sont les plus cruels. Les compagnies de Jéhu n'avoient d'ailleurs plus d'existence compacte. Les héros de ces bandes farouches, Debeauce, Hastier, Bary, Le Coq, Dabri, Delboulbe, Storkenfeld, étoient tombés sur l'échafaud ou à côté. Il n'y avoit plus de ressources pour les condamnés dans le courage entreprenant de ces fous fatigués, qui n'étoient pas même capables, dès lors, de défendre leur propre vie, et qui se l'ôtoient froidement, comme Piard, à la fin d'un joyeux repas, pour en épargner la peine à la justice ou à la vengeance. Nos brigands devoient mourir.

Leur pourvoi fut rejeté; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusils, tirés sous les murailles

du cachot, avertirent les condamnés. Le commissaire du Directoire exécutif qui exerçoit le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée, dont mon oncle étoit alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étoient rangés devant la grille du préau.

Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précautions possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avoient laissés la veille si étroitement garrotés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étoient libres et armés jusqu'aux dents. Ils sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verroux, et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparoit du préau. Leur aspect dut être terrible pour la populace,

qui les attendoit devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter peut-être une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrépidité qui s'attachoit à leur nom, peut-être même pour dissimuler l'épanchement du sang, qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d'un homme blessé à mort, ils avoient le buste nu. Leurs bretelles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges, hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devoit avoir quelque chose de fantastique. Arrivés au préau, ils virent la gendarmerie déployée, immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrêtèrent un moment, et parurent conférer entre eux. Le Prêtre, qui étoit, comme je l'ai dit, leur aîné et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui étoit particulière :

« Très-bien, Messieurs de la gendarmerie! » Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et puis se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense, le canon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Ils ne tirèrent point; mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée: elle tira. Guyon tomba roide mort sur le corps de Le Prêtre, qui n'avoit pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aîne. La *Biographie des contemporains* dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avoit rendu le dernier soupir au pied de l'échafaud. Hyvert restoit seul: sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenoient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais quelle admiration peut-être qui s'attache au désespoir d'un beau jeune homme aux cheveux

flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres, sur lesquels il bondissoit comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle suspendirent un moment la fureur de la troupe. Il s'en aperçut et transigea : « Messieurs, dit-il, » à la mort! j'y vais! j'y vais de tout mon » cœur! mais que personne ne m'approche, » ou celui qui m'approche, je le *brûle*, si » ce n'est Monsieur, continua-t-il en montrant le bourreau. « Cela, c'est une affaire » que nous avons ensemble, et qui ne de- » mande de part et d'autre que des pro- » cédés. »

La concession étoit facile; car il n'y avoit là personne qui ne souffrît de la durée de cette horrible tragédie, et qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette con-

cession étoit faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Il resta debout, et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui : « Tout beau! » Messieurs, cria-t-il en dirigeant de nouveau sur les hommes qui se disposoient à l'envelopper les pistolets dont il s'étoit ressaisi, pendant que le sang jaillissoit à grands flots de la blessure où le poignard étoit resté, « vous savez nos conventions : je mourrai » seul ou nous mourrons trois; marchons. » On le laissa marcher. Il alla droit à la guillotine, en tournant le couteau dans son sein. « Il faut, ma foi, dit-il, que j'aie l'âme » *chevillée* dans le ventre! je ne peux pas » mourir. Tâchez de vous tirer de là. » Il adressoit ceci aux exécuteurs.

Un instant après, sa tête tomba. Sen par

hasard, soit par quelque phénomène particulier de vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supplice, et on vous diroit encore à Bourg que la tête d'Hyvert a parlé.

FIN DU TOME PREMIER.

005800652

TABLE,

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Euloge Schneider, ou la Terreur en Alsace. 1

De Robespierre le jeune et de la Terreur. 43

Sociétés populaires. 85

Convention nationale, Éloquence de la tribune. 113

Robespierre l'aîné, Continuation du chapitre précédent. 161

Les Émigrés en 1799. 193

De la Réaction thermidorienne, et des Compagnies de Jéhu. 249

Digitized by Google

Digitized by Google